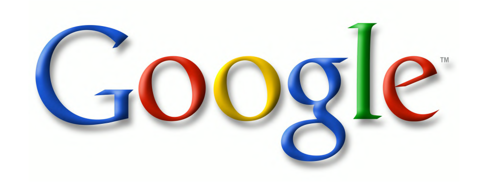
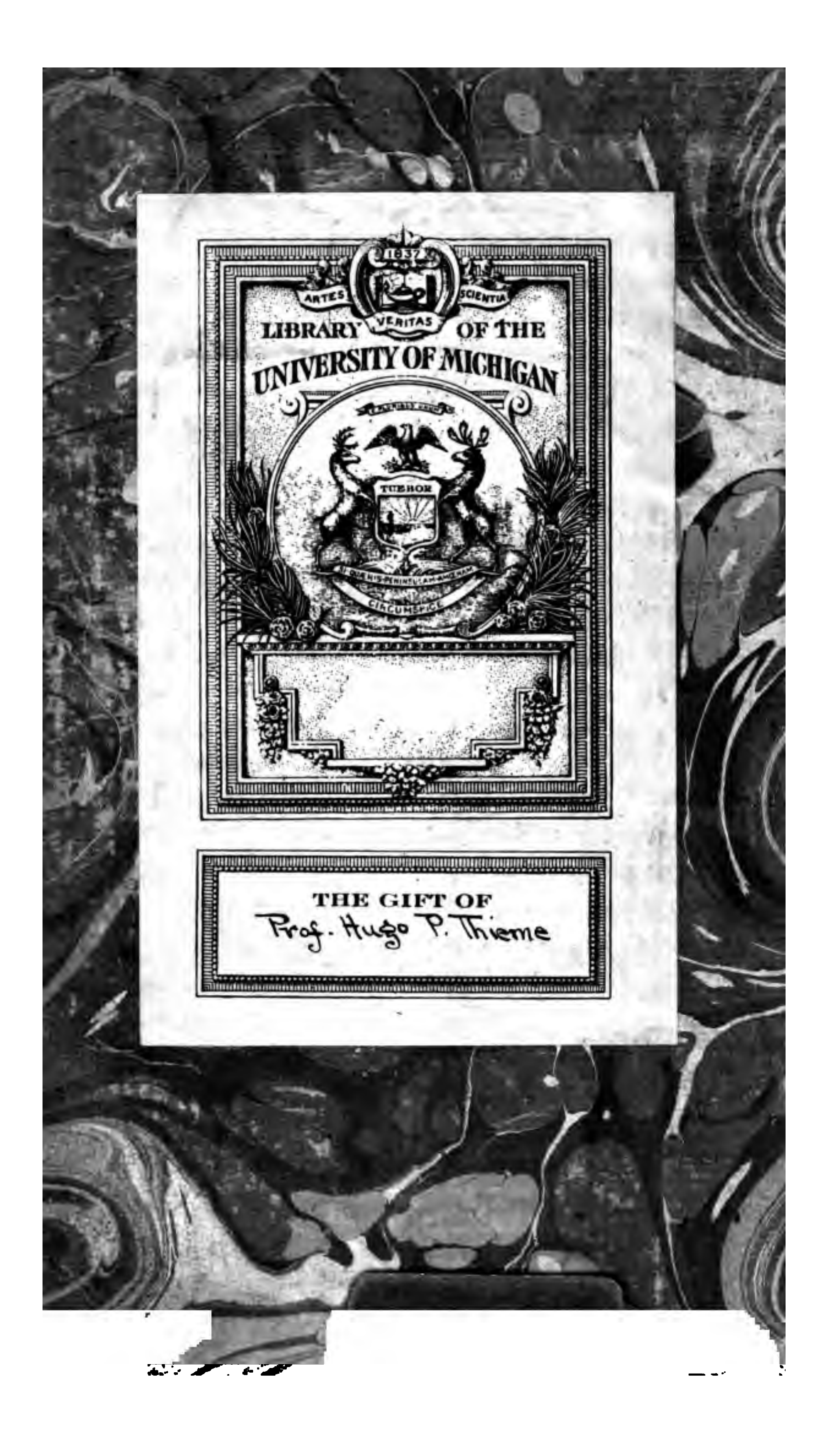







1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme



ŒUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME II.

Pièces contenues dans ce Volume.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE CRÉBILLON,

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée & ornée de belles Gravures.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1785.

RHADAMISTHE

ET

ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 14 *Décembre* 1711.

A SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE VAUDEMONT.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai jamais douté du ſuccès de Rhadamiſthe. Une Tragédie qui vous avoit plu, pouvoit-elle n'être pas approuvée ? Le Public l'a applaudie en effet ; & ce ſont ces mêmes applaudiſſemens qui me donnent aujourd'hui la hardieſſe de la dédier à V. A. S. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, *que cette liberté ſoit ſuivie d'aucune autre. Votre*

modestie n'aura rien à souffrir avec moi. Tel affronte la mort avec intrépidité ; tel, par son habileté à la Guerre, échappe à des périls certains, & sait se couvrir de gloire dans le temps qu'il paroît le plus près de sa perte, qui ne soutiendroit pas la plus petite louange sans se déconcerter. Accoutumé d'ailleurs à peindre des Héros, de mon imagination, peut-être réussirois-je mal en peignant d'après le plus parfait modèle. Et quels éloges encore que ceux d'une Epître, pour un Prince consacré à l'Histoire & à la Tradition ! L'Histoire, sans se charger d'un encens superflu, par le simple récit des faits, loue avec plus de noblesse que les traits les plus recherchés ; ainsi le Lecteur trouvera bon que je l'y renvoie : c'est-là où, mieux que dans une Épître, souvent suspecte de flatterie, il verra

quel prix étoit réſervé aux grandes actions de V. A. S. Trop heureux que la permiſſion que vous avez eu la bonté de me donner, de placer votre Nom à la tête de cet Ouvrage, me mette à portée de vous aſſurer que perſonne au monde n'eſt avec plus de vénération & un plus profond reſpect que moi,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

PHARASMANE, *Roi d'Ibérie.*

RHADAMISTHE, *Roi d'Arménie, Fils de Pharasmane.*

ZÉNOBIE, *Femme de Rhadamisthe, sous le nom d'Isménie.*

ARSAME, *Frère de Rhadamisthe.*

HIÉRON, *Ambassadeur d'Arménie, & Confident de Rhadamisthe.*

MITRANE, *Capitaine des Gardes de Pharasmane.*

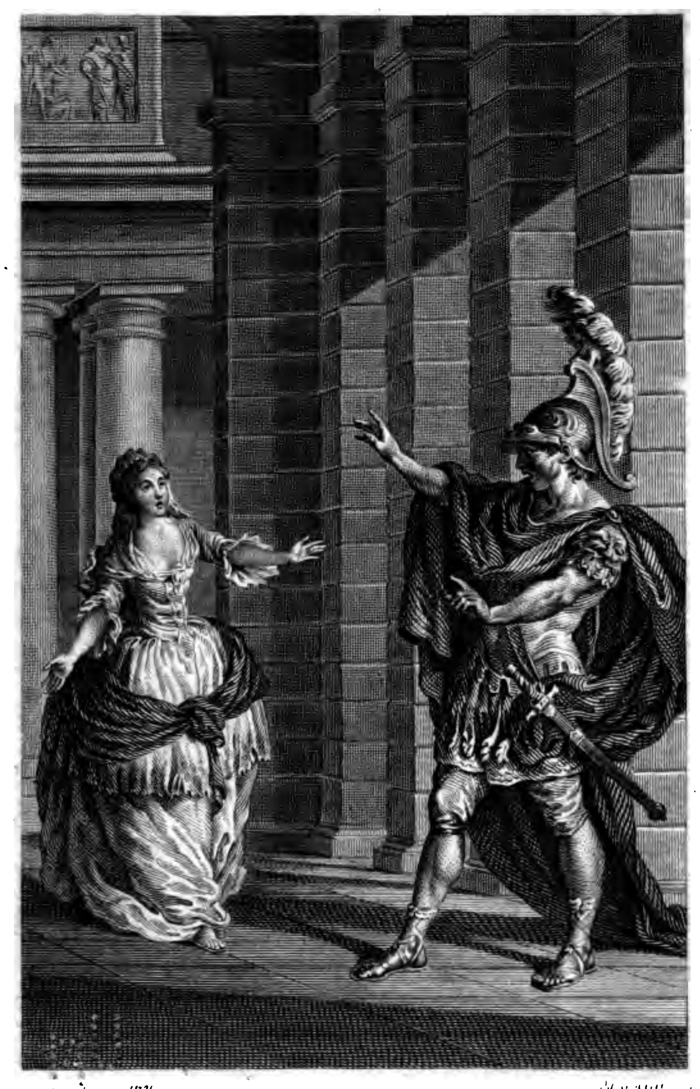
HIDASPE, *Confident de Pharasmane.*

PHÉNICE, *Confidente de Zénobie.*

GARDES.

La Scène est dans Artanisse, Capitale de l'Ibérie, dans le Palais de Pharasmane.

RHADAMISTE.



Après tant de fureurs, est-ce vous, Zenobie?



RHADAMISTHE
ET
ZÉNOBIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;*
PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

AH! laisse-moi, Phénice, à mes mortels ennuis;
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis.
Laisse-moi : ta pitié, tes conseils & la vie,

Sont le comble des maux pour la trifte Ifménie.
Dieux juftes ! Ciel vengeur, effroi des malheureux!
Le fort qui me pourfuit eft-il affez affreux?

PHÉNICE.

Vous verrai-je toujours les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels tranfports remplir mon cœur d'allarmes?
Le fommeil en ces lieux verfe en vain fes pavots;
La nuit n'a plus pour vous ni douceur, ni repos.
Cruelle, fi l'Amour vous éprouve inflexible,
A ma trifte amitié foyez du moins fenfible.
Mais quels font vos malheurs ? Captive dans des lieux
Où l'Amour foumet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne fortez des fers où vous fûtes nourrie,
Que pour vous affervir le grand Roi d'Ibérie.
Et que demande encor ce Vainqueur des Romains?
D'un fceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si, rebuté des foins où fon amour l'engage,
Il s'eft enfin laffé d'un inutile hommage,
Par combien de mépris, de tourmens, de rigueur,
N'avez-vous pas vous-même allumé fa fureur ?
Flattez, comblez fes vœux, loin de vous en défendre;
Vous le verrez bientôt plus foumis & plus tendre.

ZÉNOBIE.

Je connois mieux que toi ce barbare Vainqueur,
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.

Quels que ſoient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front ſi ſuperbe où brille tant de gloire;
Malgré tous ſes exploits, l'Univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long-temps ton amitié fidelle :
Il faut d'un autre prix récompenſer ton zèle,
Me découvrir. Du moins, quand tu ſauras mon ſort,
Je ne te verrai plus t'oppoſer à ma mort.
Phénice, tu m'as vue aux fers abandonnée,
Dans un abbaiſſement où je ne ſuis point née.
Je compte autant de Rois que je compte d'ayeux,
Et le ſang dont je ſors ne le cède qu'aux Dieux.
Pharaſmane, ce Roi qui fait trembler l'Aſie,
Qui brave des Romains la vaine jalouſie;
Ce cruel, dont tu veux que je flatte l'amour,
Eſt frère de celui qui me donna le jour.
Plût aux Dieux qu'à ſon ſang le Deſtin qui me lie,
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie!
Mais, à ces nœuds ſacrés joignant des nœuds plus doux,
Le ſort l'a fait encor père de mon époux;
De Rhadamiſthe, enfin.

PHÉNICE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!
Vous, Zénobie! ô Dieux!

ZÉNOBIE.

Oui, Phénice, elle-même,

Fille de tant de Rois, reſte d'un ſang fameux,
Illuſtre, mais hélas! encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mithridate mon père
Dans le ſein de la paix vivoit avec ſon frère.
L'une & l'autre Arménie, aſſervie à nos loix,
Mettoit cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Trop heureux en effet, ſi ſon frère perfide
D'un ſceptre ſi puiſſant eût été moins avide :
Mais le cruel, bien loin d'appuyer ſa grandeur,
Le dévora bientôt dans le fond de ſon cœur.
Pour éblouir mon père, & pour mieux le ſurprendre,
Il lui remit ſon fils dès l'âge le plus tendre.
Mithridate charmé l'éleve parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
Je l'avoûrai, ſenſible à ſa tendreſſe extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même :
Ignorant qu'en effet ſous des dehors heureux
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

PHÉNICE.

Jamais Roi cependant ne ſe fit dans l'Aſie
Un nom plus glorieux, & plus digne d'envie.
Déjà, des autres Rois devenu la terreur....

ZÉNOBIE.

Phénice, il n'a que trop ſignalé ſa valeur.
A peine je touchois à mon troiſième luſtre,

Lorſque tout fut conclu pour cet hymen illuſtre.
Rhadamiſthe déjà s'en croyoit aſſuré,
Quand ſon père cruel, contre nous conjuré,
Entra dans nos États, ſuivi de Tiridate,
Qui brûloit de s'unir au ſang de Mithridate;
Et ce Parthe, indigné qu'on lui ravît ma foi,
Sema par-tout l'horreur, le déſordre & l'effroi.
Mithridate, accablé par ſon perfide frère,
Fit tomber ſur le fils les cruautés du père;
Et, pour mieux ſe venger de ce frère inhumain,
Promit à Tiridate & ſon ſceptre & ma main.
Rhadamiſthe, irrité d'un affront ſi funeſte,
De l'État à ſon tour embrâſa tout le reſte,
En dépouilla mon père, en repouſſa le ſien;
Et, dans ſon déſeſpoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius, & la Syrie entière,
Il força Pollion de lui livrer mon père.
Je tentai, pour ſauver un père malheureux,
De fléchir un amant que je crus généreux.
Il promit d'oublier ſa tendreſſe offenſée,
S'il voyoit de ma main ſa foi récompenſée;
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moi,
Il remettroit l'État ſous ſa première loi.
Sur cet eſpoir charmant, aux Autels entraînée,
Moi-même je hâtois ce fatal hyménée;
Et mon parjure Amant oſa bien l'achever,
Teint du ſang qu'à ce prix je prétendois ſauver.

Mais le Ciel, irrité contre ces nœuds impies,
Eclaira notre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen, justes Dieux! & quel barbare époux!

PHÉNICE.

Je sais que tout un peuple indigné contre vous;
Vous imputant d'un Roi la triste destinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

ZÉNOBIE.

Les cruels, sans savoir qu'on me cachoit son sort,
Osèrent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits, dans ce péril extrême,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même.
Mais ce Prince, bientot rappelant sa fureur,
Remplit tout, à son tour, de carnage & d'horreur.
« Suivez-moi, me dit-il : ce peuple qui m'outrage,
» En vain à ma valeur croit fermer un passage :
» Suivez-moi ». Des Autels s'éloignant à grands pas,
Terrible & furieux, il me prit dans ses bras,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate
Qui vengeoit, mais trop tard, la mort de Mithridate.
Mon époux, cependant, pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funestes regards....
Mais, loin de retracer une action si noire,
D'un époux malheureux respectons la mémoire;
Epargne à ma vertu cet odieux récit.
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit.

Je ne puis rappeler un ſouvenir ſi triſte,
Sans déplorer encor le ſort de Rhadamiſte.
Qu'il te ſuffiſe enfin, Phénice, de ſavoir,
Victime d'un amour réduit au déſeſpoir,
Que, par une main chère & de mon ſang fumante,
L'Araxe dans ſes eaux me vit plonger mourante.

PHÉNICE.

Quoi! ce fut votre époux...Quel inhumain, grands Dieux!

ZÉNOBIE.

Les horreurs de la mort couvroient déjà mes yeux,
Quand le Ciel, par ſes ſoins d'une main ſecourable,
Me ſauva d'un trépas ſans elle inévitable.
Mais à peine échappée à des périls affreux,
Il me fallut pleurer un époux malheureux.
J'appris, non ſans frémir, que ſon barbare père,
Prétextant ſa fureur ſur la mort de ſon frère,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux,
Lui ſeul avoit armé nos peuples contre nous;
Qu'introduit en ſecret au ſein de l'Arménie,
Lui-même de ſon fils avoit tranché la vie.
A ma douleur alors laiſſant un libre cours,
Je déteſtai les ſoins qu'on prenoit de mes jours,
Et, quittant ſans regret mon rang & ma Patrie,
Sous un nom déguiſé j'errai dans la Médie.
Enfin, après dix ans d'eſclavage, d'ennui,

Etrangère par-tout, ſans ſecours, ſans appui,
Quand j'eſpérois goûter un deſtin plus tranquille,
La guerre en ce moment détruiſit mon aſyle.
Arſame, conduiſant la terreur ſur ſes pas,
Vint, la foudre à la main, ravager ces climats;
Arſame, né d'un ſang à mes yeux ſi coupable,
Arſame cependant à mes yeux trop aimable,
Fils d'un père perfide, inhumain & jaloux,
Frère de Rhadamiſte, enfin de mon époux.

PHÉNICE.

Quel que ſoit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux mânes d'un époux eſt-ce faire un outrage,
Que de céder aux ſoins d'un Prince généreux,
Qui, par tant de bienfaits, a ſignalé ſes feux?

ZÉNOBIE.

Encor ſi dans nos maux une cruelle abſence
Ne nous raviſſoit point notre unique eſpérance....
Mais Arſame, éloigné par un triſte devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laiſſe plus d'eſpoir;
Et, pour comble de maux, j'apprends que l'Arménie,
Qu'un droit ſi légitime accorde à Zénobie,
Va tomber au pouvoir du Parthe, ou des Romains,
Ou, peut-être, paſſer en de moins dignes mains.
Dans ſon barbare cœur flatté de ſa conquête,
A quitter ces climats Pharaſmane s'apprête.

PHÉNICE.

Eh bien! dérobez-vous à ſes injuſtes loix.
N'avez-vous pas pour vous les Romains & vos droits?
Par un Ambaſſadeur parti de la Syrie,
Rome doit décider du ſort de l'Arménie.
Reine de ces États, contre un Prince inhumain,
Faites agir pour vous l'Ambaſſadeur Romain:
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artaniſſe.
Implorez de Céſar le ſecours, la juſtice.
De ſon Ambaſſadeur faites-vous un appui:
Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

ZÉNOBIE.

Comment briſer les fers où je ſuis retenue?
M'en croira-t-on, d'ailleurs, fugitive, inconnue?
Comment....



SCÈNE II.

ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;*
ARSAME, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

MAIS quel objet! Arsame dans ces lieux!

ARSAME.

M'est-il encor permis de m'offrir à vos yeux?

ZÉNOBIE.

C'est vous-même, Seigneur! Quoi! déjà l'Albanie.....

ARSAME.

Tout est soumis, Madame; & la belle Isménie,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour, d'un inflexible père
Va sur un fils coupable attirer la colère;
Jaloux, désespéré, j'ôse, pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah! Madame, est-il vrai qu'un Roi fier & terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible;
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux?
Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.

Ma

Ma douleur vous aigrit : je vois qu'avec contrainte
D'un amour allarmé vous écoutez la plainte.
Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous la condamnez :
Le reproche ne ſied qu'aux Amans fortunés.
Mais moi, qui fus toujours à vos rigueurs en bute,
Qu'un amour ſans eſpoir dévore & perſécute ;
Mais moi, qui fus toujours à vos loix ſi ſoumis,
Qu'ai-je à me plaindre ? hélas ! & que m'a-t-on promis ?
Indigné cependant du ſort qu'on vous prépare,
Je me plains & de vous & d'un rival barbare.
L'Amour, le tendre Amour qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il eſt, n'en eſt pas moins jaloux.

ZÉNOBIE.

Seigneur, il eſt trop vrai qu'une flamme funeſte
A fait parler ici des feux que je déteſte :
Mais, quel que ſoit le rang & le pouvoir du Roi,
C'eſt en vain qu'il prétend diſpoſer de ma foi.
Ce n'eſt pas que, ſenſible à l'ardeur qui vous flatte,
J'approuve ces tranſports où votre amour éclate.

ARSAME.

Ah ! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi ſeul l'objet d'un injuſte courroux.
Impoſez à mes feux la loi la plus ſévère,
Pourvu que votre main ſe refuſe à mon père.
Si pour d'autre que moi votre cœur doit brûler,

Donnez-moi des rivaux que je puiſſe immoler,
Contre qui ma fureur agiſſe ſans murmure.
L'Amour n'a pas toujours reſpecté la Nature
Je ne le ſens que trop à mes tranſports jaloux.
Que ſais-je, ſi le Roi devenoit votre époux,
Juſqu'où m'emporteroit ſa cruelle injuſtice?
Ce n'eſt pas le ſeul bien que ſa main me raviſſe.
L'Arménie, attentive à ſe choiſir un Roi,
Par les ſoins d'Hiéron ſe déclare pour moi.
Ardent à terminer un honteux eſclavage,
Je venois, à mon tour, vous en faire un hommage.
Mais un père jaloux, un rival inhumain,
Veut me ravir encor ce ſceptre & votre main.
Qu'il m'enlève à ſon gré l'une & l'autre Arménie;
Mais qu'il laiſſe à mes vœux la charmante Iſménie.
Je faiſois mon bonheur de plaire à ſes beaux yeux;
Et c'eſt l'unique bien que je demande aux Dieux.

ZÉNOBIE.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée?
Quelle que fût ailleurs ma triſte deſtinée,
Elle couloit du moins dans l'ombre du repos.
C'eſt vous, par trop de ſoins, qui comblez tous mes maux.
D'ailleurs, qu'eſpérez-vous d'une flamme ſi vive?
Tant d'amour convient-il au ſort d'une captive?
Vous ignorez encor juſqu'où vont mes malheurs.
Rien ne ſauroit tarir la ſource de mes pleurs.

Ah ! quand même l'Amour uniroit l'un & l'autre,
L'hymen n'unira point mon ſort avec le vôtre.
Malgré tout ſon pouvoir, & ſon amour fatal,
Le Roi n'eſt pas, Seigneur, votre plus fier rival.
Un devoir rigoureux, dont rien ne me diſpenſe,
Doit forcer pour jamais votre amour au ſilence.
J'entends du bruit. On ouvre. Ah ! Seigneur, c'eſt le Roi.
Que je crains ſon abord & pour vous & pour moi !

SCÈNE III.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *ſous le nom d'Iſménie ;* ARSAME, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE.

Que vois-je ? c'eſt mon fils ! Dans Artaniſſe Arſame !
Quel deſſein l'y conduit ? Vous vous taiſez, Madame !
Arſame près de vous, Arſame dans ma Cour,
Lorſque moi-même ici j'ignore ſon retour !
De ce trouble confus que faut-il que je penſe ?
(*à Arſame.*)
Vous à qui j'ai remis le ſoin de ma vengeance ;

Que j'honorois enfin d'un choix ſi glorieux,
Parlez, Prince; quel ſoin vous ramène en ces lieux?
Quel beſoin, quel projet a pu vous y conduire,
Sans ordre de ma part, ſans daigner m'en inſtruire?

ARSAME.

Vos ennemis domptés, devois-je préſumer
Que mon retour, Seigneur, pourroit vous allarmer?
Ah! vous connoiſſez trop & mon cœur & mon zèle,
Pour ſoupçonner le ſoin qui vers vous me rappelle.
Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
Puiſque vous me voyez, que tout vous eſt ſoumis.
Lorſqu'au prix de mon ſang je vous couvre de gloire,
Lorſque tout retentit du bruit de ma victoire,
Je l'avoûrai, Seigneur, pour prix de mes exploits,
Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.
J'apprends de toutes parts que Rome & la Syrie,
Que Corbulon armé menacent l'Ibérie:
Votre fils ſe flattoit, conduit par ſon devoir,
Qu'avec plaiſir alors vous pourriez le revoir.
Je ne ſoupçonnois pas que mon impatience
Dût dans un cœur ſi grand jetter la défiance.
J'attendois qu'on ouvrît, pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, Seigneur, Iſménie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie;

Contre ces noms fameux mon âme eſt aguerrie :
Et je n'approuve pas qu'un ſi généreux ſoin
Vous ait, ſans mon aveu, ramené de ſi loin.
D'ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zèle,
Que le devoir d'un fils & d'un ſujet fidèle ?
Doutez-vous, quels que ſoient vos ſervices paſſés,
Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
Sachez que votre Roi ne s'en ſouvient encore,
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en ſoit, partez avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer votre amour.
Je vous défends, ſur-tout, de revoir Iſménie.
Apprenez qu'à mon ſort elle doit être unie ;
Que l'hymen dès ce jour doit couronner mes feux ;
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
N'a que trop mérité la grandeur ſouveraine ;
Votre eſclave autrefois, aujourd'hui votre Reine.
C'eſt vous inſtruire aſſez que mes tranſports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.

SCÈNE IV.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie*; MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

ZÉNOBIE.

Et de quel droit votre jalouse flamme
Prétend-elle à ses vœux assujettir mon âme?
Vous m'offrez vainement la suprême grandeur:
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs, que savez-vous, Seigneur, si l'hyménée
N'auroit point à quelqu'autre uni ma destinée?
Savez-vous si le sang à qui je dois le jour,
Me permet d'écouter vos vœux & votre amour?

PHRASMANE.

Je ne sais en effet quel sang vous a fait naître:
Mais fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des Dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice:
Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux.
Moins en Roi, qu'en Amant, j'ai fait parler mes feux.

Mais mon cœur, irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine.
Et, puisqu'il faut en Roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux;
Et sachez que, malgré l'Amour & sa puissance,
Les Rois ne sont point faits à tant de résistance;
Quoi que de mes transports vous vous soyez promis,
Que tout, jusqu'à l'Amour, doit leur être soumis.
J'entrevois vos refus: c'est au retour d'Arsame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flamme:
Mais craignez que vos pleurs, avant la fin du jour,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCÈNE V.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

AH! Tyran, puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haîne te punisse,
Crains que l'Amour, armé de mes foibles attraits,
Ne te rende bientôt tous les maux qu'il m'a faits.
Et qu'ai-je à ménager? Mânes de Mithridate,
N'est-il pas temps pour vous que ma vengeance éclate?
Venez à mon secours, Ombre de mon Époux,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux.

Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste;
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reste.
Le crime que sur vous votre père a commis
Ne peut être expié que par son autre fils.
C'est à lui que les Dieux réservent son supplice.
Armons son bras vengeur. Va le trouver, Phénice.
Dis-lui qu'à sa pitié, qu'à lui seul j'ai recours;
Mais, sans me découvrir, implore son secours.
Dis-lui, pour me sauver d'une injuste puissance,
Qu'il intéresse Rome à prendre ma défense;
De son Ambassadeur qu'on attend aujourd'hui,
Dans ces lieux, s'il se peut, qu'il me fasse un appui.
Fais briller à ses yeux le Trône d'Arménie;
Retrace-lui les maux de la triste Isménie;
Par l'intérêt d'un sceptre ébranle son devoir.
Pour l'attendrir, enfin, peins-lui mon désespoir.
Puisque l'Amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'Amour doit venger Zénobie?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Est-ce vous que je vois? en croirai-je mes yeux?
Rhadamisthe vivant! Rhadamisthe en ces lieux!
Se peut-il que le Ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes?
Est-ce bien vous, Seigneur? Et par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort?

RHADAMISTHE.

Hiéron, plût aux Dieux que la main ennemie
Qui me ravit le scèptre, eût terminé ma vie!
Mais le Ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tissus de tristesse & d'horreur.
Loin de faire éclater ton zèle, ni ta joie,
Pour un Roi malheureux que le Sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux;
Qu'a proscrit dès long-temps la vengeance céleste;

De crimes, de remords assemblage funeste ;
Indigne de la vie, & de ton amitié ;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié ;
Traître envers la Nature, envers l'Amour perfide,
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublîrois qu'il est un Ciel vengeur.

HIÉRON.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
Mais le devoir, Seigneur, est-il toujours le maître ?
Mithridate lui-même, en vous manquant de foi,
Sembloit de vous venger vous imposer la loi.

RHADAMISTHE.

Ah ! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate.
Rappelle-toi ce jour & ces sermens affreux
Que je souillai du sang de tant de malheureux.
S'il te souvient encor du nombre des victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mithridate, en trahissant mes feux,
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux ;
Que je dusse son sang à ma flamme trahie :
Mais à ce même amour qu'avoit fait Zénobie ?
Tu frémis, je le vois : ta main, ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,

Si tu pouvois ſavoir juſqu'où ma barbarie
De ma jalouſe rage a porté la furie.
Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs:
Mais, ſans les retracer, juges-en par mes pleurs.

HIÉRON.

Auſſi touché que vous du ſort qui vous accable,
Je n'examine point ſi vous êtes coupable.
On eſt peu criminel avec tant de remords;
Et je plains ſeulement vos douloureux tranſports.
Calmez ce déſeſpoir où votre âme ſe livre;
Et m'apprenez....

RHADAMISTHE.

Comment oſerai-je pourſuivre?
Comment de mes fureurs oſer t'entretenir,
Quand tout mon ſang ſe glace à ce ſeul ſouvenir?
Sans que mon déſeſpoir ici ſe renouvelle,
Tu ſais tout ce qu'a fait cette main criminelle,
Tu vis comme aux Autels un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'étoit deſtiné:
Et, malgré les périls qui menaçoient ma vie,
Tu ſais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
Inutiles efforts! je fuyois vainement.
Peins-toi mon déſeſpoir dans ce fatal moment.
Je voulois m'immoler: mais Zénobie en larmes,
Arroſant de ſes pleurs mes parricides armes,

Vingt fois, pour me fléchir, embraſſant mes genoux,
Me dit ce que l'Amour inſpire de plus doux.
Hiéron, quel objet pour mon âme éperdue!
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vue.
Tant d'attraits, cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouſe fureur.
Quoi! dis-je en frémiſſant, la mort que je m'apprête
Va donc à Tiridate aſſurer ſa conquête!
Les pleurs de Zénobie irritant ce tranſport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort;
Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe auſſi-tôt je la traînai moi-même.
Ce fut là que ma main lui choiſit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

HIÉRON.

Quel ſort pour une Reine à vos jours ſi ſenſible!

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux, devenu plus terrible,
Privé de tous les miens, pourſuivi ſans ſecours,
A mon ſeul déſeſpoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux, ardens à me pourſuivre,
Qu'un père, plus cruel que tous mes ennemis,
Excitoit à la mort de ſon malheureux fils.
Enfin, percé de coups, j'allois perdre la vie,

Lorſqu'un gros de Romains, ſorti de la Syrie,
Juſtement indigné contre ces inhumains,
M'arracha tout ſanglant de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juſte deſſein de venger Mithridate,
Ce même Corbulon, armé pour m'accabler,
Conſerva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeſte ſort touché ſans me connoître,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître,
Ce Romain, par des ſoins dignes de ſon grand cœur,
Me ſauva malgré moi de ma propre fureur.
Senſible à ſa vertu, mais ſans reconnoiſſance,
Je lui cachai long-temps mon nom & ma naiſſance,
Traînant avec horreur mon deſtin malheureux,
Toujours perſécuté d'un ſouvenir affreux,
Et, pour comble de maux, dans le fond de mon âme
Brûlant plus que jamais d'une funeſte flamme,
Que l'Amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, rallume avec fureur;
Ranimant, ſans eſpoir, pour d'inſenſibles cendres,
De la plus vive ardeur les tranſports les plus tendres.
Ainſi, dans les regrets, les remords & l'amour,
Craignant également & la nuit & le jour,
J'ai traîné dans l'Aſie une vie importune.
Mais au ſeul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, &, par un triſte ſort,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort,

L'eſprit ſans ſouvenir de ma grandeur paſſée,
Lorſque dix ans ſembloient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Arménie, après différens choix,
Alloit bientôt paſſer ſous d'odieuſes loix;
Que mon père, en ſecret méditant ſa conquête,
D'un nouveau diadême alloit ceindre ſa tête.
Je ſentis, à ce bruit, ma gloire & mon courroux
Réveiller dans mon cœur des ſentimens jaloux.
Enfin, à Corbulon je me fis reconnoître:
Contre un père inhumain, trop irrité peut-être,
A mon tour, en ſecret, jaloux de ſa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'Ambaſſadeur.

HIÉRON.

Seigneur, &, ſous ce nom, quelle eſt votre eſpérance?
Quel projet peut ici former votre vengeance?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger?
Gardez-vous d'écouter un tranſport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire?

RHADAMISTHE.

Et que fais-je, Hiéron? furieux, incertain,
Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je ſuis, me connois-je moi-même?
Mon cœur de ſoins divers ſans ceſſe combattu,

Ennemi du forfait, ſans aimer la vertu;
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords, ſans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais ſans en profiter;
Et je ne me connois que pour me déteſter.
Dans ce cruel ſéjour ſais-je ce qui m'entraîne?
Si c'eſt le déſeſpoir, ou l'amour, ou la haîne?
J'ai perdu Zénobie : après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Déſeſpéré, proſcrit, abhorrant la lumière,
Je voudrois me venger de la Nature entière.
Je ne ſais quel poiſon ſe répand dans mon cœur;
Mais, juſqu'à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misère,
Et la Nature en vain me dit que c'eſt mon père
Mais c'eſt peut-être ici que le Ciel irrité
Veut ſe juſtifier de trop d'impunité.
C'eſt ici que m'attend le trait inévitable,
Suſpendu trop long-temps ſur ma tête coupable.
Et plût aux Dieux cruels que ce trait ſuſpendu
Ne fût pas, en effet, plus long-temps attendu!

HIÉRON.

Fuyez, Seigneur, fuyez de ce ſéjour funeſte,
Loin d'attirer ſur vous la colère céleſte.
Que la Nature au moins calme votre courroux :
Songez que dans ces lieux tout eſt ſacré pour vous;

Que, s'il faut vous venger, c'eſt loin de l'Ibérie.
Reprenez avec moi le chemin d'Arménie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'eſt plus temps : il faut remplir mon ſort,
Me venger, ſervir Rome, ou courir à la mort.
Dans ſes deſſeins toujours à mon père contraire,
Rome de tous ſes droits m'a fait dépoſitaire ;
Sûre, pour rétablir ſon pouvoir & le mien,
Contre un Roi qu'elle craint, que je n'oublîrai rien.
Rome veut éviter une guerre douteuſe,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuſe ;
Conſerver l'Arménie, ou, par des ſoins jaloux,
En faire un vrai flambeau de diſcorde entre nous.
Par un don de Céſar je ſuis Roi d'Arménie,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie.
Les fureurs de mon père ont aſſez éclaté,
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun Traité.
Tels ſont les hauts projets dont ſa grandeur ſe pique.
Des Romains ſi vantés telle eſt la politique.
C'eſt ainſi qu'en perdant le père par le fils,
Rome devient fatale à tous ſes ennemis.
Ainſi, pour affermir une injuſte puiſſance,
Elle ôſe confier ſes droits à ma vengeance,
Et, ſous un nom ſacré, m'envoyer en ces lieux,
Moins comme Ambaſſadeur, que comme un furieux,
Qui, ſacrifiant tout au tranſport qui le guide,

Peut

Peut porter ſa fureur juſques au parricide.
J'entrevois ſes deſſeins : mais mon cœur irrité
Se livre au déſeſpoir dont il eſt agité.
C'eſt ainſi qu'ennemi de Rome & des Ibères,
Je revois aujourd'hui le palais de mes pères.

HIÉRON.

Député comme vous, mais par un autre choix,
L'Arménie à mes ſoins a confié ſes droits.
Je venois de ſa part offrir à votre frère
Un trône où malgré nous veut monter votre père ;
Et je viens annoncer à ce ſuperbe Roi
Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que, malgré votre abſence....

RHADAMISTHE.

Le Roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance ;
Et la Nature en lui ne parle point aſſez,
Pour rappeler des traits dès long-temps effacés.
Je n'ai craint que tes yeux ; &, ſans mes ſoins, peut-être,
Malgré ton amitié, tu m'allois méconnoître.
Le Roi vient : que mon cœur, à ce fatal abord,
A de peine à dompter un funeſte tranſport !
Surmontons cependant toute ſa violence,
Et d'un Ambaſſadeur employons la prudence.

SCÈNE II.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

RHADAMISTHE, *à Pharasmane.*

UN peuple triomphant, maître de tant de Rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des Rois tels que vous;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux éleve votre gloire;
Ce peuple enfin si fier, & tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur :
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses Souverains.
Vous le savez, Seigneur; & du pied du Caucase
Vos Soldats cependant s'avancent vers le Phase;
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattans,

Fait voir de toutes parts vos étendards flottans.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne & se lasse,
N'a point accoutumé les Rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane & la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoûrai, je suis surpris de vôtre audace.
De quel front osez-vous, Soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son Ambassadeur;
Moi, qui formant au joug des Peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles;
Qui fais trembler encor ces fameux Souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en bute à ses outrages.
La honte que sur lui répandent mes exploits,
D'un airain orgueilleux a bien vengé les Rois.

Mais quel ſoin vous conduit en ce pays barbare ?
Eſt-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?
Qu'il ne s'y trompe pas ; la pompe de ces lieux,
Vous le voyez aſſez, n'éblouït point les yeux.
Juſques aux Courtiſans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faſte ſauvage :
La Nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des Soldats ;
Son ſein tout hériſſé n'offre aux deſirs de l'homme
Rien qui puiſſe tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles diſcours,
Rome de mes projets veut traverſer le cours ?
Et pourquoi, s'il eſt vrai qu'elle en ſoit informée,
N'a-t-elle pas encore aſſemblé ſon armée ?
Que font vos légions ? Ces ſuperbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par Ambaſſadeurs ?
C'eſt la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me diſtraire du ſoin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains diſcours, indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins ;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon juſqu'aux bords de l'Euphrate.

HIÉRON.

Quand même les Romains, attentifs à vos loix,
S'en remettroient à nous pour le choix de nos Rois,
Seigneur, n'eſpérez pas, au gré de votre envie,

Faire en votre faveur expliquer l'Arménie.
Les Parthes envieux, & les Romains jaloux,
De toutes parts bientôt armeroient contre nous.
L'Arménie, occupée à pleurer sa misère,
Ne demande qu'un Roi qui lui serve de père:
Nos peuples désolés n'ont besoin que de paix;
Et sous vos loix, Seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte,
Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte;
Et nous ne soupirons qu'après des Souverains,
Indifférens au Parthe, & soumis aux Romains.
Sous votre empire, enfin, prétendre nous réduire,
C'est moins nous conquérir, que vouloir nous détruire.

PHARASMANE.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison, moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh bien! puisqu'on le veut, que la guerre en décide.
Vous apprendrez bientôt qui de Rome, ou de moi,
Dut prétendre, Seigneur, à vous donner la loi;
Et, malgré vos frayeurs & vos fausses maximes,
Si quelqu'autre eut sur vous des droits plus légitimes;
Et qui doit succéder à mon frère, à mon fils.
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis?

RHADAMISTHE.

Quoi! vous, Seigneur, qui seul causâtes leur ruine!

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on aſſaſſine?

PHARASMANE.

Qu'entends-je ! dans ma Cour on ôſe m'inſulter ?
Holà, Gardes....

HIÉRON, *à Pharaſmane.*

Seigneur, qu'oſez-vous attenter ?

PHARASMANE, *à Rhadamiſthe.*

Rendez grâces au nom dont Néron vous honore.
Sans ce nom ſi ſacré que je reſpecte encore,
En duſſé-je périr, l'affront le plus ſanglant
Me vengeroit bientôt d'un Miniſtre inſolent.
Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi cependant, évitez ma colère.
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.



SCÈNE III.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

QU'AVEZ-VOUS fait, Seigneur? Quand vous devez tout craindre.....

RHADAMISTHE.

Hiéron, que veux-tu? Je n'ai pu me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigrissant, j'assûre mes desseins.
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un Roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses Sujets en secret sont tous ses ennemis:
Achevons contre lui d'irriter les esprits;
Et, pour mieux me venger des fureurs de mon père,
Tâchons dans nos desseins d'intéresser mon frère.
Je sais un sûr moyen pour surprendre sa foi;

Dans le crime du moins engageons-le avec moi.
Un Roi, père cruel, & tyran tout enſemble,
Ne mérite en effet qu'un ſang qui lui reſſemble.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

RHADAMISTHE, *seul.*

MON frère me demande un secret entretien !
Dieux ! me connoîtroit-il ? Quel dessein est le sien ?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce espérance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
Que réduit par un père à trahir son devoir.
On ouvre....

SCÈNE II.

ARSAME, RHADAMISTHE.

RHADAMISTHE, *continuant.*

JE le vois. Malheureuse victime !
Je ne suis pas le seul qu'un Roi cruel opprime.

ARSAME.

Si j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,

Peu content des Romains, le Roi quitte ces lieux.
Je connois trop l'orgueil du ſang qui m'a fait naître,
Pour croire qu'à ſon tour Rome ait ſujet de l'être.
Seigneur, ſans abuſer de votre dignité,
Puis-je ſur ce ſoupçon parler en sûreté?
Puis-je eſpérer que Rome exauce ma prière,
Et ne confonde point le fils avec le père?

RHADAMISTHE.

Quoiqu'il ait violé le reſpect qui m'eſt dû,
Attendez tout de Rome & de votre vertu.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que Rome la reſpecte.

ARSAME.

Ah! que cette vertu va vous être ſuſpecte!
Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous penſez d'un cœur comme le mien!
En effet, quel que ſoit le regret qui m'accable,
Je ſens bien que ce cœur n'en eſt pas moins coupable;
Et, de quelques remords que je ſois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'eſt trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome & nous la guerre ſe déclare,
Que même avec éclat mon père s'y prépare,
Je ſais que je ne puis vous parler, ni vous voir,
Sans trahir à la fois mon père & mon devoir;
Je le ſais: cependant, plus criminel encore,
C'eſt votre pitié ſeule aujourd'hui que j'implore.

Un père rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me juſtifier, lorſque tout me condamne,
Je ne veux point, Seigneur, vous peignant Pharaſmane,
Répandre ſur ſa vie un venin dangereux.
Non, quoiqu'il ſoit pour moi ſi fier, ſi rigoureux,
Quoique de ſon courroux je ſois ſeul la victime,
Il n'en eſt pas pour moi moins grand, moins magnanime.
La Nature, il eſt vrai, d'avec ſes ennemis,
N'a jamais dans ſon cœur ſu diſtinguer ſes fils.
Je ne ſuis pas le ſeul de ce ſang invincible
Qu'ait proſcrit en naiſſant ſa rigueur inflexible.
J'eus un frère, Seigneur, illuſtre & généreux,
Digne par ſa valeur du ſort le plus heureux.
Que je regrette encor ſa triſte deſtinée!
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
Un père, conjuré contre ſon propre ſang,
Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
De ce jeune Héros partageant la diſgrâce,
Peut-être qu'aujourd'hui même ſort me menace:
Plus coupable en effet, n'en attends-je pas moins;
Mais ce n'eſt pas, Seigneur, le plus grand de mes ſoins.
Non, la mort déſormais n'a rien qui m'intimide:
Qu'un ſoin bien différent & m'agite & me guide!

RHADAMISTHE.

Quels que ſoient vos deſſeins, vous pouvez, ſans effroi,

Sûr d'un appui ſacré, vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare père,
Je ſens, à ſon nom ſeul, redoubler ma colère.
Touché de vos vertus, & tout entier à vous,
Sans ſavoir vos malheurs, je les partage tous.
Vous calmeriez bientôt la douleur qui vous preſſe,
Si vous ſaviez pour vous juſqu'où je m'intéreſſe.
Parlez, Prince : faut-il contre un père inhumain
Armer avec éclat tout l'Empire Romain ?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne reſpire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que ſoient vos projets, j'ôſe atteſter les Dieux
Que nous aurons bientôt ſatisfait votre envie,
Fallût-il pour vous ſeul conquérir l'Arménie.

ARSAME.

Que me propoſez-vous ? quels conſeils ! ah ! Seigneur,
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Qui moi, que, trahiſſant mon père & ma Patrie,
J'attire les Romains au ſein de l'Ibérie ?
Ah ! ſi juſqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi.
Je n'en exige rien, dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait que j'ai cru légitime ;
Et je vois bien, Seigneur, qu'il me faut aujourd'hui

Pour des infortunés chercher un autre appui.
Je croyois, ébloui de ses titres suprêmes,
Rome utile aux Mortels autant que les Dieux mêmes;
Et, pour en obtenir un secours généreux,
J'ai cru qu'il suffisoit que l'on fût malheureux.
J'ôse le croire encore; &, sur cette espérance,
Souffrez que des Romains j'implore l'assistance:
C'est pour une Captive asservie à nos loix,
Qui, pour vous attendrir, a recours à ma voix;
C'est pour une Captive, aimable, infortunée,
Digne par ses appas d'une autre destinée.
Enfin, par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang.
C'est vous instruire assez de sa haute naissance,
Que d'intéresser Rome à prendre sa défense.
Elle veut même ici vous parler sans témoins;
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharasmane, entraîné par un amour funeste,
Veut me ravir, Seigneur, ce seul bien qui me reste,
Le seul où je faisois consister mon bonheur,
Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur.
Ce n'est pas que, plus fier d'un secours que j'espère,
Je prétende à mon tour l'enlever à mon père.
Quand même il céderoit sa Captive à mes feux,
Mon sort n'en seroit pas plus doux, ni plus heureux.
Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens, ſans pouvoir où je ſuis,
Vous offrir un aſyle eſt tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux : mon âme eſt ſatisfaite.
Je vais tout diſpoſer, Seigneur, pour ſa retraite.
Je ne ſais : mais, preſſé d'un mouvement ſecret,
J'abandonne Iſménie avec moins de regret.
Pour calmer la douleur de mon âme inquiette,
Il ſuffit qu'en vos mains Arſame la remette.
Encor, ſi je pouvois, aux dépens de mes jours,
M'acquitter envers vous d'un généreux ſecours!
Mais je ne puis offrir, dans mon malheur extrême,
Pour prix d'un tel bienfait, que le bienfait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher Prince, un prix plus doux.
Il eſt digne de moi, s'il eſt digne de vous.
Souffrez que déſormais je vous ſerve de frère.
Que je vous plains d'avoir un ſi barbare père!
Mais de ſes vains tranſports pourquoi vous allarmer?
Pourquoi quitter l'objet qui vous a ſu charmer?
Daignez me confier & ſon ſort & le vôtre;
Dans un aſyle ſûr ſuivez-moi l'un & l'autre.
Senſible à ſes malheurs, je ne puis, ſans effroi,
Abandonner Arſame aux fureurs de ſon Roi.

Prince, vous dédaignez un conseil qui vous blesse :
Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse....

ARSAME.

Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir, & dignes de tous deux.
Le Roi doit dès demain partir pour l'Arménie ;
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie.
Mon père en ce moment peut l'éloigner de nous,
Et sa Captive en pleurs n'espère plus qu'en vous.
Déjà sur vos bontés pleine de confiance,
Elle attend votre vue avec impatience.
Adieu, Seigneur, adieu : je craindrois de troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

SCÈNE III.

RHADAMISTHE, *seul.*

Ainsi, père jaloux, père injuste & barbare,
C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare !
Crains que ce même sang, tant de fois dédaigné,
Ne se soulève enfin de sa source indigné,
Puisque déjà l'Amour, maître du cœur d'Arsame,
Y verse le poison d'une mortelle flamme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis ?

Non, il n'eſt point de cœur ſi grand, ſi magnanime,
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétends en vain l'armer contre ſon Roi ;
Mon frère n'eſt pas fait au crime comme moi.
Méritois-tu, barbare, un fils auſſi fidèle ?
Ta rigueur ſemble encore en accroître le zèle.
Rien ne peut ébranler ſon devoir, ni ſa foi ;
Et toujours plus ſoumis.... Quel exemple pour moi !
Dieux, de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frère,
Que pour me rendre ſeul trop ſemblable à mon père ?
Que prétend la fureur dont je ſuis combattu ?
D'un fils reſpectueux ſéduire la vertu ?
Imitons-la plutôt, cédons à la Nature.
N'en ai-je pas aſſez étouffé le murmure ?
Que dis-je ? dans mon cœur, moins rebelle à ſes loix,
Dois-je plutôt qu'un père en écouter la voix ?
Pères cruels, vos droits ne ſont-ils pas les nôtres ?
Et nos devoirs ſont-ils plus ſacrés que les vôtres ?
On vient : c'eſt Hiéron.



SCÈNE IV.

SCÈNE IV.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

RHADAMISTHE.

CHER ami, c'en eſt fait!
Mes efforts redoublés ont été ſans effet.
Tout malheureux qu'il eſt, le vertueux Arſame,
Preſque ſans murmurer, voit traverſer ſa flamme;
Et qu'en attendre encor, quand l'Amour n'y peut rien?
Hiéron, que ſon cœur eſt différent du mien!
J'ai perdu tout eſpoir de troubler l'Ibérie,
Et le Roi va bientôt partir pour l'Arménie.
Devançons-y ſes pas, & courons achever
Des forfaits que le ſort ſemble me réſerver.
Pour partir avec toi je n'attends qu'Iſménie.
Tu ſais qu'à Pharaſmane elle doit être unie.

HIÉRON.

Quoi! Seigneur.....

RHADAMISTHE.

Elle peut ſervir à mes deſſeins.
Elle eſt d'un ſang, dit-on, allié des Romains.
Pourrois-je refuſer à mon malheureux frère
Un ſecours qui commence à me la rendre chère?

D'ailleurs, pour l'enlever ne me ſuffit-il pas
Que mon père cruel brûle pour ſes appas ?
C'eſt un garant pour moi : je veux ici l'attendre.
Daigne obſerver des lieux où l'on peut nous ſurprendre.
Adieu, je crois la voir, favoriſe mes ſoins,
Et me laiſſe avec elle un moment ſans témoins.

SCÈNE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE.

SEIGNEUR, eſt-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier Tyran le ſort tient enchaînées,
D'oſer avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains maîtres de l'Univers ?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le ſoin d'adoucir ma misère profonde !
Le Ciel qui ſoumit tout à leurs auguſtes Loix.....

RHADAMISTHE, *à part.*

Que vois-je ? Ah, malheureux ! quels traits ! quel ſon de voix !
Juſtes Dieux ! Quel objet offrez-vous à ma vue ?

ZÉNOBIE.

D'où vient à mon aſpect que votre âme eſt émue,
Seigneur ?

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! ſi ma main n'eût pas privé du jour....

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je? Quels regrets! & que vois-je à mon tour!
Triſte reſſouvenir! je frémis, je friſſonne.
Où ſuis-je? Et quel objet! La force m'abandonne.
Ah! Seigneur, diſſipez mon trouble & ma terreur.
Tout mon ſang s'eſt glacé juſqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! je n'en doute plus au tranſport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?
(*à Zénobie.*)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triſte objet d'un amour jaloux, déſeſpéré,
Que ma rage a pouſſé juſqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, eſt-ce vous, Zénobie?

ZÉNOBIE.

Zénobie! ah, grands Dieux! Cruel, mais cher époux!
Après tant de malheurs, Rhadamiſthe, eſt-ce-vous?

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux le puiſſent méconnoître?
Oui, je ſuis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au Ciel qu'aujourd'hui
Vous euſſiez oublié ſes crimes avec lui!

O Dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle?
Par quel bonheur le Ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, hélas? ſe peut-il qu'à la Cour de mon père,
Je trouve dans les fers une épouſe ſi chère?
Dieux! n'ai-je pas aſſez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces triſtes objets?
O de mon déſeſpoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi! vous verſez des pleurs!

ZÉNOBIE.

Malheureuſe! Eh! comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment?
Ah, cruel! plût aux Dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur, à ton aſpect, déſarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouſe,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouſe.
Ne crois pas, cependant, que, pour toi ſans pitié,
Je puiſſe te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

Quoi! loin de m'accabler, grands Dieux! c'eſt Zénobie
Qui craint de me haïr, & qui s'en juſtifie!

Ah! punis-moi plutôt; ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore;
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(Il se jette à ses genoux.)

Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe: mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que, si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haîne, ni vengeance;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Leve-toi: c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre:
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre;
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu, plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,

La rendre comme moi ſoumiſe à ton pouvoir,
Et l'inſtruire du moins à ſuivre ſon devoir !

RHADAMISTHE.

Juſte Ciel ! ſe peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus uniſſent tant de crimes ?
Que l'hymen aſſocie au ſort d'un furieux,
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux ?
Quoi ! tu peux me revoir ſans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frère,
Ce Prince, cet amant, ſi grand, ſi généreux,
Te faſſent déteſter un époux malheureux ;
Et je puis me flatter qu'inſenſible à ſa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arſame ?
Que dis-je ? trop heureux que pour moi dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

ZÉNOBIE.

Calme les vains ſoupçons dont ton âme eſt ſaiſie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalouſie :
Et ſouviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Eſt un cœur que ſans crime on ne peut ſoupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chère épouſe, à mon amour funeſte,
Pardonne des ſoupçons que tout mon cœur déteſte.
Plus ton babare époux eſt indigne de toi,
Moins tu dois t'offenſer de ſon injuſte effroi.

Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie,
Et daigne, dès ce jour, me ſuivre en Arménie.
Céſar m'en a fait Roi : viens me voir, déſormais,
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hiéron eſt ici : c'eſt un ſujet fidèle;
Nous pouvons confier notre fuite à ſon zèle.
Auſſi-tôt que la nuit aura voilé les Cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.
Adieu : n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le Ciel nous rejoint, pour jamais nous ſépare.
Dieux! qui me la rendez, pour combler mes ſouhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

AH! Madame, arrêtez. Quoi! ne pourrai-je apprendre
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre?
Après tant de ſecrets confiés à ma foi,
En avez-vous encor qui ne ſoient pas pour moi?
Arſame va partir: vous ſoupirez, Madame!
Plaindriez-vous le ſort du généreux Arſame?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux ſont baignés?
Il part; &, prévenu que vous le dédaignez,
Ce Prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Iſménie.

ZÉNOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs?
Phénice, laiſſe-moi; je ne veux plus t'entendre.
L'Ambaſſadeur Romain près de moi va ſe rendre.
Laiſſe-moi ſeule.

SCÈNE II.

ZÉNOBIE, *seule.*

OU vais-je? Et quel est mon espoir?
Imprudente, où m'entraîne un aveugle devoir?
Je devance la nuit; pour qui? Pour un parjure
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la Nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin?
Que dis-je? Le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour?
Étouffons sans regret un honteuse flamme;
C'est à mon époux seul à régner sur mon âme,
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des Dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux!
On vient.

SCÈNE III.

ZÉNOBIE, ARSAME.

ZÉNOBIE.

DIEUX! quel objet offrez-vous à mes yeux!

ARSAME.

Eh quoi, je vous revois! c'eſt vous-même, Madame!
Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux Arſame?

ZÉNOBIE.

Ah! fuyez-moi, Seigneur; il y va de vos jours.

ARSAME.

Dût mon père cruel en terminer le cours,
Hélas! quand je vous perds, adorable Iſménie,
Voudrois-je prendre encor quelque part à la vie?
Accablé de mes maux, je ne demande aux Dieux
Que la triſte douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur auſſi touché de perdre ce que j'aime,
Que ſi vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs:
Madame, ſeriez-vous ſenſible à mes malheurs?
Le ſort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

ZÉNOBIE.

Ah! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,
Vous voyez & mon trouble, & l'état où je ſuis:
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis,
Fuyez; n'irritez point le tourment qui m'accable.
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah! s'il vous ſurprenoit en ce funeſte lieu,
J'en mourrois de douleur. Adieu, Seigneur, adieu.
Si ſur vous ma prière eut jamais quelqu'empire,
Loin d'en croire aux tranſports que l'amour vous inſpire...

ARSAME.

Quel eſt donc ce rival, ſi terrible pour moi?
En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un ſi triſte myſtère,
N'en eſt-ce pas aſſez, Seigneur, que votre père?
Fuyez, Prince, fuyez; rendez-vous à mes pleurs;
Satisfait de me voir ſenſible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arſame.

ARSAME.

Un infidèle ami trahiroit-il ma flamme?
Dieux! quel trouble s'élève en mon cœur allarmé!
Quoi! toujours des rivaux, & n'être point aimé!
Belle Iſménie, en vain vous voulez que je fuie;

Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
Quel est donc ce rival? Dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve encore?
Me refuseroit-on un secours que j'implore?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi?
Ah! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi.
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi! vous ne romprez point ce barbare silence?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour?
Dieux! est-on sans pitié, pour être sans amour?

ZÉNOBIE.

Eh bien, Seigneur, eh bien! il faut vous satisfaire;
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a dispofé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste Ciel!

ZÉNOBIE.

Et l'époux à qui l'hymen me lie,
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours & l'appui.

ARSAME.

Ah! dans mon désespoir, fût-ce César lui-même....

ZÉNOBIE.

Calmez de ce tranſport la violence extrême.
Mais c'eſt trop l'expoſer à votre inimitié.
Moins digne de courroux, que digne de pitié,
C'eſt un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur inſenſible,
Qui vous eſt attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamiſthe, en un mot.

ARSAME.

Mon frère?

ZÉNOBIE.

Et mon époux.

ARSAME.

Vous, Zénobie? ô Ciel! étoit-ce [illegible] âme
Où devoit s'allumer une coupable flam[illegible]
Après ce que j'éprouve, ah! quel cœur, déſormais,
Oſera ſe flatter d'être exempt de forfaits?
Madame, quel ſecret venez-vous de m'apprendre!
Réſerviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre?

ZÉNOBIE.

J'ai réſiſté, Seigneur, autant que je l'ai pu;
Mais puiſque j'ai parlé, reſpectez ma vertu.
Mon nom ſeul vous apprend ce que vous devez faire;
Mon ſecret échappé, votre amour doit ſe taire.
Mon cœur de ſon devoir fut toujours trop jaloux....
Quelqu'un vient.

SCÈNE IV.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON.

ZÉNOBIE, *à Arsame.*

AH! fuyez, Seigneur, c'est mon époux.

RHADAMISTHE, *à part.*

Que vois-je? Quoi! mon frère!... Hiéron, va m'attendre.

SCÈNE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME.

RHADAMISTHE, *à part.*

D'UN trouble affreux mon cœur à peine à se défendre.
(*haut.*)
Madame, tout est prêt; les ombres de la nuit
Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

ZÉNOBIE.

Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,

Rien ne m'arrête ici, je ſuis prête à vous ſuivre.
Seul maître de mon ſort, quels que ſoient les climats
Où le Ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous ſuis.

RHADAMISTHE, *à part.*

(*à Arſame.*) Ah, perfide!
Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop inſtruit des tranſports d'un père furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux:
Mais, ſi près de quitter pour jamais Iſménie,
Vous vous occupez peu du ſoin de votre vie,
Et d'un père cruel quel que ſoit le courroux,
On s'oublie aiſément en des momens ſi doux.

ARSAME.

Lorſqu'il faut au devoir immoler ſa tendreſſe,
Un cœur s'allarme peu du péril qui le preſſe;
Et ces momens ſi doux que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'Amour a touchés.
Je vois trop qu'il eſt temps que le mien y renonce;
Quoi qu'il en ſoit, du moins votre cœur me l'annonce.
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, Seigneur, de me plaindre de vous.
A qui dois-je imputer un diſcours qui me glace?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la diſgrace?
Ce jour même, ce jour, il me ſouvient qu'ici

Votre vive amitié ne parloit pas ainſi.
Ce rival, qu'avec ſoin on me peint inflexible,
N'eſt pas de mes rivaux, Seigneur, le plus terrible;
Et, malgré ſon courroux, il en eſt aujourd'hui,
Pour mes feux & pour moi, de plus cruels que lui.
Ce diſcours vous ſurprend : il n'eſt plus temps de feindre;
La nature en mon cœur ne peut plus ſe contraindre.
Ah ! Seigneur, plût aux Dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur !
On ne m'eût point ravi, ſous un cruel myſtère,
La douceur de connoître & d'embraſſer mon frère.
Ne vous dérobez point à mes embraſſemens;
Pourquoi troubler, Seigneur, de ſi tendres momens?
Ah! revenez à moi ſous un front moins ſévère,
Et ne m'accablez point d'une injuſte colère.
Il eſt vrai, j'ai brûlé pour ſes divins appas;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connoiſſoit pas.

RHADAMISTHE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ! Quoi ! Prince, Zénobie
Vient de vous confier le ſecret de ma vie ?
Ce ſecret de lui-même eſt aſſez important,
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoiſſez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important ſecret.

Du

Du moins, ſans mon aveu, l'on n'a point dû le faire :
A mon exemple, enfin, on devoit vous le taire;
Et ſi j'avois voulu vous en voir éclairci,
Ma tendreſſe pour vous l'eût d'écouvert ici.
Qui peut à mon ſecret devenir infidelle,
Ne peut, quoi qu'il en ſoit, n'être point criminelle.
Je connois, il eſt vrai, toute votre vertu;
Mais mon cœur de ſoupçons n'eſt pas moins combattu.

ARSAME.

Quoi! la noire fureur de votre jalouſie,
Seigneur, s'étend auſſi juſques à Zénobie?
Pouvez-vous offenſer.....

ZÉNOBIE.

Laiſſez agir, Seigneur,
Des ſoupçons, en effet, ſi dignes de ſon cœur.
Vous ne connoiſſez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers tranſports dont ſon âme eſt ſaiſie.
Pour oſer cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamiſthe, & de quoi te plains-tu?
De l'amour de ton frère? Ah! barbare, quand même
Mon cœur eût pu ſe rendre à ſon amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laiſſoit-il pas maitreſſe de mon choix?
Que pouvoient te ſervir les droits d'un hyménée
Que vit rompre & former une même journée?

Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour;
Rappelle-toi le sort de ma famille entière;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière;
Et considère après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour & la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frère,
De ton sort & du mien j'ai trahi le mystère.
J'ignore si c'est-là le trahir en effet;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet.
Je voulois de ses feux éteindre l'espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense.
Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner;
Je vais, par un seul trait, te le faire connoître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frère me fut cher; je ne le puis nier,
Je ne cherche pas même à m'en justifier:
Mais, malgré son amour, ce Prince, qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons l'ignoreroit encore.

(*à Arsame.*)

Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien.
Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'Amour ait quelqu'empire;
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et, sur-tout, gardez-vous de paroître à mes yeux.

(*à Rhadamisthe.*)
Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connois la fureur de tes soupçons jaloux;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

RHADAMISTHE, ARSAME.

RHADAMISTHE.

BARBARE que je suis! quoi! ma fureur jalouse
Déshonore à la fois mon frère & mon épouse!
Adieu, Prince, je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

SCÈNE VII.

ARSAME, *seul.*

CHER objet de mes vœux, aimable Zénobie;
C'en est fait, pour jamais vous m'êtes donc ravie!
Amour, cruel Amour, pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir mes rivaux?
Ah! fuyons de ces lieux....

SCENE VIII.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME, *à part.*

CIEL! que me veut Mitrane?

MITRANE.

J'obéis à regret, Seigneur : mais Pharaſmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux....

ARSAME.

Hé bien?

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'aſſûre de vous.
Souffrez.....

ARSAME.

Je vous entends. Et quel eſt donc mon crime?

MITRANE.

J'en ignore la cauſe injuſte ou légitime.
Mais je crains pour vos jours ; & les tranſports du Roi
N'ont jamais dans mon cœur répandu plus d'effroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme,
Il menace avec vous l'Ambaſſadeur de Rome ;
On vous accuſe, enfin, d'un entretien ſecret.

ARSAME.

C'en eſt aſſez, Mitrane, & je ſuis ſatisfait.
O deſtin! à tes coups j'abandonne ma vie:
Mais ſauve, s'il ſe peut, mon frère & Zénobie.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARASMANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

Hidaspe, il eſt donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arſame eſt de concert avec mes ennemis ?
Quoi ! ce fils autrefois ſi ſoumis, ſi fidelle,
Si digne d'être aimé, n'eſt qu'un traître, un rebelle !
Quoi ! contre les Romains ce fils tout mon eſpoir
A pu juſqu'à ce point oublier ſon devoir ?
Perfide, c'en eſt trop que d'aimer Iſménie,
Et que d'oſer trahir ton père & l'Ibérie,
Traverſer à la fois & ma gloire & mes feux....
Pour de moindres forfaits ton frère malheureux....
Mais en vain tu ſéduis un Prince téméraire,
Rome; de mes deſſeins ne crois pas me diſtraire.
Ma défaite ou ma mort peut ſeule les troubler;
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juſte fureur qui contre toi m'anime,

Rome, c'eſt ne m'offrir de plus qu'une victime.
C'eſt aſſez que mon fils s'intéreſſe pour toi;
Dès qu'il faut me venger, tout eſt Romain pour moi.
Mais que dit Hiéron? T'es-tu bien fait entendre?
Sait-il, enfin, de moi tout ce qu'il doit attendre,
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets?

HIDASPE.

Peu touché de l'eſpoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, Seigneur, toujours plus inflexible,
Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible;
Soit qu'il veuille, en effet, ſignaler ſon devoir,
Ou ſoit qu'à plus haut prix il mette ſon pouvoir.
Trop inſtruit qu'il peut ſeul vous ſervir ou vous nuire
Je n'ai rien oublié, Seigneur, pour le ſéduire.

PHARASMANE.

Hé bien! c'eſt donc en vain qu'on me parle de paix;
Duſſé-je ſans honneur ſuccomber ſous le faix,
Juſques chez les Romains je veux porter la guerre;
Et de ces fiers Tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains! Je ne ſais quelle horreur
Me ſaiſit au ſeul nom de leur Ambaſſadeur;
Son aſpect a jetté le trouble dans mon âme.
Ah! c'eſt lui qui ſans doute aura ſéduit Arſame.
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux....
Le traître! C'en eſt trop, qu'il paroiſſe à mes yeux.
Mais je le vois; il faut....

SCÈNE II.

PHARASMANE, ARSAME, HIDASPE, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

Fils ingrat & perfide,
Que dis-je? au fond du cœur peut-être parricide,
Esclave de Néron, & quel est ton dessein?
(*à Hidaspe.*)
Qu'on m'amène en ces lieux l'Ambassadeur Romain.

SCÈNE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE, *à Arsame.*

Traître, c'est devant lui que je veux te confondre.
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre;
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai su prévenir;
Et nous verrons après si ton lâche complice

Soutiendra ſa fierté juſques dans le ſupplice.
Tu ne me vantes plus ton zèle, ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en eſt pas moins ſincère pour mon Roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire,
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands Dieux, qui connoiſſez ma haîne & mes deſſeins,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains?

ARSAME.

Ces reproches honteux, dont en vain l'on m'accable,
Ne rendront pas, Seigneur, votre fils plus coupable.
Que ſert de m'outrager avec indignité?
Donnez-moi le trépas, ſi je l'ai mérité:
Mais ne vous flattez point que, tremblant pour ma vie,
Juſqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr,
En faveur d'un rival pourroit-il s'attendrir?
Je ſais que près de vous, injuſte ou légitime,
Le plus léger ſoupçon tint toujours lieu de crime;
Que c'eſt être proſcrit que d'être ſoupçonné;
Que votre cœur, enfin, n'a jamais pardonné.
De vos tranſports jaloux qui pourroit me défendre,
Vous, qui m'avez toujours condamné ſans m'entendre?

PHARASMANE.

Pour te juſtifier, eh! que me diras-tu?

ARSAME.

Tout ce qu'à dû pour moi vous dire ma vertu,
Que ce fils ſi ſuſpect, pour trahir ſa Patrie,
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

PHARASMANE.

D'ou vient donc aujourd'hui ce ſecret entretien,
S'il eſt vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien?
Quand je voue aux Romains une haîne immortelle,
Voir leur Ambaſſadeur, eſt-ce m'être fidèle?
Eſt-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu'à lui parler ici mon fils s'eſt engagé?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offenſe,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.
Un de ces deux motifs a dû ſeul le guider;
Et c'eſt ſur l'un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point, je ſuis prêt à t'entendre,
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, Seigneur, à vous apprendre.
Ce n'eſt pas un ſecret qu'on puiſſe révéler;
Un intérêt ſacré me défend de parler.

SCÈNE IV.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

HIDASPE.

L'AMBASSADEUR de Rome & celui d'Arménie..

PHARASMANE.

Hé bien?

HIDASPE.

De ce Palais enlevent Isménie.

PHARASMANE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Ah traître! en est-ce assez?
Qu'on rassemble en ces lieux mes Gardes dispersés,
Allez; dès ce moment qu'on soit prêt à me suivre.
(*à Arsame.*)
Lâche, à cet attentat n'espère pas survivre.

HIDASPE.

Vos Gardes rassemblés, mais par divers chemins,
Déjà de toutes parts poursuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome, que ne peux-tu, témoin de leurs ſupplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices !
(*Il veut ſortir.*)

ARSAME.

Je ne vous quitte point, en duſſé-je périr.
Eh bien ! écoutez-moi, je vais tout découvrir.
Ce n'eſt pas un Romain que vous allez pourſuivre.
Loin qu'à votre courroux ſa naiſſance le livre,
Du plus illuſtre ſang il a reçu le jour,
Et d'un ſang reſpecté même dans cette Cour.
De vos propres regrets ſa mort ſeroit ſuivie ;
Ce raviſſeur, enfin, eſt l'époux d'Iſménie....
C'eſt....

PHARASMANE.

Acheve, impoſteur ; par de lâches détours,
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

ARSAME.

Ah ! permettez du moins, Seigneur, que je vous ſuive ;
Je m'engage à vous rendre ici votre Captive.

PHARASMANE.

Retire-toi, perfide, & ne réplique pas.
(*à une partie de ſa Garde.*)
Mitrane, qu'on l'arrête. Et vous, ſuivez mes pas.

SCÈNE V.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

DIEUX, témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite ?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la Nature & l'amour ?
Mais je devois parler, le nom de fils peut-être....
Hélas ! que m'eût servi de le faire connoître ?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je, malheureux ? que me sert de me plaindre ?
Dans l'état où je suis, eh ! qu'ai-je encore à craindre ?
Mourons ; mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les Dieux.
Cher ami, s'il est vrai que mon père inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers momens à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours.
Ne crains pas que pour eux j'ôse rien entreprendre :
Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre ;
Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver.
Suis-moi, que ta pitié m'aide à le conserver.

Défarmé, fans fecours, fuis-je affez redoutable
Pour allarmer encor ton cœur inexorable ?
Pour toute grâce, enfin, je n'exige de toi
Que de guider mes pas fur les traces du Roi.

MITRANE.

Je ne le nierai point, votre vertu m'eft chère ;
Mais je dois obéir, Seigneur, à votre père.
Vous prétendez en vain féduire mon devoir.

ARSAME.

Eh bien! puifque pour moi rien ne peut t'émouvoir....
Mais hélas! c'en eft fait, & je le vois paroître.
Juftes Dieux, de quel fang nous avez-vous fait naître !

SCÈNE VI.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

ARSAME.

(*à part.*) (*au Roi.*)

AH! mon frère n'eft plus? Seigneur, qu'avez-vous fait?

PHARASMANE.

J'ai vengé mon injure, & je fuis fatisfait.
Aux portes du Palais j'ai trouvé le perfide,

Que ſon malheur rendoit encor plus intrépide.
Un long rempart des miens expirés ſous ſes coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous.
J'ai vu deux fois le traître, au mépris de ſa vie,
Tenter, même à mes yeux, de reprendre Iſménie.
L'ardeur de recouvrer un bien ſi précieux
L'avoit déjà deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin, indigné de ſon audace extrême,
Dans la foule des ſiens je l'ai cherché moi-même.
Ils en ont pâli tous; &, malgré ſa valeur,
Ma main a dans ſon ſein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Iſménie;
Va partager le prix de votre perfidie.

ARSAME.

Quoi! Seigneur, il eſt mort? Après ce coup affreux,
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux.
(*à part.*)
Dieux! ne me rendiez-vous mon déplorable frère,
Que pour le voir périr par les mains de mon père!
Mitrane, ſoutiens-moi.

PHARASMANE.

D'où vient donc que ſon cœur
Eſt ſi touché du ſort d'un cruel raviſſeur?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ſes diſcours, fut l'époux d'Iſménie;

Et cependant mon fils, charmé de ſes appas,
Quand ſon rival périt, gémit de ſon trépas!
Qui peut lui rendre encor cette perte ſi chère ?
Des larmes de mon fils quel eſt donc le myſtère ?
Mais moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur,
Je me ſens malgré moi partager ſa douleur ?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon âme ?
Quelle plaintive voix trouble en ſecret mes ſens,
Et peut former en moi de ſi triſtes accens ?
D'où vient que je friſſonne ? Et quel eſt donc mon crime ?
Me ſerois-je mépris au choix de la victime ?
Ou le ſang des Romains eſt-il ſi précieux,
Qu'on n'en puiſſe verſer ſans offenſer les Dieux ?
Par mon ambition, d'illuſtres deſtinées,
Sans pitié, ſans regrets, ont été terminées ;
Et lorſque je punis qui m'avoit outragé,
Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé ?
D'où peut naître le trouble où ſon trépas me jette ?
Je ne ſais ; mais ſa mort m'allarme & m'inquiète.
Quand j'ai verſé le ſang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'eſt ému, j'ai tremblé, j'ai frémi.
Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu tout-à-coup à ſa perte inſenſible,
Avare de mon ſang quand je verſois le ſien,
Aux dépens de ſes jours s'eſt abſtenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arſame.

Eclairciſſez

Eclairciſſez le trouble où vous jettez mon âme ;
Ecoutez-moi, mon fils, & reprenez vos ſens.

ARSAME.

Que vous ſervent, hélas ! ces regrets impuiſſans ?
Puiſſiez-vous à jamais, ignorant ce myſtère,
Oublier avec lui de qui vous fûtes père !

PHARASMANE.

Ah ! c'eſt trop m'allarmer ; expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes eſprits !

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, *porté par des Soldats* ; ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE, *appercevant Rhadamiſthe.*

Mais pour le redoubler dans mon âme éperdue,
Dieux puiſſans, quel objet offrez-vous à ma vue !
(*à Rhadamiſthe.*)
Malheureux, quel deſſein te ramène en ces lieux ?
Que cherches-tu ?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE.

Quel trouble me ſaiſit !

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, Seigneur, un injuſte reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits;
Puiſſent les juſtes Dieux en être ſatisfaits !
Je ne méritois pas de jouïr de la vie.
(*à Zenobie.*)
Sèche tes pleurs : adieu, ma chère Zénobie;
Mithridate eſt vengé.

PHARASMANE.

Grands Dieux ! qu'ai-je entendu ?
Mithidrate ! Ah ! quel ſang ai-je donc répandu ?
Malheureux que je ſuis, puis-je le méconnoître ?
Au trouble que je ſens, quel autre pourroit-ce être ?
Mais hélas ! ſi c'eſt lui, quel crime ai-je commis !
Nature ! ah ! venge-toi, c'eſt le ſang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La ſoif que votre cœur avoit de le répandre,
N'a-t-elle pas ſuffi, Seigneur, pour vous l'apprendre ?
Je vous l'ai vu pourſuivre avec tant de courroux,
Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher? Ah! père déplorable!

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu ſi redoutable,
Que jamais vos enfans proſcrits & malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un père pour eux.
Heureux, quand votre main vous immoloit un traître,
De n'avoir point verſé le ſang qui m'a fait naître;
Que la Nature ait pu, trahiſſant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur;
Enfin, lorſque je perds une épouſe ſi chère,
Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon père!
Votre cœur s'attendrit, je vois couler vos pleurs.
(*à Arſame.*)
Mon frère, approchez-vous, embraſſez-moi: je meurs.

ZÉNOBIE.

S'il faut par des forfaits que ta juſtice éclate,
Ciel, pourquoi vengeois-tu la mort de Mithridate?
(*Elle ſort.*)

PHARASMANE.

O mon fils! ô Romains! êtes-vous ſatisfaits?
(*à Arſame.*)
Vous, que pour m'en venger j'implore déſormais,
Courez vous emparer du Trône d'Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie;

Je dois ce ſacrifice à mon fils malheureux.
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux.
De mes tranſports jaloux mon ſang doit ſe défendre;
Fuyez, n'expoſez plus un père à le répandre.

FIN.

XERXÈS,

TRAGÉDIE;

Représentée, pour la première fois, le 7 Février 1714.

ACTEURS.

XERXÈS, *Roi de Perse.*

DARIUS, *Fils aîné de Xerxès.*

ARTAXERCE, *Frère de Darius, nommé à l'Empire.*

AMESTRIS, *Princesse du Sang Royal de Perse.*

ARTABAN, *Capitaine des Gardes, & Ministre de Xerxès.*

BARSINE, *Fille d'Artaban.*

TISSAPHERNE, *Confident d'Artaban.*

PHÉNICE, *Confidente d'Amestris.*

CLÉONE, *Confidente de Barsine.*

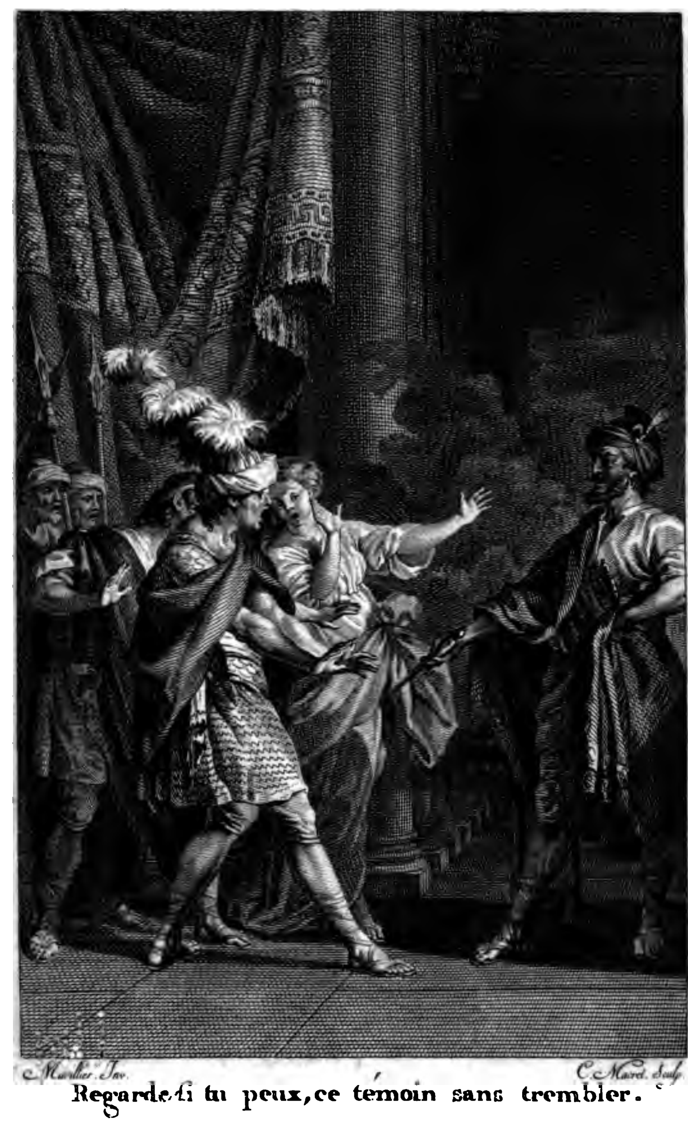
ARSACE, *Officier de l'Armée de Darius.*

MÉRODATE, *Confidente de Darius.*

SUITE DU ROI.

La Scène est à Babylone, dans le Palais des Rois de Perse.

XERXÈS



Moullier Inv. C. Macret Sculp.

Regarde si tu peux, ce témoin sans trembler.



XERXÈS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

TISSAPHERNE.

C'EN eſt donc fait, Seigneur, & l'heureux Artaxerce
Va faire déſormais le deſtin de la Perſe,
Tandis que Darius, au mépris de nos Loix,
Sera ſujet d'un Trône où l'appeloient ſes droits!
Xerxès peut, à ſon gré, diſpoſer de l'Empire;
Quelqu'injuſte qu'il ſoit, ſon choix doit me ſuffire:
Mais, ſans vouloir entrer dans le ſecret des Rois,

Le grand cœur d'Artaban approuve-t-il ce choix ?
Verra-t-il, ſans regrets, priver du Diadême....

ARTABAN.

Et ſi de ſon malheur j'étois auteur moi-même ?
Je ſuis près d'éclaircir tes doutes curieux :
Mais, avant que d'ouvrir cet abîme à tes yeux,
Dis-moi, d'un grand deſſein te ſens-tu bien capable ?
Ton âme au repentir eſt-elle inébranlable ?
Je connois ta valeur, j'ai beſoin de ta foi ;
Tiſſapherne, en un mot, puis-je compter ſur toi ?
Examine-toi bien, rien encor ne t'engage.

TISSAPHERNE.

D'où peut naître, Seigneur, ce ſoupçon qui m'outrage ?
Tant de bienfaits, ſur moi verſés avec éclat,
Vous font-ils préſumer que je ſois un ingrat ?

ARTABAN.

Je ne fais point pour toi ce que je voudrois faire ;
Xerxès ſouvent, lui-même, a ſoin de m'en diſtraire ;
Il voit notre union avec quelque regret.
Je te dirai bien plus, il te hait en ſecret.

TISSAPHERNE.

Ah ! Seigneur, que Xerxès ou me haïſſe ou m'aime,
Tiſſapherne pour vous ſera toujours le même.
Vous pouvez diſpoſer de mon cœur, de mon bras ;

J'affronterois pour vous le plus affreux trépas.

ARTABAN.

Ami, c'en eſt aſſez, ne crois pas que j'en doute.
Mais prends garde qu'ici quelqu'un ne nous écoute.

TISSAPHERNE.

Ces lieux furent toujours des Perſes révérés;
Nul Autel n'a pour eux des titres plus ſacrés.
Xerxès, par vos emplois, vous en a rendu maître:
Quel mortel, ſans votre ordre, oſeroit y paroître?

ARTABAN.

N'importe: craignons tout d'un perfide ſéjour;
On n'obſerve que trop mes pareils à la Cour.
Xerxès vient de nommer Artaxerce à l'Empire;
C'eſt moi qui l'ai forcé, malgré lui, de l'élire.
J'ai fait craindre à ce Roi, facile à s'allarmer,
Cent périls pour un fils qui l'a trop ſu charmer;
Et, jaloux d'un Héros qu'idolâtre la Perſe,
J'ai fait, par mes conſeils, couronner Artaxerce.
Pour mieux y réuſſir, j'ai pris ſoin d'éloigner
Celui que tant de droits deſtinoient à régner.
Tandis que Darius, chez des Peuples barbares,
Nous force d'admirer les exploits les plus rares,
Je ne peins à Xerxès ce fils ſi vertueux,
Qu'avide de régner, cruel, impétueux.
Du bruit de ſa valeur, du prix de ſes ſervices,

D'un père qui le craint je nourris les caprices;
Enfin, tous mes projets étoient évanouïs,
Si jamais ſa prudence eût couronné ce fils.
Moins Artaxerce eſt cru digne du Diadême,
Plus j'ai cru le devoir placer au rang ſuprême.
Avec tant de ſecret ce projet s'eſt conduit,
Qu'aucun de cette Cour n'en eſt encore inſtruit;
Et je ne prétends pas qu'elle en ſoit éclaircie,
Que lorſque ma fureur en inſtruira l'Aſie.
Tu vois ce qu'aujourd'hui je confie à ta foi;
Garde bien un ſecret ſi dangereux pour toi.
Va trouver cependant, ramène à Babylone
Ce Prince à qui mes ſoins ont ravi la Couronne.
Offre-lui de ma part tréſors, armes, ſoldats;
De ma fille, ſur-tout, vante-lui les appas;
Dis-lui qu'avec plaiſir mon reſpect lui deſtine,
Et le bras d'Artaban, & la main de Barſine.

TISSAPHERNE.

Darius, autrefois ſenſible à ſes attraits,
M'a paru plein d'un feu qui flatte vos projets.

ARTABAN.

Non, je m'y connois mal, ou moins ardent pour elle,
Ce Prince brûle ailleurs d'une flamme infidelle.
Même avant ſon départ, malgré les ſoins du Roi,
Son mépris pour Barſine a paſſé juſqu'à moi;

De ma feinte amitié l'adroite vigilance
N'en pouvoit plus surprendre accueil, ni confidence.
Trop heureux cependant de pouvoir aujourd'hui
D'un prétexte si vrai me parer envers lui.
Quoi qu'il en soit, pourvu qu'il soulève l'Empire,
Il ne m'importe pas pour qui son cœur soupire.
Ce n'est qu'en le portant aux plus noirs attentats,
Que je puis à mes loix soumettre ces États.
Détruisons, pour remplir une place si chère,
Le père par les fils, & les fils par le père.
Je veux, à chacun d'eux me livrant à la fois,
Paroître les servir; mais les perdre tous trois.
Voilà ce que mon cœur dès long-temps se propose.
Qu'en liberté le tien consulte ce qu'il ôse.

TISSAPHERNE.

Seigneur, je l'avoûrai, ce dessein me surprend.
Le péril est certain, mais le projet est grand.
Cependant, sans compter ce qu'on appelle crime,
Craignez de vous creuser vous-même un noir abîme.
Darius est chéri, sage, plein de valeur;
Vous verrez l'Univers partager son malheur.
Daignez de vos desseins peser la violence.
Non qu'à les soutenir mon amitié balance;
N'en attendez pour vous que d'éclatans efforts;
Je n'ai pas seulement écouté mes remords.
Cette foi des sermens parmi nous si sacrée,

Cette fidélité ce jour même jurée;
Tant de devoirs, enfin, deviennent ſuperflus;
Vous n'avez qu'à parler, rien ne m'arrête plus.

ARTABAN.

Laiſſe ces vains devoirs à des âmes vulgaires,
Laiſſe à de vils humains ces ſermens mercénaires.
Malheur à qui l'ardeur de ſe faire obéir,
En nous les arrachant, nous force à les trahir!
Quoi! toujours enchaîné par une loi ſuprême,
Un cœur ne pourra donc diſpoſer de lui-même;
Et du joug des ſermens eſclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain reſpect pour eux!
Pour moi, que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raiſon d'un joug ſi tyrannique.
Me venger & régner, voilà mes ſouverains:
Tout le reſte pour moi n'a que des titres vains.
Le ſoin de m'élever eſt le ſeul qui me guide,
Sans que rien, ſur ce point, m'arrête ou m'intimide.
Il n'eſt loix ni ſermens qui puiſſent retenir
Un cœur débarraſſé du ſoin de l'avenir.
A peine eus-je connu le prix d'une couronne,
Que mes yeux éblouïs dévorèrent le Trône;
Et mon cœur, dépouillant toute autre paſſion,
Fit ſon premier ſerment à ſon ambition.
De froids remords voudroient en vain y mettre obſtacle,
Je ne conſulte plus que ce ſuperbe Oracle;

Un cœur comme le mien eſt au-deſſus des Loix.
La crainte fit les Dieux, l'audace a fait les Rois.
Le moment eſt venu qu'il faut que ſon courage
Affranchiſſe Artaban d'un indigne eſclavage.
Ce Darius ſi grand, qui cauſe ta frayeur ;
Deviendra le premier objet de ma fureur.
Je prétends que dans peu la Perſe, qui l'adore,
Autant qu'il lui fut cher, le déteſte & l'abhorre.
Mais Xerxès vient à nous : attends, pour me quitter,
Que je ſache quels ſoins le peuvent agiter.

SCÈNE II.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Dans un jour où Xerxès diſpoſe de l'Empire,
Où ſon choix donne un maître à tout ce qui reſpire,
Quel malheur imprévu, quel déplaiſir ſi prompt
De ce Monarque heureux peut obſcurcir le front ?

XERXÈS.

Quel jour ! Quel triſte jour ! Et que viens-je de faire ?
Pourquoi t'ai-je écouté ſur un choix téméraire ?

ARTABAN.

Seigneur, qui peut causer ce repentir soudain?

XERXÈS.

Juge toi-même, ami, si je m'allarme en vain.
Tu sais, par une loi des Perses révérée,
Que tant d'événemens n'ont que trop consacrée,
Qu'un Prince désigné pour régner en ces lieux,
Du moment qu'il obtient ce titre glorieux,
Peut du Roi qui le nomme exiger une grâce,
A laquelle, sans choix, il faut qu'il satisfasse.
Artaxerce, mon fils, trop instruit de ses droits,
Vient de m'en imposer les tyranniques loix.
Il prétend, dès ce jour, obtenir de son père,
Le seul bien que ma main réservoit à son frère;
Il exige, en un mot, la Princesse Amestris,
Des exploits d'un Héros unique & digne prix.

ARTABAN.

Quoi! Seigneur, Darius oseroit y prétendre?

XERXÈS.

Jamais, si je l'en crois, amour ne fut plus tendre.
Je vais te découvrir un funeste secret,
Qu'à ta fidélité je cachois à regret:
Darius, autrefois, soupira pour Barsine.

ARTABAN.

Pour ma fille!

XERXÈS.

Je ſais quelle eſt ſon origine,
Ami; mais je craignis, s'il s'allioit à toi,
Qu'il ne s'en fît un jour un appui contre moi,
Contre un fils qui m'eſt cher : enfin, dès leur naiſſance,
Je combattis ſes feux de toute ma puiſſance.
Je priai, menaçai; je fis plus, je feignis
Que j'étois devenu le rival de mon fils;
A la fin, je forçai ſon amour à ſe taire,
Et le contraignis même à t'en faire un myſtère.
Je fis venir alors la Princeſſe Ameſtris :
A ſon aſpect charmant mon fils parut ſurpris.
Soit qu'en effet ſon cœur brûlât pour la Princeſſe,
Ou qu'il crût à ce prix regagner ma tendreſſe,
Soit qu'il fût rebuté d'un amour malheureux,
Je crus voir Darius brûler de nouveaux feux.
D'un ſi juſte penchant bien loin de le diſtraire,
J'offris à ſon amour la fille de mon frère :
Mais de Barſine encor reſpectant les attraits,
Ses feux furent toujours inconnus & ſecrets;
Artaxerce, lui-même, en ce moment ignore
Qu'Ameſtris ſoit l'objet que Darius adore.
Enfin, d'un prompt hymen je flattai ſon ardeur,
Si de nos ennemis il revenoit vainqueur.
Il en triomphe; & moi, pour toute récompenſe,
Après l'avoir privé des droits de ſa naiſſance,

Je lui ravis encor le prix de ſa valeur !
Qui pourra triompher de ſa juſte fureur ?
Tu vois de quels ſoucis mon âme eſt accablée ;
Calme par tes conſeils l'effroi qui l'a troublée.
(Tiſſapherne ſort.)

SCÈNE III.

XERXÈS, ARTABAN.

ARTABAN.

Quels conſeils vous donner, Seigneur, lorſque les loix
Sont le plus ferme appui de la grandeur des Rois ?
Reſpectez un pouvoir au-deſſus de tout autre,
Si vous voulez, Seigneur, qu'on reſpecte le vôtre.
Si Darius ſe plaint, qu'il s'en prenne à la loi,
Qui ſeule vous contraint à lui manquer de foi.

XERXÈS.

Quand il pourroit céder à cette loi ſuprême,
Ameſtris voudra-t-elle y ſouſcrire de même ?
Elle aime Darius.

ARTABAN.

Eh bien ! feignez, Seigneur,
Que Darius retourne à ſa première ardeur ;

Qu'épris

Qu'épris plus que jamais il revient à ma fille.
A vos moindres desseins je livre ma famille;
Disposez-en, Seigneur; dût Barsine, en ce jour,
Devenir le jouet d'une envieuse Cour.
Pour prévenir les maux qui vous glacent de crainte,
On peut, sans s'abbaisser, aller jusqu'à la feinte.
Arsace est dans ces lieux; forcez-le à déclarer,
Pour ce nouvel hymen, qu'il vient tout préparer;
Que, sûr de votre aveu, Darius qui l'envoie
A l'amour de Barsine est tout entier en proie.
Dès qu'Amestris croira qu'épris de nouveaux feux,
Ce Prince porte ailleurs ses desseins & ses vœux,
Vous la verrez bientôt, à vos loix moins rebelle,
Prévenir d'elle-même un Amant infidèle.
Enfin, si ce projet ne peut vous réussir,
Contre de vains remords il faut vous endurcir,
Détruire ce rival de la grandeur suprême,
Peut-être dans ces lieux plus puissant que vous-même,
Dans le fond de son cœur de votre rang jaloux;
Apprendre à vos sujets à n'adorer que vous,
Sacrifier ce fils trop chéri de la Perse,
Et forcer son amante à l'hymen d'Artaxerce.

SCÈNE IV.

TISSAPHERNE, XERXÈS, ARTABAN.

TISSAPHERNE, *à Xerxès.*

MÉRODATE, Seigneur, demande à vous parler.

XERXÈS.

Qu'il entre.

SCÈNE V.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE, MÉRODATE.

XERXÈS, *à part.*

A SON aſpect que je me ſens troubler!
(*haut.*)
Mérodate, quel ſoin peut ici te conduire?

MÉRODATE.

Du retour d'un Héros chargé de vous inſtruire?...

XERXÈS.

Quoi! Darius?...

MÉRODATE.

Seigneur, avant la fin du jour,
Ce fils victorieux va paroître à la Cour.
Pour ne point retarder une si juste envie,
Permettez....

XERXÈS.

Non, demeure, il y va de ta vie.
Tissapherne, prends soin d'écarter du Palais
Ce témoin qui pourroit traverser nos projets.

SCÈNE VI.

XERXÈS, ARTABAN.

XERXÈS.

Pour toi, cher Artaban, si ton devoir fidèle
Fit jamais éclater ton respect & ton zèle,
Dans ce moment fatal ne m'abandonne pas;
Au-devant de mon fils précipite tes pas,
Offre-lui de ma part & l'Égypte & Barsine;
Fais-lui valoir ce prix que son Roi lui destine;
Mais qu'il se garde bien de paroître à mes yeux.
Dis-lui qu'il est perdu, s'il se montre en ces lieux.
A ce Prince, sur-tout, fais un profond mystère
Du rang où mon amour vient d'élever son frère.

Va, cours, tandis qu'ici ſemant mille ſoupçons,
De tes ſages conſeils je ſuivrai les leçons.
Pour en hâter l'effet, qu'on cherche la Princeſſe.

SCÈNE VII.

XERXÈS, *ſeul.*

O Toi! Dieu de la Perſe, à qui ſeul je m'adreſſe,
Soleil! daigne éclairer mon cœur & mes deſſeins,
Et préſerver ces lieux des malheurs que je crains!
Pardonne-moi, du moins, un honteux artifice
Dont mon cœur en ſecret déteſte l'injuſtice.
Tu vois combien ce cœur, de remords agité,
Regrette de deſcendre à cette indignité.
Mais Artaxerce vient.

SCÈNE VIII.

ARTAXERCE, XERXÈS.

XERXÈS, *à part.*

Ciel! dans mon trouble extrême,
Ne pourrai-je jouïr un moment de moi-même?
(*haut.*)
Ah! mon fils, laiſſez-moi; pourquoi me cherchez-vous?

ARTAXERCE.

Dût sur ce fils tremblant tomber votre courroux,
Je ne puis résister à mon impatience ;
Chaque pas, chaque instant aigrit ma défiance.
A d'injustes soupçons Xerxès abandonné
Se repentiroit-il de m'avoir couronné ?
A peine ses bontés m'élèvent à l'Empire,
Que son cœur inquiet en gémit, en soupire.
Privez-moi pour jamais d'un rang si glorieux,
Et me rendez, Seigneur, un bien plus précieux ;
Rendez-moi ces bontés & cet amour de père,
Qu'à tout autre bienfait Artaxerce préfère.
Mais quelle est mon erreur ! Plût au Ciel que mon Roi
Ne fît que soupçonner mon respect & ma foi !
J'aurois bientôt calmé le souci qui m'accable.
Que je crains bien plutôt qu'Amestris trop aimable,
Avec une beauté qui l'égale à nos Dieux,
N'ait peut-être trouvé grâce devant vos yeux !
Car enfin, indigné de l'ardeur qui me presse,
Je vous ai vu frémir au nom de la Princesse.
Seigneur, que ce silence irrite encor mes maux !

XERXÈS.

Sans vous inquiéter du nom de vos rivaux,
Ne vous suffit-il pas qu'à son devoir soumise
Amestris à vos vœux soit désormais acquise ?

Elle ne dépend plus ni d'elle ni de moi;
Son ſort eſt dans vos mains, je vous ai fait ſon Roi.
Je vous crois cependant l'âme trop généreuſe;
Pour vouloir abuſer d'une loi rigoureuſe.
Conſultez Ameſtris; elle mérite bien
Que votre cœur ſoumis attende tout du ſien.
Si je l'aimois, du moins, j'en uſerois de même,
Et c'eſt ainſi qu'on doit diſputer ce qu'on aime.
Voyez-la, j'y conſens, c'eſt vous en dire aſſez.

ARTAXERCE.

Non, Seigneur....

XERXÈS.

C'en eſt trop: allez, & me laiſſez.
(*Artaxerce ſort.*)

SCÈNE IX.

XERXÈS, *ſeul.*

Que je viens à regret d'allarmer ſa tendreſſe!
Que pour un fils ſi cher ma pitié s'intéreſſe!

SCÈNE X.

AMESTRIS, XERXÈS.

XERXÈS, *bas.*

LA Princesse paroît. Que de pleurs vont couler!
Qu'à son aspect mon cœur commence à se troubler!
(*haut.*)
Madame, quelqu'amour qui puisse vous séduire,
D'un secret, sur ce point, j'ai voulu vous instruire.
L'orgueilleux Darius, dépouillé de ses droits,
N'a plus rien à prétendre au rang de Roi des Rois.
Artaxerce aujourd'hui, paré de ce grand titre,
Du sort de l'Univers est devenu l'arbitre.
Je vois à ce discours votre cœur s'émouvoir:
Mais d'un profond respect écoutez le devoir;
Et de quelque douleur que vous soyez atteinte,
J'interdis à vos feux le reproche & la plainte.
Sur-tout, si Darius vous est cher aujourd'hui,
Cachez-lui des secrets qui ne sont pas pour lui.

AMESTRIS.

Ah! Seigneur, pardonnez au transport qui m'agite.
En vain à mon amour la plainte est interdite;
Après le coup affreux dont vous frappez mon cœur,

Rien ne peut plus ici contraindre ma douleur;
Qu'elle éclate à vos yeux cette douleur mortelle,
A qui vous imposez une loi si cruelle.
Juste Ciel! se peut-il qu'un fils victorieux,
Votre image, ou plutôt l'image de nos Dieux,
Soit privé par vous seul de l'honneur de prétendre
A ces mêmes États qu'il sait si bien défendre?
Pardonnez, je sais bien qu'il ne m'est pas permis
De prononcer, Seigneur, entre vous & vos fils:
Mais, si jamais des Dieux la majesté suprême
Prenant soin sur un front de s'empreindre elle-même;
Si l'éclat des vertus, la gloire des hauts faits,
Le besoin de l'Empire & les vœux des Sujets;
En un mot, si jamais la valeur, la naissance
Furent des droits, Seigneur, pour la toute-puissance,
Qui mieux a mérité ce haut degré d'honneur
Que celui qu'on en prive avec tant de rigueur?
Je vois de mes discours que votre cœur s'offense:
Mais, Seigneur, d'un Héros j'entreprends la défense.
Il a tant fait pour vous, que Xerxès aujourd'hui
Ne doit pas s'offenser que je parle pour lui:
Heureuse si l'Amour instruisoit la Nature
A le dédommager d'une cruelle injure.

XERXÈS.

D'un choix qui pour ce fils vous semble injurieux,
Madame, je ne dois rendre compte qu'aux Dieux:

Quand je ne tiendrois pas de la grandeur suprême
Le droit de disposer du sacré Diadême,
Ma volonté suffit pour établir des loix;
Et la terre, en tremblant, doit souscrire à mon choix.
Et sur quoi jugez-vous que le Prince Artaxerce
Soit si peu digne encor de régner sur la Perse?
Darius, je l'avoue, a quelques faits de plus;
Mais son frère a mon cœur, & n'est pas sans vertus.
Il sait aimer du moins, & c'est vous qu'il adore.

AMESTRIS.

Dieux! Qu'est-ce que j'entends?

XERXÈS.

Ce n'est pas tout encore;
A son auguste hymen il faut vous préparer,
Et je me suis chargé de vous le déclarer.

AMESTRIS.

Moi, Seigneur?

XERXÈS.

Oui, Madame : il vous a demandée;
La loi veut qu'à ses feux vous soyez accordée.
Vous savez ce qu'impose une si dure loi.

AMESTRIS.

Ainsi, sans mon aveu, l'on dispose de moi;
On dispense à son gré la grandeur souveraine.

La parole des Rois n'eſt plus qu'une ombre vaine.
Frein par qui les Tyrans ſont même retenus,
Sermens ſacrés des Rois, qu'êtes-vous devenus?
Quoi, Seigneur! Artaxerce à mon hymen aſpire,
Peu content de priver Darius de l'Empire;
Et c'eſt vous qui, pour prix de tant d'exploits fameux,
Accablez de ces coups un fils ſi généreux!
Mais, Seigneur, c'eſt en vain qu'à vos ordres ſuprêmes,
Vous joignez une loi qui commande aux Rois mêmes.
Je n'ai pas oublié qu'au plus grand des Héros
Vous promîtes ma main pour prix de ſes travaux.
Vous reçûtes ma foi pour le don de la ſienne;
La mort, la ſeule mort peut lui ravir la mienne.
Il n'eſt loi ni pouvoir que je craigne en ces lieux.
Les promeſſes des Rois ſont des décrets des Dieux.
Ainſi, dans quelque rang qu'Artaxerce puiſſe être,
Darius de ma main ſera toujours le maître.
Tout malheureux qu'il eſt, dépouillé, ſans appui,
Jamais de tant d'amour je ne brûlai pour lui.
Hier ſur ſes vertus il fondoit ſa victoire:
Mais aujourd'hui, Seigneur, il y va de ma gloire;
Et plus vous raviſſez d'États à ce Vainqueur,
Plus l'Amour indigné le couronne en mon cœur.
Eh! plût aux Dieux, Seigneur, lorſque tout l'abandonne,
Pouvoir lui tenir lieu de père & de couronne!

XERXÈS.

Que ſert de vous flatter ſur ce que j'ai promis,

Quand la loi me dégage envers vous & mon fils?
Ainsi, sans vous parer d'une vaine constance,
Méritez mes bontés par votre obéissance,
Et craignez qu'Amestris, avant la fin du jour,
Ne déteste peut-être & l'Amant & l'Amour.
Quel que soit Darius, Madame, je souhaite
Qu'il puisse mériter une ardeur si parfaite.
Je ne sais cependant si ce Héros fameux,
Pour qui vous témoignez des soins si généreux,
Est si digne en effet des transports de votre âme.
Eh! quel garant si sûr avez-vous de sa flamme?
Pour fixer un Amant, quels que soient vos attraits,
Peut-être qu'en ces lieux il est d'autres objets
Qui pourroient bien encor partager sa tendresse.
Je ne dis rien de plus, Madame; je vous laisse,
Sûr de vous voir bientôt m'obéir sans regret.

SCÈNE XI.

AMESTRIS, *seule.*

JUSTE Ciel! Quel est donc ce terrible secret?
Quel orage nouveau contre moi se prépare?
Quelle horreur tout-à-coup de mon âme s'empare!
Je me sens accabler de trouble & de douleurs;
Et, malgré ma fierté, je sens couler mes pleurs.
Quoi! Ce Héros, l'objet d'une flamme si belle,
Ce Darius si cher seroit un infidèle!

Malheureuse Ameſtris, voilà donc ce retour
Pour qui de tant de vœux j'importunois l'Amour !
Quoi ! tandis que pour lui ma folle ardeur éclate,
Une autre à ſes attraits ſoumet ſon âme ingrate !
Lui que j'ai toujours cru ſi grand, ſi généreux,
Que l'Amour me peignoit au-deſſus de mes vœux,
Que j'égalois aux Dieux dans mon âme inſenſée,
Trahit donc tant d'amour ! Ah ! mortelle penſée !
Mais que dis-je ? Où mon cœur va-t-il s'abandonner ?
Et ſur la foi de qui l'oſé-je ſoupçonner ?
Sur la foi d'un cruel qui cherche à me ſurprendre ;
Qu'à des détours plus bas on vit cent fois deſcendre.
Darius me trahir ! Je ne le puis penſer ;
Le croire un ſeul moment, ce ſeroit l'offenſer.
Non, le Ciel ne fit pas un cœur ſi magnanime,
Pour le laiſſer ſouiller de parjure & de crime.
Cependant Mérodate a paru dans ces lieux,
Sans nul empreſſement de s'offrir à mes yeux.
Tout parle du Héros où mon cœur s'intéreſſe,
Mais rien ne m'entretient ici de ſa tendreſſe.
D'où peut naître l'effroi dont je me ſens ſaiſir ?
Ah ! d'un mortel ſoupçon courons nous éclaircir ;
Mourir pour Darius, ſi ma gloire l'ordonne,
Ou punir ſans regret l'ingrat, s'il m'abandonne ;
Et, quelqu'affreux tourment qu'il en coûte à mon cœur,
Meſurer ma vengeance au poids de ma douleur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARSINE, ARSACE, CLÉONE.

BARSINE.

Qu'un ſi rare bonheur, ſi j'oſois vous en croire,
Auroit de quoi flatter mes deſirs & ma gloire!
Mais je ne puis penſer qu'une ſi vive ardeur
Puiſſe encor pour Barſine occuper ce grand cœur,
Ni que de tant d'exploits que l'Univers admire,
Ma main ſoit le ſeul prix où Darius aſpire.
Et de ce même hymen, ſi doux à mes ſouhaits,
Xerxès vient, dites-vous, d'ordonner les apprêts?
Arſace, à tant d'honneurs aurois-je oſé prétendre?

ARSACE.

C'eſt par ordre du Roi que je viens vous l'apprendre.
Lui-même en un moment vous en inſtruira mieux;
Ce Prince va bientôt ſe montrer en ces lieux.



SCÈNE II.

BARSINE, CLÉONE.

BARSINE.

Qu'A cet eſpoir flatteur j'ai de peine à me rendre !

CLÉONE.

Madame, qu'a-t-il donc qui doive vous ſurprendre ?
A quels charmes plus grands un Héros ſi fameux
Pouvoit-il eſpérer d'offrir jamais ſes vœux ?

BARSINE.

Cléone, la beauté, quelqu'amour qu'elle inſpire,
Ne fait pas ſur les cœurs notre plus sûr empire ;
Pour en fixer les vœux, il eſt d'autres attraits,
Malgré tout ſon éclat, plus doux & plus parfaits :
C'eſt d'un amour conſtant la vertu qui décide,
Et non la beauté ſeule avec un cœur perfide.
Et tu veux que le mien, mépriſé ſur l'écueil
Où l'a précipité ſon téméraire orgueil,
Puiſſe croire un moment que Darius m'adore !
Il faudroit que ſon cœur pût m'eſtimer encore,
Que le mien plus fidèle eût fait tout ſon bonheur
De l'honneur d'aſſervir cet illuſtre vainqueur :

Mais le frivole éclat qui sort du Diadême
M'a fait porter mes vœux jusqu'à Xerxès lui-même;
Sur quelques soins légers qu'il faisoit éclater,
Mon cœur d'un vain espoir crut pouvoit se flatter.
En vain à ce desir, qui séduisoit mon âme,
Darius opposoit ses vertus & sa flamme;
Tout aimable qu'il est, dans l'ardeur de régner,
Ma folle ambition me le fit dédaigner.
Juge, après cet aveu, si son retour m'accable;
Et plus il fait pour moi, plus je deviens coupable.
Prince trop généreux, quel malheur te poursuit!
Lorsque je puis t'aimer, d'un vain espoir séduit,
A de vaines grandeurs mon cœur te sacrifie;
Quand je t'aime en effet, tout veut que je te fuie.
Mais si je puis jamais disposer de ta foi.....
J'entends du bruit. On vient.



SCÈNE III.

XERXÈS, BARSINE, TISSAPHERNE, CLÉONE.

BARSINE, *à part.*

JUSTE Ciel ! C'eſt le Roi.

XERXÈS.

Madame, en ce moment, Arſace a dû vous dire
Quel eſt l'heureux hymen où Darius aſpire.
Mon cœur en fit long-temps ſes deſirs les plus doux ;
Mais les ans m'ont ravi le bonheur d'être à vous.
Plus digne de jouïr d'un ſi rare avantage,
Souffrez que Darius répare cet outrage,
Et que par votre main Xerxès puiſſe aujourd'hui
Du prix de ſes exploits s'acquitter envers lui.
Dans les murs de Memphis où vous irez l'attendre,
Par mon ordre bientôt Darius doit ſe rendre.
Allez ; puiſſe le Ciel, au gré de mes ſouhaits,
Vous y faire un bonheur digne de vos attraits !
Daignez-en quelquefois employer la puiſſance,
Pour retenir mon fils dans mon obéiſſance.
Fixez de ſes deſirs le cours ambitieux ;
Et s'il ôſoit jamais....

SCÈNE IV.

SCÈNE IV.

XERXÈS, DARIUS, BARSINE, TISSAPHERNE, CLÉONE.

XERXÈS, *à part.*

Que vois-je, juſtes Dieux !

DARIUS.

Enfin, libre des ſoins que m'impoſoit la guerre,
Je puis à vos genoux, Monarque de la terre,
Faire éclater d'un fils la joie & le reſpect.
Qu'il m'eſt doux....

XERXÈS.

Porte ailleurs ton hommage ſuſpect;
Et, loin de me vanter le reſpect qui te guide,
A ma juſte fureur dérobe-toi, perfide.
Eh! comment ôſes-tu te montrer à mes yeux?
Quel ordre de ma part te rappelle en ces lieux?

DARIUS.

Et depuis quand, Seigneur, indigne d'y paroître....

XERXÈS.

Depuis qu'à mes regards tu n'offres plus qu'un traître,

Que mes ordres sacrés ne peuvent retenir,
Et que tout mon courroux ne peut assez punir.
Mais, malgré tes complots, & malgré ton audace,
Avant qu'ici du jour la lumière s'efface,
Malgré les soins de ceux qui m'ont osé trahir,
Je te forcerai bien, perfide, à m'obéir.

(*Il sort; Tissapherne le suit.*)

SCÈNE V.

DARIUS, BARSINE, CLÉONE.

DARIUS.

Quels discours! Quels transports! Et que viens-je d'entendre?
O Ciel! à cet accueil aurois-je dû m'attendre?
Et depuis quand, chargé de noms injurieux,
Darius n'est-il plus qu'un objet odieux,
Madame; & quel est donc ce funeste mystère?
Déplorable jouet des caprices d'un père,
Oserois-je un moment, à l'objet de ses vœux,
Confier la douleur d'un Prince malheureux?
Quel que soit mon destin, vous pouvez me l'apprendre.
Je ne veux que savoir, je ne crains point d'entendre.
Vous vous taisez! O Ciel! à l'exemple du Roi,

Tous les cœurs aujourd'hui ſont-ils glacés pour moi ?
Hé quoi ! Barſine auſſi contre moi ſe déclare !

BARSINE.

Non ; je ſais mieux le prix d'une vertu ſi rare.
Croyez, ſi je règnois ſur le cœur de Xerxès,
Que ſon amour pour vous iroit juſqu'à l'excès ;
Que du moins à mes yeux, d'un odieux caprice
Vous n'auriez pas, Seigneur, éprouvé l'injuſtice ;
Et qu'enfin, ſi ſon cœur ſe régloit ſur le mien,
Darius même aux Dieux pourroit n'envier rien.
Interdite & confuſe encor plus que vous-même,
Je ne puis revenir de ma ſurpriſe extrême.
Tout confond à tel point mon eſprit éperdu,
Que je ne ſais, Seigneur, ſi j'ai bien entendu ;
Car enfin, ce Xerxès, ſi fier & ſi terrible,
Jamais à nos deſirs n'a paru ſi ſenſible.
Hélas ! ſi vous ſaviez de quel eſpoir flatteur
En ce même moment il rempliſſoit mon cœur !
De la part d'un Héros chéri de la Victoire,
Aimable, généreux & tout brillant de gloire,
Il venoit m'aſſurer d'une conſtante foi.
Ah ! qu'un retour ſi tendre auroit d'attraits pour moi !
Si ce même Héros, ſenſible à mes allarmes,
Touché de mes remords, attendri par mes larmes ;
Si Darius enfin, l'objet de tant d'ardeur,
De mes premiers dédains oubliant la rigueur,

Daignoit en ce moment me confirmer lui-même,
Qu'on ne m'abuse point, quand on me dit qu'il m'aime!
Mon cœur, toujours tremblant sur un espoir si doux,
Ne veut tenir, Seigneur, cet aveu que de vous.
Quoi! vous baissez les yeux! Dieux! quel affreux silence!
Qu'ai-je dit? Où m'emporte une vaine espérance?

DARIUS.

Quelle fureur nouvelle, agitant tous les cœurs,
A donc pu les remplir de si tristes erreurs?
Ai-je bien entendu, Barsine? Est-ce vous-même
Qui méprisez pour moi l'éclat du Diadême?
Vous qui de tant d'amour dédaignant les transports....

BARSINE.

Ah! ne redoublez point ma honte & mes remords.
Cessez de rappeller des injures passées
Que mes larmes, Seigneur, n'ont que trop effacées.
Mais vous, qui m'accablez d'un reproche odieux,
Sans daigner seulement tourner sur moi les yeux,
Parlez : méritez-vous mon amour ou ma haîne?
Le Roi m'abuse-t-il d'une espérance vaine?
Comme il me l'a promis, serez-vous mon époux?
Dois-je enfin vous aimer, ou me venger de vous?

DARIUS.

Grands Dieux! ce que j'ai vu, ce que je viens d'entendre
Pouvoit-il se prévoir, & peut-il se comprendre?

Chaque mot, chaque inſtant redouble mon effroi.
Ah! quel aveu, Madame, exigez-vous de moi?
Peu digne de vos feux & de votre vengeance,
Pourquoi me forcez-vous à vous faire une offenſe?
Mais je fus trop long-temps ſoumis à vos attraits,
Pour vouloir vous tromper par d'indignes ſecrets;
Darius, ennemi d'une injuſte contrainte,
Ne ſait point en eſclave appuyer une feinte.
Contre un fils malheureux Xerxès peut éclater;
Mais, ſi de notre hymen il a pu vous flatter,
Madame, il vous a fait une mortelle injure;
Il ne peut nous unir ſans devenir parjure.
Lui-même, à mon départ, confident d'autres feux,
Des ſermens les plus ſaints a ſcellé tous mes vœux.
Enfin, c'eſt Ameſtris pour qui mon cœur ſoupire,
Qui daigna m'accepter ſortant de votre empire....

SCÈNE VI.

AMESTRIS, PHÉNICE, DARIUS, BARSINE, CLÉONE.

DARIUS.

JE la vois; quel bonheur la préſente à mes yeux!

BARSINE, *bas à Darius.*

Ah! c'en eſt trop, cruel: je te laiſſe en ces lieux

Signaler de tes ſoins l'inconſtance fatale.
Cependant tremble, ingrat; je connois ma rivale.
(*Elle ſort; Cléone la ſuit.*)

SCÈNE VII.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

DARIUS.

Quoi! Madame, c'eſt vous! Et le Ciel irrité
Me laiſſe encor jouïr de ma félicité!
Que mon cœur eſt touché! Qu'une ſi chère vue
Calme le déſeſpoir de mon âme éperdue!
Malgré tous mes malheurs.... Mais, qu'eſt-ce que je voi?

AMESTRIS.

On diſoit qu'en ces lieux je trouverois le Roi;
Le deſſein de l'y voir eſt le ſeul qui me guide,
Et non l'indigne ſoin d'y chercher un perfide.

DARIUS.

Moi, perfide! Qui? moi! Dieux! qu'eſt-ce que j'entends?

AMESTRIS.

Ceſſe de feindre, ingrat; tes vœux ſeront contens:
Mais n'attends pas ici que j'éclate en injures;
Je laiſſe aux Dieux le ſoin de punir les parjures.

Va, cours où te rappelle un plus doux entretien,
Et ſonge pour jamais à renoncer au mien.

SCÈNE VIII.

DARIUS, *ſeul.*

O Mort, des malheureux triſte & chère eſpérance,
J'implore déſormais ta funeſte aſſiſtance.
J'éprouve en ces momens, ſi douloureux pour moi,
Des tourmens plus cruels & plus affreux que toi.
Dieux, qui ſemblez vous faire une loi rigoureuſe
De rendre la vertu peſante & malheureuſe;
Qui, la foudre à la main, l'effrayez parmi nous,
Pour ne nous rien laiſſer qui nous égale à vous,
Contentez-vous d'avoir preſqu'ébranlé la mienne;
Souffrez qu'un ſaint reſpect dans mon cœur la retienne;
Que je puiſſe du moins, malgré tout mon courroux,
D'un reſte de vertu vous rendre encor jaloux.

SCÈNE IX.

DARIUS, ARTAXERCE.

ARTAXERCE.

Enfin le Ciel, ſenſible aux ſouhaits d'Artaxerce,
Nous ramène un Héros adoré de la Perſe,
Le plus grand des mortels & le plus généreux.

DARIUS.

Mais de tous les mortels, Ciel! le plus malheureux.
O mon cher Artaxerce, eſt-ce vous que j'embraſſe?
Venez-vous partager mes maux & ma diſgrâce?
Si vous ſaviez quel prix on gardoit à ma foi!

ARTAXERCE.

De vos regrets, Seigneur, confident malgré moi,
J'en ai le cœur frappé des plus rudes atteintes.
Que je crains d'avoir part à de ſi juſtes plaintes!

DARIUS.

Vous, mon frère? Eh! pourquoi vous confondrois-je, hélas!
Avec tant de vertus, parmi des cœurs ingrats?
J'éprouverai long-temps une injuſte colère,
Avant que je me plaigne un moment de mon frère;

Trop heureux que le ſort m'ait laiſſé la douceur
De pouvoir dans ſon ſein dépoſer ma douleur!
Quelqu'amour que pour vous faſſe éclater mon père,
Il ne m'en rendra pas notre amitié moins chère.
Si je jouïs jamais du pouvoir ſouverain,
Vous verrez ſi mon cœur vous la juroit en vain.

ARTAXERCE.

Ah! Seigneur, je vois bien que Darius ignore
Toute l'horreur des maux qui l'attendent encore.
Je me reprocherois de laiſſer ſon grand cœur
Plus long-temps le jouet d'une funeſte erreur.
C'eſt trop de vos bontés vous-même être victime,
Il faut vous découvrir la main qui vous opprime.
Et quelle main, grands Dieux! mais qui, ſans le vouloir,
De toutes vos vertus vous a ravi l'eſpoir.
Coupable ſeulement par mon obéiſſance,
Ne me ſoupçonnez pas d'avoir part à l'offenſe;
Croyez que, malgré moi, l'on vous prive d'un rang
Où vous plaçoient mes vœux encor plus que le ſang;
Croyez qu'en me parant de la grandeur ſuprême,
Xerxès n'a ſur ſon choix conſulté que lui-même,
Et qu'enfin je ne veux ſouſcrire aux dons du Roi
Qu'autant que vous voudrez en jouïr avec moi.

DARIUS.

Content par ma valeur d'en être jugé digne,
Je renonce ſans peine à cet honneur inſigne;

Et, si je suis touché de quelque déplaisir,
C'est de voir que mon frère ait osé s'en saisir,
Souffrir que l'on me fît une mortelle injure.
Et vous ne voulez pas que mon cœur en murmure ?
Malheureux que je suis ! faut-il, en même jour,
Voir s'armer contre moi la Nature & l'Amour ;
Et me voir, par des mains qui me furent si chères,
Arracher sans honneur du Trône de mes pères ?
O Sort, pour m'accabler te reste-t-il des traits ?

ARTAXERCE.

Ah! daignez par pitié, m'épargner ces regrets.

DARIUS.

Eh! pourquoi voulez-vous que je m'en prive encore,
Lorsque tout me trahit, quand on me déshonore ;
Lorsqu'au lieu des bienfaits que j'avois mérités,
Je me vois accabler de mille indignités ;
Lorsqu'un père cruel ôse, avec perfidie,
Sous des prétextes vains m'éloigner de l'Asie,
Troubler des Nations qui ne l'offensoient pas,
Bien moins dans le dessein d'aggrandir ses États,
Que pour me dépouiller avec plus d'assurance
D'un sceptre dont mon bras est l'unique défense ;
D'autant plus irrité qu'à tout autre que vous
J'aurois déjà ravi l'espoir d'un bien si doux ;
Mais d'autant plus contraint dans ma fureur extrême,

Que je ne puis frapper ſans me percer moi-même?
Je ne m'étonne plus de voir de toutes parts
Mes amis éviter juſques à mes regards;
Une Amante en courroux me traiter d'infidèle:
Un Prince ſans États n'étoit plus digne d'elle.
Pour vous, je l'avoûrai, que parmi mes ingrats,
Après ce que je ſens, je ne vous comptois pas.
Cruel! en dépouillant mon front du Diadême,
Il ne vous reſte plus qu'à m'ôter ce que j'aime.
Libre de l'obtenir d'une ſuperbe loi,
Que ne m'arrachez-vous & ſon cœur & ſa foi?

ARTAXERCE.

Eh! comment voulez-vous que je vous la raviſſe?
Voyez de vos ſoupçons juſqu'où va l'injuſtice!
Je vous l'ai déjà dit, croyez que malgré moi
Je ſouſcris aux bontés dont m'honore le Roi,
Que par mon malheur ſeul je vous ravis l'Empire.
Ah! Seigneur, ce n'eſt pas au Trône que j'aſpire,
Mais ce n'eſt pas non plus à l'objet de vos vœux;
Je ſais trop reſpecter vos deſirs & vos feux.
Je ſais que vôtre cœur ſoupire pour Barſine,
Qu'avec l'Égypte encor le Roi vous la deſtine.
Ce n'eſt pas que l'objet dont mon cœur eſt charmé
Mérite moins, Seigneur, la gloire d'être aimé.
Ce jour doit éclairer notre auguſte hyménée;
Daignez ne point troubler cette heureuſe journée.

Sans offenſer l'ardeur dont vous êtes épris,
Je crois, Seigneur, pouvoir vous nommer Ameſtris.

DARIUS.

Dieux cruels, jouïſſez du tranſport qui m'anime!
C'en eſt fait, je ſens bien que j'ai beſoin d'un crime.
Perfide, plus que tous contre moi conjuré,
Je puis donc déſormais vous haïr à mon gré!
O Ciel! lorſque je crois, dans mon malheur extrême,
Pouvoir du moins compter ſur un frère que j'aime,
Je viens, en imprudent, confier ma douleur
Au fatal ennemi qui me perce le cœur!

ARTAXERCE.

Ah! c'eſt trop m'allarmer: expliquez-vous, de grâce.
D'un ſi dur entretien mon amitié ſe laſſe.
Ou calmez les tranſports d'un injuſte courroux,
Ou, ſi vous vous plaignez, du moins expliquez-vous.

DARIUS.

Avec ce fer, qui fait le deſtin de la Perſe,
Je ſuis prêt, s'il le veut, d'éclaircir Artaxerce.
S'il eſt, autant que moi, bleſſé de vains diſcours,
Voilà le sûr moyen d'en terminer le cours;
De l'Amour outragé c'eſt l'interprète unique.
Entre rivaux, du moins, c'eſt ainſi qu'on s'explique.
Tant que vous oſerez vous déclarer le mien,
N'attendez pas de moi de plus doux entretien.

ARTAXERCE.

Vous, mon rival? ô Ciel!

DARIUS.

Mais un rival à craindre.

ARTAXERCE.

Hélas! que je vous plains!

DARIUS.

Je ne ſuis point à plaindre.
Plaindre un Amant trahi, c'eſt s'avouer heureux.
La pitié d'un rival n'eſt pas ce que je veux;
Ainſi que mon amour, ma fierté la dédaigne;
Qui ne veut que haïr ne veut pas qu'on le plaigne.
Ce ſeroit ſans danger faire des malheureux,
Dès qu'il leur ſuffiroit qu'on s'attendrît pour eux.
Pour moi, qui vois le but d'une pitié ſi vaine,
Je ne veux plus de vous que fureur & que haîne.
L'Amour, qui vous attache à l'objet de mes vœux,
Du ſang qui nous unit a rompu tous les nœuds.
Dans l'état où je ſuis, opprimé par un père,
Mépriſé d'une amante, & trahi par un frère
Plus de leur amitié les ſoins me furent doux,
Et plus leur perfidie excite mon courroux.

ARTAXERCE.

Je pardonne aux malheurs dont le ſort vous accable

Un tranſport que l'amour rend encor moins coupable ;
Et, plus vous m'outragez, plus je ſens ma pitié
D'un oubli généreux flatter mon amitié.
Qu'à mon exemple ici Darius ſe ſouvienne
Q'Artaxerce n'eſt pas indigne de la ſienne ;
Mais, s'il veut l'oublier, en s'adreſſant à moi,
Qu'il apprenne du moins qu'il s'adreſſe à ſon Roi !

DARIUS.

Vous, ingrat, vous, mon Roi ! Quelle audace eſt la vôtre !
Songez.....

SCÈNE X.

DARIUS, ARTAXERCE, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

SEIGNEURS, Xerxès vous mande l'un & l'autre.

ARTAXERCE.

Adieu, Prince ; bientôt nous verrons, à ſes yeux....

DARIUS.

Qui de nous méritoit de régner en ces lieux.

(*Artaxerce ſort.*)

SCÈNE XI.

DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

DARIUS, *à Artaban.*

Pour vous, qui désormais, soigneux de me déplaire,
N'offrez à mes regards qu'un sujet téméraire;
Qui dans un foible cœur, par vos conseils séduit,
M'avez de mes exploits enlevé tout le fruit;
Enfin, qui, n'écoutant qu'un orgueil qui me brave,
De Roi que j'étois né n'avez fait qu'un Esclave;
Si les Dieux & les Loix ne vous retiennent pas,
Indigne Favori, craignez du moins mon bras.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

D'une vaine fureur je crains peu la menace;
Va, je saurai bientôt réprimer ton audace.

TISSAPHERNE.

Ah! Seigneur, que pour vous aujourd'hui j'ai tremblé!
Du courroux de Xerxès je ſuis encor troublé.

ARTABAN.

Peux-tu craindre pour moi la colère d'un Maître
Tremblant d'avoir parlé, dès qu'il me voit paroître?
Je n'ai pas dit un mot, que d'un ſi vain tranſport
J'ai fait ſur ſon fils ſeul retomber tout l'effort.
Du chemin qu'il tenoit inſtruit par Mérodate,
Je me ſuis, à ſa vue, écarté de l'Euphrate;
Réſolu d'attirer ce Prince dans ces lieux,
J'ai fait croire à Xerxès que cet ambitieux
Avec tant de ſecret n'avoit caché ſa route,
Qu'avec quelque deſſein de le trahir, ſans doute.
Rien n'eſt moins apparent; cependant, ſans raiſon,
Il a d'un vain rapport ſaiſi tout le poiſon.
Darius eſt perdu, ſi, pour ſauver ſa vie,
Il n'arme en ſa faveur la moitié de l'Aſie.
J'acheverai bientôt d'ébranler la vertu
D'un cœur de ſes malheurs plus aigri qu'abattu.
Tu vois comme il me haît; mais, malgré ſa colère,
Je prétends, dès ce jour, le voir, contre ſon père,
Revenir de lui-même implorer mon ſecours,
A ceux qu'il outrageoit avoir enfin recours.
Artaxerce le craint, ſon père le déteſte;
C'eſt où je les voulois, je me charge du reſte.

Viens,

Viens, Tiſſapherne, viens, le moment eſt venu:
Laiſſons agir un cœur qui n'eſt plus retenu;
Courons où nous entraîne un eſpoir magnanime;
Viens, je réponds de tout: il ne faut plus qu'un crime.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

Non, je veux voir Xerxès; tu m'arrêtes en vain,
Rien ne peut plus troubler un si juste dessein.

PHÉNICE.

Et quel soin si pressant à le voir vous invite?

AMESTRIS.

Le soin de contenter le transport qui m'agite,
De me venger, du moins, Phénice, avec éclat,
D'un Amant odieux, d'un traître, d'un ingrat.

PHÉNICE.

Sur quelques vains apprêts, Madame, osez-vous croire
Qu'un cœur qui fut toujours si sensible à la gloire,
Après tant de sermens, ait pu sacrifier....

AMESTRIS.

Vois son empressement à se justifier.

Le perfide, enchanté d'une flamme nouvelle,
Penſe-t-il ſeulement à ma douleur mortelle?
Sait-il qu'il eſt d'ailleurs des cœurs infortunés,
Aux plus affreux tourmens par lui ſeul condamnés?
Hélas! tandis qu'ici ma douleur ſe ſignale,
Peut-être que l'ingrat, aux pieds de ma rivale,
Aux dépens de ma gloire accréditant ſa foi,
Rougit d'être accuſé d'avoir brûlé pour moi.
Pour mieux perſuader, peut-être qu'à Barſine
Il offre en ce moment la main qui m'aſſaſſine.
Si ſon cœur à ce ſoin n'étoit abandonné,
Ne ſuffiroit-il pas qu'il en fût ſoupçonné,
Pour venir à mes pieds diſſiper mes allarmes,
Et m'offrir cette main pour eſſuyer mes larmes?
Qu'un ſoin bien différent le ſouſtrait à mes yeux!
Le perfide, occupé d'un amour odieux,
Ne ſonge qu'aux apprêts d'un funeſte hyménée,
Qui peut-être ſera ma dernière journée.
Que dis-je? Où ma douleur me va-t-elle engager?



SCÈNE II.

ARTAXERCE, AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

ARTAXERCE paroît ; ſongeons à nous venger.
Puiſqu'avec lui les Loix ordonnent que je règne,
Offrons-lui cette main qu'un parjure dédaigne,
Profitons du moment ; peut-être que demain,
Malgré tout mon courroux, je le voudrois en vain.

ARTAXERCE.

Le rival d'un Héros ſi digne de vous plaire,
Un Prince que ſéduit un amour téméraire ;
Qui vient, ſans votre aveu, de le faire éclater,
Malgré le peu d'eſpoir dont il doit ſe flatter,
Sans crainte d'offenſer les charmes qu'il adore,
Peut-il à vos regards ſe préſenter encore,
Madame ? Pardonnez ; non, je n'ignore pas
Tout le devoir d'un cœur épris de vos appas :
Mais aurois-je voulu, ſans vous offrir l'Empire,
Apprendre à l'Univers que pour vous je ſoupire ?
N'oſant vous faire entendre une timide voix,
J'ai fait parler pour moi l'autorité des Loix ;

Non que, fier du haut rang dont on me favoriſe,
A contraindre vos vœux mon amour s'autoriſe.
Je ne voulois règner que pour me faire honneur
D'en être plus ſoumis au choix de votre cœur;
D'autant plus réſolu de ne le pas contraindre,
Que mon amour tremblant ſemble avoir tout à craindre;
Que je vous vois déjà détourner, malgré vous,
Des yeux accoutumés à des objets plus doux;
Qu'enfin je ne vois rien qui ne me déſeſpère.
Que de maux, ſans compter les vertus de mon frère!

AMESTRIS.

Seigneur, il me fut cher; je ne veux point nier
Un feu que tant de gloire a dû juſtifier.
Tant que l'ingrat n'a point trahi ſa renommée,
J'ai fait tout mon bonheur, Seigneur, d'en être aimée;
Je le ferois encor, ſi lui-même aujourd'hui
N'avoit forcé ma gloire à ſe venger de lui.
Arrachez-moi, Seigneur, à ce penchant funeſte;
J'y conſens, vos vertus vous répondent du reſte.
Vous ne me verrez point oppoſer à vos feux
Le triſte ſouvenir d'un amour malheureux;
Nul retour vers l'ingrat ne vous ſera contraire,
Moi-même j'inſtruirai votre amour à me plaire.
Donnez-vous tout entier à ce généreux ſoin;
Rendons de notre hymen un parjure témoin.
Vous pouvez aſſurer de mon obéiſſance

Un Roi dont aujourd'hui j'ai bravé la puiſſance.
Allez tout préparer, je vous donne ma foi
De ne pas réſiſter un moment à la Loi.

ARTAXERCE.

Non, je ne reçois point ce ſerment téméraire.
En vain vous me flattez du bonheur de vous plaire,
En vain votre dépit me nomme votre Epoux,
Lorſque l'Amour, d'un autre, a fait le choix pour vous.
Je vous aime, Ameſtris; & jamais dans une âme
La vertu ne fit naître une plus belle flamme.
J'aurois de tout mon ſang acheté la douceur
De pouvoir un moment régner ſur votre cœur;
Mais, quoiqu'en obtenant le ſeul bien où j'aſpire,
Mon bonheur, quel qu'il ſoit, dût ici me ſuffire,
J'eſtime trop ce cœur pour vouloir aujourd'hui
Obtenir notre hymen d'un autre que de lui.
Dût le funeſte ſoin d'éclaircir ma Princeſſe
Rallumer dans ſon cœur ſa première tendreſſe;
Duſſé-je enfin la perdre, & voir évanouïr
Ce bonheur ſi charmant dont je pouvois jouïr,
Je ne puis, ſans remords, abandonner mon frère
Aux coupables tranſports d'une injuſte colère.
S'il y va de mes feux à le ſacrifier,
Il y va de ma gloire à le juſtifier.
Je vous ai vu traiter Darius d'infidèle,
Je conçois d'où vous vient une erreur ſi cruelle.

Mais, ſi vous aviez vu ſes tranſports comme moi,
Vous ne ſoupçonneriez ni ſon cœur, ni ſa foi.
Adieu, Madame, adieu : quelque ſoin qui le guide,
Darius n'eſt ingrat, parjure, ni perfide.
Croyez-en un rival charmé de vos appas.
Il me haïroit moins, s'il ne vous aimoit pas.

SCÈNE III.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

JE demeure interdite ; & mon âme abattue
Succombe au coup mortel dont ce diſcours me tue.
Quoi! Darius m'aimoit, & par un ſort fatal
Il faut que je l'apprenne encor de ſon rival,
D'un rival qui le plaint, & qui le juſtifie,
Tandis qu'à de faux bruits mon cœur le ſacrifie!
Ai-je bien pu revoir ce Prince ſi chéri,
Sans que de ſes malheurs mon cœur fût attendri ;
D'un menſonge odieux ſans percer le nuage?
Le crime & la vertu n'ont-ils donc qu'un langage?
Et des cœurs par l'Amour unis ſi tendrement
Se doivent-ils, hélas! méconnoître un moment?
A ſa vertu du moins j'aurois dû reconnoître

Le mortel le plus grand que le Ciel ait fait naître;
Et cependant, pour prix de sa fidélité,
Je l'outrage moi-même avec indignité!
Je me joins au cruel dont la fureur l'opprime!
Je pare de mes mains l'Autel & la Victime!
J'acheve d'accabler, au mépris de ma foi,
Un cœur qui n'espéroit peut-être plus qu'en moi!
Ah! j'en mourrai, Phénice; & ma douleur extrême....
On ouvre....

SCÈNE IV.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

Quel objet! c'est Darius lui-même.
Fuyons, dérobons-nous de ces funestes lieux,
Je ne mérite plus de paroître à ses yeux.

DARIUS.

Demeurez, Amestris, & d'un âme adoucie,
Contemplez les horreurs dont mon âme est saisie;
Non que ce triste objet de votre inimitié
Ose encore implorer un reste de pitié.
Ce n'étoit pas assez qu'on m'eût ravi l'Empire,
On me ravit encor le seul bien où j'aspire.

J'ai beau porter par-tout mes funeſtes regards,
Je ne vois qu'ennemis, qu'horreurs de toutes parts.
Je ne veux point ici juſtifier ma flamme :
Je ſais par quels détours on a ſurpris votre âme ;
J'aimerois mieux mourir encor plus malheureux,
Que de vous accabler d'un repentir affreux.
Pourvû que, dans l'éclat de la grandeur ſuprême,
Vous ne mépriſiez plus un Prince qui vous aime ;
Qui, né pour commander un jour à l'Univers,
S'honoroit cependant de vivre dans vos fers ;
J'irai, ſans murmurer de mon ſort déplorable,
Terminer loin de vous les jours d'un miſérable.
Adieu, chère Ameſtris. Quoi ! vous verſez des pleurs !
Qu'une pitié ſi tendre adoucit mes malheurs !

AMESTRIS.

Ah ! Prince infortuné, le deſtin qui t'accable,
De tes perſécuteurs n'eſt pas le plus coupable.
Pour prix de tant de ſoins, pour prix de tant d'ardeur,
C'eſt donc ton Ameſtris qui te perce le cœur !
Qu'ai-je fait, malheureuſe ? Et par quel artifice
A-t-on de tant d'horreurs rendu mon cœur complice ;
Ce cœur, à tes deſirs ſi charmé de s'offrir,
A tes moindres diſcours ſi prêt à s'attendrir ;
Ce cœur, qui, tout ingrat qu'il eut lieu de te croire,
Te gardoit cependant la plus tendre mémoire :
Mais, hélas ! aujourd'hui plus coupable à tes yeux

Qu'un Miniſtre inſolent, un Roi foible, & les Dieux,
C'eſt en vain que ton cœur abſout le mien du crime,
Avec mon repentir ma fierté ſe ranime.
Ce n'eſt plus par des pleurs & par de vains tranſports,
Que je puis contenter mon cœur & mes remords.
Viens me voir toute en proie à ma juſte colère,
Braver la cruauté de ton barbare père,
Te jurer à ſes yeux les tranſports les plus doux,
Malgré tout ſon pouvoir t'accepter pour époux,
T'offrir de mon amour les plus précieux gages,
Ou du moins par ma mort expier mes outrages.

DARIUS.

Arrêtez, ma Princeſſe; ah! c'en eſt trop pour moi.
Je ne crains plus le ſort, mon frère, ni le Roi.
Laiſſez-moi ſeul ici conjurer la tempête;
Je vais à mon rival diſputer ſa conquête.
Ce cœur qui m'eſt rendu, décide de ſon ſort;
Son hymen déſormais eſt moins sûr que ſa mort.

AMESTRIS.

Garde-toi ſur ſes jours d'aller rien entreprendre;
Souffre, ſans t'allarmer, que j'ôſe le défendre.
Si les rivaux étoient tous auſſi généreux,
On ne verroit pas tant de criminels entr'eux.
C'eſt lui qui, dans l'aveu qu'il m'a fait de ſa flamme,
Sur de cruels ſoupçons vient d'éclaircir mon âme;

Qui, fenfible à tes maux, bien loin d'en abufer,
A l'offre de ma main vient de fe refufer.
Je crains trop les tranfports où ton amour fe livre;
Partons, fi tu le veux; je fuis prête à te fuivre.
Fuyons loin de Xerxès : mais, en quittant ces lieux,
Sortons-en, s'il fe peut, encor plus vertueux.
Laiffons à l'Univers plaindre des miférables,
Qu'il abandonneroit, s'il les croyoit coupables.
J'aime mieux que Xerxès plaigne un jour nos malheurs,
Que de voir fes États en proie à nos fureurs.
Les Dieux protégeront des amours légitimes,
Qui ne feront fouillés ni d'horreurs, ni de crimes.
Contente, pour tout bien, de l'honneur d'être à toi,
Je ne demande plus que ton cœur & ta foi.
Xerxès vient; garde-toi d'un feul mot qui l'offenfe,
D'armer contre tes jours une jufte vengeance;
Il fera moins aigri d'entendre ici ma voix.
Feignons....



SCÈNE V.

XERXÈS, DARIUS, AMESTRIS, ARTABAN, TISSAPHERNE, PHÉNICE.

XERXÈS, *à Darius.*

C'EST donc ainſi que, reſpectant mes Loix,
Vous oſez d'Ameſtris chercher ici la vue?

AMESTRIS, *à Xerxès.*

Depuis quand à ſes feux eſt-elle défendue?
Ah, Seigneur! ſe peut-il que ce fils malheureux
Vous éprouve toujours ſi contraire à ſes vœux?
Ne peut-il d'un adieu ſoulager ſa misère?
Et ſes moindres regrets offenſent-ils ſon père?
Ne craignez point que, prêt à vous déſobéir,
Il apprenne avec moi, Seigneur, à vous trahir;
D'un Héros ſi ſoumis vous n'avez rien à craindre,
Et vous ne l'entendrez vous braver, ni ſe plaindre.
De vos cruels détours moi ſeule je gémis;
Mais mes larmes n'ont point corrompu votre fils.
De la foi des ſermens l'autorité bleſſée,
Des droits les plus ſacrés la juſtice offenſée,

De vos détours enfin l'exemple dangereux
N'ébranlera jamais un cœur ſi généreux.

XERXÈS.

Pour ſon propre intérêt je veux bien vous en croire ;
Je n'en ſoupçonne rien de honteux à ſa gloire.
Qu'il parte cependant, & que la fin du jour
Le trouve, s'il ſe peut, déjà loin de ma Cour.
Vous, ſuivez-moi, Madame, où vous attend ſon frère.

AMESTRIS.

Où, Seigneur ?

XERXÈS.

Aux Autels.

AMESTRIS.

C'eſt en vain qu'il l'eſpère ;
Un autre hymen plus doux m'engage ſous ſes loix.
Regardez ce Héros, & jugez de mon choix.
Adieu, cher Darius ; je mourrai ton épouſe :
Crois-en de ſes ſermens une Amante jalouſe ;
Ou j'apprendrai du moins aux malheureux Amans
Le moyen de braver la fureur des Tyrans.]

SCÈNE VI.

XERXÈS, DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

XERXÈS.

OU ſuis-je ? De quel nom l'orgueilleuſe m'outrage !
Quoi ! dans ces mêmes lieux où tout me rend hommage,
Où je tiens dans mes mains le ſort de tant de Rois,
On m'ôſe faire entendre une inſolente voix !

DARIUS.

Seigneur, qu'attendiez-vous d'une Amante irritée,
De ſes premiers tranſports encor toute agitée ?
Vous étiez-vous flatté de déſunir deux cœurs
Qu'à s'aimer encor plus invitent leurs malheurs ?
Du moins, pour m'accabler avec quelque juſtice,
Nommez-moi des forfaits dignes de mon ſupplice.
Si je ſuis criminel, & que n'immolez-vous
Ce fils infortuné qui ſe livre à vos coups ?
Oui, Seigneur; (car enfin, il n'eſt plus temps de feindre,
Mon cœur au déſeſpoir ne peut plus ſe contraindre :)
Avant que de m'ôter l'objet de mon amour,
Il faudra me priver de la clarté du jour.

Tant que d'un ſeul ſoupir j'aurai part à la vie,
Ameſtris à mes vœux ne peut être ravie;
Je la diſputerai de ce reſte de ſang
Que mes derniers exploits ont laiſſé dans mon flanc;
A moins que votre bras, plus cruel que la guerre,
De ce malheureux ſang n'arroſe ici la terre;
De ce ſang toujours prêt à couler pour ſon Roi,
Tant de fois haſardé pour lui prouver ma foi.
Eh! qui de vos ſujets, plus ſoumis, plus fidèle,
Jamais par plus de ſoins ſut ſignaler ſon zèle?
Eh! qu'a donc fait, Seigneur, ce rival ſi chéri,
Loin du bruit de la guerre & des tentes nourri,
Peut-être ſans vertus que l'honneur de vous plaire,
Pour être de mes droits l'heureux dépoſitaire?
Pour faire à vos Soldats approuver votre choix,
Qu'il nomme les États conquis par ſes exploits;
Qu'il montre ſur ſon ſein ces nobles cicatrices,
Titres que pour régner m'ont acquis mes ſervices.
Droits du ſang, zèle, exploits, Seigneur, j'ai tout pour moi;
Et cependant c'eſt lui que vous faites mon Roi.

XERXÈS.

Si vous euſſiez moins fait, vous le ſeriez peut-être;
Mais je n'ai pas voulu m'aſſocier un maître.
Darius, pour régner, comptant pour rien ma voix,
A cru qu'il ſuffiſoit que mon Peuple en fît choix.

On ne vous voit jamais traverſer Babylone,
Qu'auſſi-tôt à grands flots il ne vous environne.
Vous ſemblez ne courir à de nouveaux exploits,
Que pour venir après nous impoſer des loix.
Artaxerce, d'ailleurs, eſt iſſu d'une mère
Qu'un tendre ſouvenir me rendra toujours chère;
La vôtre, de concert avec mes ennemis,
De mon ſceptre, en naiſſant, déshérita ſon fils.
Non que de mon courroux la conſtance inhumaine
Vous ait fait après elle hériter de ma haîne.
Je veux bien avouer qu'après tant de hauts faits,
Vous ne méritez pas le ſort que je vous fais.
Prince, quoi qu'il en ſoit, je veux qu'on m'obéiſſe;
J'exige encor de vous ce ſecond ſacrifice.
Partez.

DARIUS.

Qui? Moi, Seigneur!

XERXÈS.

Oui, vous, audacieux.
Avant que le ſoleil diſparoiſſe à nos yeux,
Si vous n'êtes parti, c'eſt fait de votre vie.
Artaban, c'eſt à toi que ton Roi le confie;
De ſon ſort déſormais je te laiſſe le ſoin.

DARIUS.

Roi cruel, père injuſte, il n'en eſt pas beſoin;
Mon ſort eſt dans vos mains.

(*Il porte la main ſur ſon épée.*)

SCÈNE VII.

SCÈNE VII.

DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Que prétendez-vous faire ?
Gardez-vous d'écouter un tranſport téméraire :
Le Roi n'eſt pas encore éloigné de ces lieux.

DARIUS.

Porte ailleurs tes conſeils & tes ſoins odieux ;
Remplis, ſans diſcourir, les ordres de mon père,
Si tu ne veux toi-même éprouver ma colère.

ARTABAN.

Seigneur, écoutez-moi, le cœur moins prévenu :
Je vois bien que le mien ne vous eſt pas connu.
De vos cruels ſoupçons l'injuſte défiance,
Vos mépris pour Barſine & pour mon alliance,
Un Roi que je pourrois nommer votre Tyran,
N'ont point changé pour vous le reſpect d'Artaban.
Touché de vos vertus plus que de vos outrages,
Mon cœur à vos mépris répond par des hommages :

Heureux, ſi, dans l'ardeur de me venger de vous,
Ce cœur d'un vain honneur eût été moins jaloux!
C'eſt moi qui, par mes ſoins, ai porté votre père
A parer de vos droits un fils qu'il vous préfère:
Mais, hélas! qu'ai-je fait en y forçant ſon choix,
Que priver l'Univers du plus grand de ſes Rois?
Je ſens que contre vous un deſſein ſi perfide
Eſt moins un attentat qu'un affreux parricide,
Que ne ſauroit jamais réparer ma douleur,
Qu'en ſignalant pour vous une juſte fureur.
Ce diſcours, je le vois, a de quoi vous ſurprendre,
Et ce n'eſt pas de moi que vous deviez l'attendre:
Mais votre père en vain me comble de bienfaits,
Lorſqu'il s'agit, Seigneur, d'expier mes forfaits.
Dans la néceſſité de me donner un maître,
J'en veux du moins prendre un qui ſoit digne de l'être,
Qui de nos ennemis ſache percer le flanc,
Et qui ſache juger du prix de notre ſang;
Non de ces foibles Rois, dont la grandeur captive
S'entoure de flatteurs dans une Cour oiſive;
Mais un Roi vertueux, connu par ſes hauts faits,
Tel, enfin, que le Ciel vous offre à nos ſouhaits.
Artaban déſormais n'en reconnoît point d'autre;
Il ne tiendra qu'à vous d'être bientôt le nôtre.
Je vous offre, Seigneur, mes tréſors & mon bras.
Faiſons ſur votre choix prononcer les Soldats;
Vous verrez quel ſecours vous en pouvez attendre.

DARIUS.

Quel étrange discours m'ôse-t-on faire entendre !
Je n'ai que trop souffert ce coupable entretien.
Artaban juge-t-il de mon cœur par le sien ?
S'il est assez ingrat, assez lâche, assez traître,
Pour oublier si-tôt tous les bienfaits d'un maître
Qui l'a de tant d'honneurs comblé jusqu'aujourd'hui,
Il peut chercher ailleurs des ingrats tels que lui.
Pour moi, soumis aux loix qu'impose la Nature,
Je me reproche même un frivole murmure ;
Je respecte en mon Roi le Maître des humains ;
J'adore en lui du Ciel les décrets souverains,
Dont les Rois sont ici les seuls dépositaires,
Et non pas des Sujets foibles & téméraires.
Qui ? moi trahir Xerxès ! Moi troubler ses États !
Ah ! ne me parlez plus de pareils attentats.

ARTABAN.

C'est mal interpréter le zèle qui me guide.

DARIUS.

Ce zèle, quel qu'il soit, ne peut qu'être perfide.

ARTABAN.

Seigneur, dès que le Ciel vous fit naître mon Roi....

DARIUS.

Laissons-là ce vain titre ; il n'est plus fait pour moi.

Ce zèle eſt trop outré pour être exempt de piége ;
Je ne puis eſtimer qui me veut ſacrilége.

ARTABAN.

Et moi, Seigneur, & moi, charmé de vos vertus,
J'admire Darius, & l'en aime encor plus.
Je ſuis touché de voir un cœur ſi magnanime,
Avec tant de raiſons de recourir au crime,
Conſerver cependant pour ſon père & ſon Roi,
Malgré ſon injuſtice, une ſi tendre foi.
Que je plains l'Univers de perdre un ſi grand Maître !
Ah ! Seigneur, c'eſt ainſi qu'on eſt digne de l'être ;
C'eſt par des ſentimens ſi grands, ſi généreux,
Qu'ón mérite, en effet, notre encens & nos vœux.
Il n'eſt que Darius, ſeul ſemblable à lui-même,
Qui puiſſe renoncer à la grandeur ſuprême,
A l'éclat, aux honneurs d'une pompeuſe Cour,
Et peut-être immoler juſques à ſon amour.

DARIUS.

Ah ! cruel Artaban ! quelle fureur vous guide !
Et que prétend de moi votre adreſſe perfide ?
Laiſſez-moi mon reſpect, laiſſez-moi mes remords ;
N'excitez point contr'eux de dangereux tranſports.
Je ſens qu'au ſouvenir de ma chère Princeſſe,
Toute ma vertu cède à l'ardeur qui me preſſe.
Pour conſerver un bien qui fait tout mon bonheur,

Il n'eſt rien qu'en ces lieux ne tente ma fureur.
S'il eſt vrai que mon ſort vous intéreſſe encore,
Sur ce point ſeulement Darius vous implore.

ARTABAN.

Eh bien! Seigneur, eh bien! pour vous la conſerver,
De ces lieux, s'il le faut, je la vais enlever.
Je vous puis cependant offrir une retraite
Contre vos ennemis, sûre autant que ſecrette.

DARIUS.

En quels lieux?

ARTABAN.

C'eſt ici, dans ce même Palais
Dont Xerxès prétendoit vous exclurre à jamais.
Pour mieux vous y cacher, j'écarterai la garde;
Le droit d'en diſpoſer ſeul ici me regarde.
Du moment que la nuit aura voilé les Cieux,
Nous pourrons enlever Ameſtris de ces lieux.
Quoi! Darius balance! Et quelle eſt ſon attente?
Qu'on lui vienne ravir le jour & ſon Amante?
Acceptez le ſecours que j'ôſe vous offrir;
A vos ordres, Seigneur, ce Palais va s'ouvrir.

DARIUS.

Moi, dans ces lieux ſacrés que j'ôſe m'introduire!

ARTABAN.

Quel remords ſur ce point peut encor vous ſéduire?

Et dans quels lieux, Seigneur, puis-je mieux vous cacher?
Quel mortel osera jamais vous y chercher?

DARIUS.

C'en est fait! à vos soins Darius se confie.
Je ne hasarde rien en hasardant ma vie;
Et, pour toutes faveurs, je ne demande aux Dieux
Que de pouvoir sortir innocent de ces lieux.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Tout ſuccède à mes vœux; la nuit la plus obſcure,
Au gré de mes deſirs, a voilé la Nature.
Du ſort de Darius je puis donc diſpoſer.
La nuit s'avance, ami, nous pouvons tout oſer.
C'eſt ici que bientôt Ameſtris doit ſe rendre;
Le Prince impatient ſe laſſe de l'attendre.
Cours informer de tout ſon rival avec ſoin:
D'un ſi rare entretien je veux qu'il ſoit témoin.
Dis-lui ce que j'ai fait pour trahir ſa tendreſſe,
Nos deſſeins concertés d'enlever la Princeſſe;
Parle comme un ami peu ſatisfait de moi,
Indigné de me voir tromper ainſi ſon Roi.
Cette précaution, étrange en apparence,
Plus que le reſte encore importe à ma vengeance.
Le temps eſt précieux, ne perd par un moment;
J'attendrai ton retour dans cet appartement.

SCÈNE II.

ARTABAN, *seul.*

AMOUR d'un vain renom, foiblesse scrupuleuse,
Cessez de tourmenter une âme généreuse,
Digne de s'affranchir de vos soins odieux.
Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses Dieux.
Dès que le sort nous garde un succès favorable,
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable;
Il fait du parricide un homme généreux :
Le crime n'est forfait que pour les malheureux.
Pâles Divinités, qui tourmentez les Ombres,
Et répandez l'effroi dans les royaumes sombres,
Venez voir un mortel plus terrible que vous,
Surpasser vos fureurs par de plus nobles coups.
Du plus illustre sang ma main bientôt fumante,
Va tout remplir ici d'horreur & d'épouvante ;
Tout va trembler, frémir ; & moi, je vais régner.
Vertu, c'est à ce prix qu'on peut te dédaigner.



SCÈNE III.

DARIUS, ARTABAN.

ARTABAN, *à part.*

J'APPERÇOIS Darius : une affreuſe triſteſſe
Semble occuper ſon cœur.

DARIUS.

Où donc eſt la Princeſſe ?
Ne viendra-t-elle point ?

ARTABAN.

Diſſipez ce ſouci.
Je vais dans le moment vous l'envoyer ici.
Pour vous livrer, Seigneur, une Amante ſi chère,
J'attendois de la nuit le ſombre miniſtère.
J'ai moi-même avec ſoin fait le choix des Soldats
Qui doivent en Egypte accompagner nos pas.
Je ne crains qu'Ameſtris : ſoit crainte ou prévoyance,
Je n'ai trouvé qu'un cœur armé de défiance ;
Elle héſite à vous voir, je lui paroîs ſuſpect.
Donnez-moi ce poignard, Seigneur ; à ſon aſpect,
Peut-être qu'Ameſtris, qui doutoit de mon zèle,
N'oſera ſoupconner un témoin ſi fidèle.

(*Darius lui remet ſon poignard.*)

ARTABAN.

Adieu : je vais presser un si doux entretien ;
Puisse-t-il vous unir d'un éternel lien !

DARIUS.

Allez ; le temps est cher ; mon âme impatiente
Commence à se lasser d'une si longue attente.

SCÈNE IV.

DARIUS, *seul.*

Où vais-je, malheureux ? Et quel est mon espoir ?
Qu'est devenu ce cœur si plein de son devoir ?
Quoi ! j'ôse violer le Palais de mon père.
Moi qui me reprochois une plainte légère,
Qui m'enorgueillissois d'une austère vertu,
Je me rends sans avoir seulement combattu !
D'Amant infortuné, devenu fils perfide,
J'abandonne mon cœur au transport qui le guide !
C'est ainsi que, de nous disposant à son gré,
L'Amour sait de nos cœurs s'emparer par dégré ;
Et d'appas en appas conduisant la victime,
Il la fait à la fin passer de crime en crime.
Lieux où je prétendois un jour entrer en Roi,
Où j'entre en malheureux qui viole sa foi ;

Puiſſent les ſoins cruels où mon amour m'engage
Vous épargner encore un plus ſanglant outrage !
Je ne ſais quel effroi vient ici me troubler :
Mais je ſens qu'un grand cœur peut quelquefois trembler.
Je combats vainement un trouble ſi funeſte ;
En vain je vais revoir le ſeul bien qui me reſte.
Loin de pouvoir goûter un eſpoir ſi charmant,
Je ne reſſens qu'horreur & que ſaiſiſſement.
Ce cœur, dans les haſards, fameux par ſon audace,
S'allarme ſans ſavoir quel péril le menace.
On vient....

SCÈNE V.

AMESTRIS, DARIUS.

DARIUS.

C'Est Ameſtris. Que, dans ſon déſeſpoir,
Mon triſte cœur avoit beſoin de la revoir !
Je vous revois enfin, mon aimable Princeſſe ;
A votre aſpect charmant, toute ma crainte ceſſe.
Je me plaignois de vous ; & mon cœur éperdu,
Impatient, troublé d'avoir tant attendu,
Vous accuſoit déjà....

AMESTRIS.

Si je m'en étois crue,
Vous ne jouïriez pas de ma funeſte vue.
Quel affreux confident vous êtes-vous choiſi !
Avec un tel ſecours que cherchez-vous ici ?
A quoi deſtinez-vous des mains ſi criminelles ?
De tant d'amis, pour vous autrefois ſi fidèles,
Ne vous reſte-t-il plus que le ſeul Artaban,
Ce Miniſtre odieux des fureurs d'un Tyran,
De tous vos ennemis le plus cruel peut-être,
Caché ſous des écueils familiers à ce traître ?
Contre de vains détours ce grand cœur affermi,
Qui ſait avec tant d'art ſurpendre un ennemi,
Avec tant de valeur, ſi plein de prévoyance,
A des amis de Cour ſe livre ſans prudence !
Je frémis chaque inſtant, chaque pas que je fais.
Juſqu'au ſilence affreux qui règne en ce Palais,
Tout me remplit d'effroi ; mille triſtes préſages
Semblent m'offrir la mort ſous d'horribles images.
Vous ne la voyez pas, Seigneur ; votre grand cœur
S'eſt fait un ſoin cruel d'en mépriſer l'horreur.
Mais moi, de vos mépris inſtruite par les larmes
Qu'arrachent de mon cœur mes ſecrettes allarmes,
Je crois déjà vous voir, le couteau dans le flanc,
Expirer à mes pieds, noyé dans votre ſang.
Fuyez, épargnez-moi le terrible ſpectacle

De vous voir dans mes bras égorger ſans obſtacle.
Fuyez, ne ſouillez point d'un plus long attentat
Ces lieux où vous devez n'entrer qu'avec éclat.
Je vous dirai bien plus; quoique je la reſpecte,
Votre vertu commence à m'être ici ſuſpecte.
Allez m'attendre ailleurs, laiſſez à mon amour
Le ſoin de vous rejoindre, & de fuir de la Cour.
Sur-tout, n'expoſez plus une ſi chère vie.

DARIUS.

Ma Princeſſe, eh! comment voulez-vous que je fuie?
De ce Palais ſacré j'ignore les détours;
Et, quand je les ſaurois, quel odieux recours!
Dût le Ciel irrité lancer ſur moi la foudre,
A vous abandonner rien ne peut me réſoudre.
C'eſt pour vous enlever de ces funeſtes lieux,
Qu'à mille affreux périls je ferme ici les yeux.
Duſſé-je contre moi voir s'armer ma Princeſſe,
J'attendrai qu'Artaban me tienne ſa promeſſe.
Après ce qu'il a fait, & ce qu'il m'a promis,
Nul ſoupçon de ſa foi ne peut m'être permis.



SCÈNE VI.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

MALHEUREUX! à l'objet que vous voyez paroître,
Reconnoiſſez les ſoins que vous gardoit le traître.

ARTAXERCE.

Sur des avis ſecrets, peu ſuſpects à ma foi,
En vain je m'attendois à voir ce que je voi.
Au milieu de la nuit, une telle entrevue,
En des lieux ſi ſacrés, étoit ſi peu prévue,
Que, malgré le courroux dont mon cœur eſt ſaiſi,
J'ai peine à croire encor ce que je vois ici.
Depuis quand aux humains ces lieux inacceſſibles
Prêtent-ils aux Amans des retraites paiſibles?
Ignore-t-on encor que ce lieu redouté
Eſt le ſéjour du Trône & de la Majeſté?
C'eſt pouſſer un peu loin l'audace & l'imprudence,
Que d'ôſer de vos feux lui faire confidence.
Qui jamais eût penſé qu'un Prince vertueux,
Devenu moins ſoumis & moins reſpectueux,
N'écoutant déſormais qu'un déſeſpoir injuſte,
Eût oſé violer une retraite auguſte,

Braver ſon père, avoir un odieux recours
A ceux qu'il a chargés de veiller ſur ſes jours?
Avec un tel appui que prétendez-vous faire?
Qui vous fait en ces lieux mettre un pied téméraire?

DARIUS.

Ceſſe de t'informer où tendent mes projets,
Et ne pénètre point juſques dans mes ſecrets.
Crois-moi, loin d'abuſer d'une injuſte puiſſance,
Ingrat, reſſouviens-toi des droits de ma naiſſance,
Qu'à moi ſeul appartient celui de commander.

ARTAXERCE.

Je crains bien qu'en effet l'eſpoir d'y ſuccéder,
Déguiſant dans ton cœur la fureur qui te guide,
Ici, moins qu'un Amant, n'ait conduit un perfide.
Si tu n'avois cherché qu'à revoir Ameſtris,
Ce n'eſt pas dans ces lieux que je t'aurois ſurpris.
L'Amour ne cherche pas un ſi terrible aſyle.
D'ailleurs, à ce myſtère Artaban inutile
N'eût pas été choiſi pour ſervir tes amours.
On a bien d'autres ſoins avec un tel ſecours.
D'où vient que ce Palais, devenu ſolitaire,
Se trouve dépouillé de ſa garde ordinaire?
Je n'entrevois ici que projets pleins d'horreur.

DARIUS.

Ah! c'eſt trop m'outrager, il faut qu'à ma fureur....

AMESTRIS.

Arrêtez, gardez-vous d'oser rien entreprendre;
Je ne sais quelle voix vient de se faire entendre:
Mais d'effroyables cris sont venus jusqu'à moi;
Tout mon sang dans mon cœur s'en est glacé d'effroi.

ARTAXERCE.

Tremble, c'est à ce bruit qui t'annonce mon père,
Qu'il faut.... Va, malheureux, évite sa colère.

SCÈNE VII.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS, ARTABAN.

ARTAXERCE.

Que vois-je! quel objet se présente à mes yeux!
Artaban, est-ce vous?

ARTABAN.

O Dieux, injustes Dieux!

ARTAXERCE.

Quel horrible transport! Expliquez-vous, de grâce;
Dans ces augustes lieux qu'est-ce donc qui se passe?

ARTABAN.

ARTABAN.

Grands Dieux, qui connoiſſez les forfaits des humains,
A quoi ſert déſormais la foudre dans vos mains?
Souverain protecteur de ce ſuperbe Empire,
Ame de l'Univers, par qui ſeul tout reſpire,
Ne diſſipe jamais les ombres de la nuit,
Si tu ne veux ſouiller la clarté qui te ſuit.
Dès que de tels forfaits les Mortels ſont capables,
Ils ne méritent plus tes regards favorables.

ARTAXERCE.

D'où naît ce déſeſpoir? Quel étrange malheur....

ARTABAN.

Ah! Seigneur, eſt-ce vous? ô comble de douleur!
Hélas! mon Roi n'eſt plus.

ARTAXERCE.

Il n'eſt plus!

DARIUS.

O mon père!

AMESTRIS.

Qu'un trépas ſi ſoudain m'annonce un noir myſtère!

ARTABAN.

Seigneur, Xerxès eſt mort; une barbare main
De trois coups de poignard vient de percer ſon ſein.

ARTAXERCE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entends, Darius ?

DARIUS.

Artaxerce !

ARTABAN.

Grands Dieux, réſerviez-vous ce forfait à la Perſe ?

DARIUS.

Laiſſez de ces tranſports le vain emportement,
Ou donnez-leur du moins plus d'éclairciſſement.
Eſt-ce ainſi que, chargé d'une tête ſi chère,
Artaban veille ici ſur les jours de mon père ?
De ce dépôt ſacré qu'avez-vous fait, Parlez.

ARTABAN.

Moi, ce que j'en ai fait ? Quelle audace ! Tremblez.

DARIUS.

Parlez, expliquez-vous.

ARTABAN.

Non, la même innocence
N'auroit pas un maintien plus rempli d'aſſurance.
Il faut avoir un cœur au crime bien formé,
Pour m'entendre ſans trouble, & ſans être allarmé.

DARIUS.

Je ne puis plus ſouffrir cette inſolence extrême.
A qui s'adreſſe donc ce diſcours?

ARTABAN.

A vous-même.

DARIUS.

A moi, perfide? A moi?

ARTABAN.

Barbare, à qui de nous,
Puiſque ce coup affreux n'eſt parti que de vous?

DARIUS.

Ah! monſtre, impoſteur!

ARTABAN.

Frappe, immole encor ton frère,
Joins notre ſang au ſang de ton malheureux père.

DARIUS.

Quoi! Prince, vous ſouffrez qu'il ôſe m'accuſer?

ARTAXERCE.

Darius, c'eſt à toi de m'en déſabuſer.

DARIUS.

Quoi! d'un eſclave indigne appuyant l'impoſture,

Vous-même à votre ſang vous feriez cette injure !
J'avois cru que ce cœur qu'Artaxerce connoît....

ARTABAN.

Traître, on n'eſt pas toujours tout ce que l'on paroît.
Mais d'un crime ſi noir il eſt plus d'un complice ;
Le cruel n'a pas ſeul mérité le ſupplice.
Seigneur, apprenez tout ; c'eſt moi qui cette nuit
L'ai, dans ces lieux ſacrés, en ſecret introduit.
Comme il ne demandoit qu'à revoir la Princeſſe,
Touché de ſes malheurs j'ai cru qu'à ſa tendreſſe
Je pouvois accorder ce généreux ſecours ;
Mais, tandis qu'à ſervir ſes funeſtes amours
Loin de ces triſtes lieux m'occupoit le perfide,
Sa main les a ſouillés du plus noir parricide.
De mes ſoins pour l'ingrat j'allois voir le ſuccès,
Quand, paſſant près des lieux, retraite de Xerxès,
Dont une lueur foible écartoit les ténèbres,
Votre nom, prononcé parmi des cris funèbres,
M'a rempli tout-à-coup & d'horreur & d'effroi.
J'entre : jugez, Seigneur, quel ſpectacle pour moi,
Quand ce Prince, autrefois ſi grand, ſi redoutable,
Des pères malheureux exemple déplorable,
S'eſt offert à mes yeux ſur ſon lit étendu,
Tout baigné dans ſon ſang lâchement répandu,
Qui de ce même ſang, mais d'une main tremblante,
Nous traçoit de ſa mort une hiſtoire ſanglante,

Puiſant, dans les ruiſſeaux qui couloient de ſon flanc,
Le ſang accuſateur des crimes de ſon ſang.
Monument effroyable à la race future!
Caractères affreux dont frémit la Nature!
Ce Prince, à mon aſpect, rappelant ſes eſprits,
S'eſt fait voir dans l'état où ce traître l'a mis.
« Tu frémis, m'a-t-il dit, à cet objet funeſte;
» Tu frémiras bien plus, quand tu ſauras le reſte.
» Quelle barbare main a commis tant d'horreurs!
» Cher Artaban, approche, & lis par qui je meurs.
» Le fils cruel, que j'ai dépouillé de l'Empire,
» Dans le ſein paternel ».... A ces mots il expire.
Traître, d'aucun remords ſi ton cœur n'eſt preſſé,
Viens voir ces traits de ſang où ton crime eſt tracé.

DARIUS.

Où tend de ce trépas la funeſte peinture?
Crois-tu par ce récit prouver ton impoſture?
Ne crois pas ébranler un cœur comme le mien,
Je confondrai bientôt l'artifice du tien.
Dis-moi, traître, dis-moi, puiſque mon innocence
Eſt contre un tel témoin réduite à la défenſe,
Qui peut m'avoir conduit juſqu'à ce lit ſacré,
Du reſte des Mortels, hors toi ſeul, ignoré,
Dont n'auroit pu m'inſtruire une foible lumière?

ARTABAN.

Que ſais-je? Le Deſtin ennemi de ton père.

AMESTRIS, *à Artaxerce.*

Ah, Seigneur ! c'en eſt trop; & mon cœur irrité
Ne peut, ſans murmurer de cette indignité,
Voir le vôtre ſouffrir qu'avec tant d'inſolence
Un traître ôſe à mes yeux opprimer l'innocence;
Que, la main teinte encor du ſang qu'il fit couler,
De ſa fauſſe douleur prêt à vous aveugler,
Il ôſe de ſon crime accabler votre frère,
Sans exciter en vous une juſte colère.
Il ne vous reſte plus, crédule & ſoupçonneux,
Que de nous partager un crime ſi honteux.

DARIUS.

Ah, Madame! ſouffrez que ma ſeule innocence
Se charge contre lui du ſoin de ma défenſe.
Pour convaincre de crime un Prince tel que moi,
Malheureux, il faut bien d'autres témoins que toi.
Tu n'es que trop connu.

ARTABAN.

J'ai voulu voir, barbare,
Juſqu'où pourroit aller une audace ſi rare;
Mais ſous tes propres coups il te faut accabler.
Regarde, ſi tu peux, ce témoin ſans trembler.
(*Il lui montre ſon poignard.*)

DARIUS.

Grands Dieux!

ARTABAN.

Voyez, Seigneur, voyez ce fer perfide,
Que du ſang de ſon père a teint le parricide,
Encor tout dégouttant de ce ſang précieux,
Dont l'aſpect fait frémir la Nature & les Dieux.
Roi des Rois, c'eſt à toi que ma douleur l'adreſſe,
Armes-en déſormais une main vengereſſe;
Efface, en le plongeant dans ſon perfide ſein,
Ce qui reſte deſſus du crime de ſa main.

DARIUS.

Je demeure interdit. Dieux puiſſans! Quoi! la foudre
Ne ſort pas de vos mains pour le réduire en poudre?
Ah, traître! ôſes-tu bien employer contre moi
Ce fer que l'amour ſeul a commis à ta foi?
Barbare, c'étoit donc à ce funeſte uſage
Que ta main réſervoit un ſi précieux gage!
Prince, je n'ai beſoin, pour me juſtifier,
Que de ce même fer qu'il s'eſt fait confier.
Il a feint qu'Ameſtris....

ARTAXERCE.

Ah, miſérable frère!
Malheureux aſſaſſin de ton malheureux père!
Que peux-tu m'oppoſer qui puiſſe dans mon cœur
Balancer ce témoin de ta noire fureur?

Juſte Ciel ! ſe peut-il que de tels ſacrifices
De mon règne naiſſant conſacrent les prémices ?

DARIUS.

C'en eſt fait ! je ſuccombe ; & mon cœur abattu,
Contre tant de malheurs, ſe trouve ſans vertu.

AMESTRIS.

Défends-toi, Darius ; que ton cœur ſe raſſûre ;
L'innocence a toujours confondu l'impoſture.
C'eſt un droit qu'en naiſſant elle a reçu des Dieux,
Qui partagent l'affront qu'on te fait en ces lieux.

DARIUS.

Je n'en ai que trop dit ; & la fière innocence
Souffre mal-aiſément une longue défenſe.
Quoi ! vous voulez, Madame, encor m'humilier
Au point de me forcer à me juſtifier !
De quel droit mon ſujet, paré d'un plus haut titre,
Du deſtin de ſon Roi deviendra-t-il l'arbitre ?
Né le premier d'un ſang ſouverain en ces lieux,
Je ne connois ici de Juges que les Dieux.

ARTAXERCE.

Ne crains point qu'abuſant du pouvoir arbitraire,
Ton frère de ton ſort décide en téméraire ;
Du ſang de tes pareils on ne doit diſpoſer,
Qu'au poids de la juſtice on ne l'ait ſu peſer.

Tout parle contre toi ; mais telle eſt la victime,
Qu'il faut aux yeux de tous la convaincre de crime.
Pour en décider ſeul mon cœur eſt trop troublé.
(*à Artaban.*)
Allez ; que par vos ſoins le Conſeil raſſemblé
Se joigne en ce moment aux Mages de la Perſe ;
C'eſt ſur leurs voix que doit prononcer Artaxerce.
Conſultons ſur ce point les hommes & les Dieux.
(*aux Perſonnes de ſa ſuite.*)
Vous, obſervez le Prince, & gardez-le en ces lieux.
Adieu ; puiſſe le Ciel s'armer pour l'innocence,
Ou de ton crime affreux m'épargner la vengeance.

SCÈNE VIII.

DARIUS, AMESTRIS.

DARIUS.

Ce n'eſt donc plus qu'à vous, grands Dieux, que j'ai recours !
Non pas dans le deſſein de conſerver mes jours ;
Sauvez-moi ſeulement d'une indigne mémoire.
Que du moins ces lauriers fameux par tant de gloire,
Des honneurs ſouverains par le ſort dépouillés,
D'un opprobre éternel ne ſoient jamais ſouillés.

Ah, ma chère Ameſtris ! quelle horreur m'environne !
Quel ſceptre ! Quels honneurs ! Quels titres pour le Trône !
Faut-il que tant de gloire, & que des feux ſi beaux
Se trouvent terminés par la main des bourreaux ?

AMESTRIS.

Non, mon cher Darius, ne crains rien de funeſte ;
Les Dieux ſeront pour toi, puiſqu'Ameſtris te reſte.
Je n'offre point de pleurs à ton ſort malheureux ;
L'Amour attend de moi des ſoins plus généreux.
Je vais, dans tous les cœurs enchantés de ta gloire,
Te laver du ſoupçon d'une action ſi noire.
Tu verras ton triomphe éclater en ce jour ;
Crois-en le Ciel vengeur, tes vertus, mon amour.
J'armerai tant de bras, que ton barbare frère
Me rendra mon amant, ou rejoindra ton père.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTABAN, *seul.*

LE soleil va bientôt d'ici chasser la nuit,
Et de mon crime heureux éclairer tout le fruit.
Darius est perdu; sa tête infortunée
Sous le couteau mortel va tomber condamnée.
De ma fureur sur lui rejettant les horreurs,
De la soif de son sang j'ai rempli tous les cœurs.
De leur amour pour lui je ne crains plus l'obstacle;
Sa tête, à ses Sujets triste & nouveau spectacle,
Va me servir enfin, dans ce jour éclatant,
De dégré pour monter au Trône qui m'attend.
Il ne me reste plus qu'à frapper Artaxerce;
Il est si peu fameux, si peu cher à la Perse,
Que, parmi les frayeurs d'un peuple épouvanté,
A peine ce forfait me sera-t-il compté.
A travers tant de joie, un seul souci me reste;
C'est de mes attentats le complice funeste,
Le lâche Tissapherne, indigne d'être admis
A l'honneur du forfait que ma main a commis.

Je l'ai vu, dans le temps que mon cœur magnanime
S'immoloit sans frémir une illustre victime,
Pâlir d'effroi, m'offrir d'une tremblante main
Le secours égaré d'un vulgaire assassin.
On eût dit, à le voir, dans ce moment terrible
Où le sang & les cris me rendoient inflexible,
Considérer l'autel, la victime & le lieu,
Que sa main sacrilége alloit frapper un Dieu.
Dès qu'à de tels forfaits l'ambition nous livre,
Tout complice un moment n'y doit jamais survivre;
C'est vouloir qu'un secret soit bientôt révélé.
Ou complice, ou témoin, tout doit être immolé.
Tandis qu'ici la nuit répand encor ses ombres,
Précipitons le mien dans les royaumes sombres.
Il faut que de ce fer, teint d'un si noble sang,
Pour prix de sa pitié, je lui perce le flanc.
Allons....

SCÈNE II.

ARTABAN, BARSINE.

ARTABAN.

Mais quel objet à mes yeux se présente?

BARSINE.

Seigneur, vous me voyez éperdue & tremblante;
Je vous cherche, le cœur plein d'horreur & d'effroi.
Quelle affreuse nouvelle a passé jusqu'à moi!
Tout se remplit ici de troubles & d'allarmes;
Vos Gardes désolés versent par-tout des larmes.
On dit....

ARTABAN.

Et que dit-on?

BARSINE.

Qu'une perfide main
Du malheureux Xerxès vient de percer le sein.

ARTABAN.

Que peut vous importer cette affreuse nouvelle?
Et quel soin si pressant près de moi vous appelle?

BARSINE.

On dit que Darius, de ces barbares coups,
Peut-être injuftement, eft accufé par vous.
Je vois qu'ici pour lui tous les cœurs s'intéreffent.

ARTABAN.

Je vois, en fa faveur, que trop de foins vous preffent;
C'eft vous inquiéter du fort d'un malheureux,
Plus que vous ne devez, & plus que je ne veux.

BARSINE.

Je vois qu'ici l'envie attaque votre gloire;
Pour moi, je fais, Seigneur, tout ce que j'en dois croire.
Mais fi, malgré l'horreur d'un fi noir attentat,
Vous pouviez conferver Darius à l'État,
Les Perfes, enchantés de fa valeur fuprême,
Croiroient ne le devoir déformais qu'à vous-même.
En les fatisfaifant, vous pourriez aujourd'hui
De ce Prince, d'ailleurs, vous faire un sûr appui.
Rendez à l'Univers ce Héros magnanime,
Que, malgré vous, le Peuple abfout déjà du crime.

ARTABAN.

C'eft-à-dire qu'il faut, pour contenter vos vœux,
Que je mettre aujourd'hui le crime entre nous deux;
Et peut-être, bien plus, pour fauver le perfide,
Que je me charge ici moi feul du parricide!
Fille indigne de moi, qui crois m'en impofer,

Ce n'eſt pas à mes yeux qu'il faut ſe déguiſer.
Les cœurs me ſont ouverts, rien ne te ſert de feindre;
Des foibleſſes du tien parle ſans te contraindre;
Dis-moi que pour l'ingrat ton lâche cœur épris,
Des tranſports les plus doux paye tous ſes mépris;
Que, ce cœur démentant & ſa gloire & ſa haîne,
Le ſoin de le ſauver eſt le ſeul qui t'amène:
Et je te répondrai ce qu'un cœur généreux
Doit répondre, indigné d'un amour ſi honteux.
Lâche, pour ton amant n'attends aucune grâce;
La pitié dans mon cœur n'a jamais trouvé place.
Pour peu qu'à l'émouvoir elle ôſe avoir recours,
Barſine peut compter que c'eſt fait de ſes jours.

BARSINE.

C'en eſt donc fait, Seigneur! vous n'avez plus de fille.

ARTABAN.

Opprobre déſormais d'une illuſtre famille,
Et qu'importe à ton père ou ta vie ou ta mort?
Va, fuis loin de mes yeux, crains un juſte tranſport.
On vient; éloigne-toi, ſi tu ne veux d'un père
Eprouver ce que peut une juſte colère.

(Barſine ſort.)

SCÈNE III.

ARTABAN, *seul.*

CE n'est point par des pleurs que l'on peut émouvoir
Un cœur qui ne connoît amour, loix, ni devoir.
Artaxerce paroît, achevons notre ouvrage :
Mais, avant que ce coup signale mon courage,
Je veux que par mes soins Darius immolé
Souleve contre lui le peuple désolé;
Faisons-en sur lui seul tomber toute la haîne.

SCÈNE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

Vous soupirez, Seigneur; un soin secret vous gêne :
Mais de votre pitié reconnoissez le fruit.
Par les pleurs d'Amestris, tout le peuple est séduit.
L'ingrate, n'écoutant que l'amour qui la guide,
Rejette sur vous seul un affreux parricide.
En fureur on l'a vu s'échapper de ces lieux,
Porter de toutes parts ses pleurs séditieux.

A ſauver Darius Babylone s'apprête,
A moins que par ſa mort votre main ne l'arrête.
De ſes fauſſes vertus un vain peuple abuſé,
Malgré le crime affreux dont il eſt accuſé,
Non-ſeulement, Seigneur, le plaint & lui pardonne;
Mais va juſqu'à vouloir le placer ſur le Trône.
Si jamais Darius échappe de vos mains,
Pour vous le conſerver nos efforts ſeront vains;
Les Soldats éblouïs, plus touchés de ſa gloire
Qu'indignés d'un forfait ſi difficile à croire,
Ardens à le ſervir, viendront de toutes parts,
A flots impétueux groſſir ſes étendards.
Jugez alors, jugez, ſi, bourreau de ſon père,
Sa main balancera pour immoler un frère,
Qui retient, en faveur d'un lâche meurtrier,
Ce bras qui l'auroit dû déjà ſacrifier.
Signalez, par les ſoins d'une prompte vengeance,
Votre juſtice ainſi que votre prévoyance;
Songez que vous avez plus à le prévenir,
Que vous n'avez encor, Seigneur, à le punir.

ARTAXERCE.

Vous ignorez, hélas! combien je ſuis à plaindre,
Non point par les périls que vous me faites craindre;
Mais par le ſouvenir d'un frère trop chéri.
Que ne puis-je frapper ſans en être attendri?
On l'a jugé coupable, & c'eſt fait de ſa vie.

Mais, avant qu'à Xerxès mon cœur le ſacrifie,
Je veux le voir encor dans ces derniers momens;
Je n'en ſaurois vouloir trop d'éclairciſſemens.

ARTABAN.

Sur quoi prétendez-vous que l'on vous éclairciſſe?
Pourriez-vous de ma part craindre quelqu'artifice?

ARTAXERCE.

Non; mais je veux enfin, quoiqu'il ſoit condamné,
Voir encore un moment ce Prince infortuné.
Qu'on ſe garde, ſur-tout, de hâter ſon ſupplice.

SCÈNE V.

ARTAXERCE, *ſeul.*

Toi, qui de ma douleur attends ce ſacrifice,
Ombre du plus grand Roi qui fut dans l'Univers,
Qu'une barbare main fit deſcendre aux Enfers,
Diſſipe les horreurs d'un doute qui m'accable;
Le vengeur eſt tout prêt, montre-moi le coupable.
N'expoſe point un cœur qu'irrite ton trépas,
A des crimes certains, pour un qui ne l'eſt pas.
Prends pitié de ton ſang; fais que ma main funeſte,
En croyant le venger, n'en verſe pas le reſte.
Je ne ſais quelle voix me parle en ſa faveur;

Mais jamais la pitié n'attendrit tant un cœur.
Dieux vengeurs des forfaits, appuis de l'innocence,
Vous sur qui nous osons usurper la vengeance;
Grands Dieux, épargnez-moi le reproche fatal
De n'avoir immolé peut-être qu'un rival.

SCÈNE VI.

ARTAXERCE, AMESTRIS.

AMESTRIS.

C'EN est donc fait, cruel! sans que rien vous arrête,
A le sacrifier votre fureur s'apprête!
Barbare, pouvez-vous, sans mourir de douleur,
Prononcer un arrêt qui fait frémir d'horreur?
Quoi! d'aucune pitié votre âme n'est émue!
Quel funeste appareil vient de frapper ma vue!
Ah! Seigneur, se peut-il qu'un cœur si généreux,
Altéré désormais du sang d'un malheureux,
Sur la foi d'un cruel, bourreau de votre père,
De ses propres forfaits puisse punir un frère?
Et quel frère, grands Dieux! Le plus grand des mortels,
Moins digne de soupçons, que d'encens & d'autels.
Est-ce à moi de venir dans votre âme attendrie
De cet infortuné solliciter la vie?
Si rien en sa faveur ne peut vous émouvoir,

Craignez du moins, craignez mon juſte déſeſpoir;
Et ne préſumez pas qu'au ſein de Babylone,
A de lâches complots le Peuple l'abandonne.
O deſir de régner! que ne peut ta fureur,
Puiſqu'elle a pu ſi-tôt corrompre un ſi grand cœur?
Car ne vous flattez pas que d'un tel ſacrifice
On puiſſe à d'autres ſoins imputer l'injuſtice.
Dites du moins, cruel, à quel prix, en ces lieux,
Vous prétendez donc mettre un ſang ſi précieux.
Eſt-ce au prix de ma main? Eſt-ce au prix de ma vie?
Barbare, vous pouvez contenter votre envie.
Prononcez: j'en attends l'arrêt à vos genoux;
Et l'attends ſans trembler, s'il eſt digne de vous.

SCÈNE VII.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS.

DARIUS.

AH! Madame, ceſſez de prendre ma défenſe;
Laiſſez aux Dieux le ſoin d'appuyer l'innocence.
C'eſt rendre en ce moment mon rival trop heureux,
Que de vous abbaiſſer à des ſoins ſi honteux.
Solliciter pour moi, c'eſt m'avouer coupable.
Laiſſez, ſans le flétrir, périr un miſérable.
Quand vous triompheriez de ſon inimitié,

Ma vertu ne veut rien devoir à ſa pitié.
Puiſqu'on m'a prononcé ma ſentence mortelle,
Parle, d'où vient qu'ici ta cruauté m'appelle?
Que prétends-tu de moi dans ces momens affreux?
Eſt-ce pour inſulter au ſort d'un malheureux?
Va, cruel, ſois content; le Ciel impitoyable
Ne peut rien ajouter au deſtin qui m'accable.
Jouïs d'un ſceptre acquis au mépris de mes droits;
Soumets, ſi tu le peux, Ameſtris à tes loix.
Pour combler de ton cœur toute la barbarie,
Acheve de m'ôter & l'honneur & la vie;
Mais laiſſe-moi mourir, ſans m'offrir des objets
Qui ne font qu'irriter mes maux & mes regrets.
Je ne veux point, ingrat, dans ton âme cruelle,
Te rappeller pour toi mon amitié fidelle;
Rien ne me ſerviroit de t'en entretenir,
Puiſqu'il t'en reſte à peine un triſte ſouvenir.
Rappelle ſeulement mes premières années,
Glorieuſes pour moi, quoique peu fortunées;
Cet amour ſcrupuleux & des Dieux & des Loix,
Cet auſtère devoir ſignalé tant de fois,
Ces tranſports de vertu, cette ardeur pour la gloire,
Dont nul autre penchant n'a flétri la mémoire;
Ce reſpect pour mon Roi, que rien n'a pu m'ôter:
C'eſt avec ces témoins qu'il me faut confronter:
Non avec Artaban, ſouillé de trop de crimes
Pour donner de ſa foi des garans légitimes;

Qui, pour t'en impoſer, ne produit contre moi
Qu'un poignard déſormais peu digne de ta foi.
« Ameſtris, m'a-t-il dit, doute encor de mon zèle;
» Ce fer peut me ſervir de garant auprès d'elle:
» Un moment à mes ſoins daignez le confier ».
Mais c'eſt trop m'abbaiſſer à me juſtifier.
Tout eſt prêt, m'a-t-on dit: adieu, barbare frère,
Plus injuſte pour moi que ne le fut mon père;
Les Dieux te puniront un jour de mes malheurs.
Tu détournes les yeux! Je vois couler tes pleurs!
Hélas! & que me ſert que ton cœur s'attendriſſe,
Tandis que ta fureur me condamne au ſupplice?
Quel opprobre, grands Dieux! Et quelle indignité!
Au ſupplice! Qui? moi! L'avois-je mérité?
De tant de noms fameux, en ce moment funeſte,
Le nom de parricide eſt le ſeul qui me reſte!
Je me ſens à ce nom agité de fureur.
Ah! cruel, s'il ſe peut, épargne-m'en l'horreur.

ARTAXERCE.

Ah! frère infortuné plus cruel que moi-même!
Eh! que puis-je pour toi dans ce malheur extrême?
Eſt-ce moi qui t'ai ſeul chargé d'un crime affreux?
Ai-je prononcé ſeul un arrêt rigoureux?
Que n'ai-je point ici tenté pour ta défenſe?
J'aurois de tout mon ſang payé ton innocence,
Et ſi je n'avois craint que d'un ſi noir forfait

Ma pitié ne m'eût fait soupçonner en secret,
J'aurois, pour conserver une tête si chère,
Trahi les loix, trahi jusqu'au sang de mon père.
Plains-toi, si tu le veux, d'un devoir trop fatal;
Accuses-en le Juge, & non pas le rival.
Quels que soient ses appas, quelqu'ardeur qui me presse,
Je te donne ma foi, que jamais la Princesse,
Libre par ton trépas d'obéir à la loi,
Ne me verra tenter un cœur qui fut à toi.
L'instant fatal approche : adieu, malheureux frère,
Victime qu'à regret je dévoue à mon père;
Dans ces momens affreux, si terribles pour toi,
Victime cependant moins à plaindre que moi.
Adieu; malgré les coup dont le destin t'accable,
Va mourir en Héros, & non pas en coupable.

DARIUS.

Va, je n'ai pas besoin de conseils pour mourir.
La mort, sans m'effrayer, à mes yeux peut s'offrir :
C'est le supplice, & non le trépas qui m'offense;
C'est de te voir, cruel, braver mon innocence;
Te plaire en ton erreur, chercher à t'abuser.

ARTAXERCE.

Ingrat, qui veux-tu donc que je puisse accuser?
Croirai-je qu'Artaban, qui perd tout en mon père,
Ait porté sur son Prince une main meurtrière?

Quel eſpoir ſous mon règne auroit flatté ſon cœur,
Moi qui ne l'ai jamais pu voir qu'avec horreur?
Rien ne peut déſormais retarder ton ſupplice.

DARIUS.

Et le Ciel peut ſouffrir cette horrible injuſtice!
Ah! miſérable honneur! malheureuſe vertu!
Hélas! que m'a ſervi d'en être revêtu?
Quoi! je meurs accuſé du meurtre de mon père,
Et, pour comble d'horreurs, condamné par mon frère!
Allons, c'eſt trop ſe plaindre, il faut remplir mon ſort,
Et ſubir, ſans frémir, la honte de ma mort.
Adieu, chère Ameſtris; ne verſez plus de larmes;
Contre cet inhumain ce ſont de foibles armes.
Les cœurs ne ſont pas faits ici pour s'attendrir.
Il faut nous ſéparer, Madame; il faut mourir.

AMESTRIS.

Vous, mourir! Ah! Seigneur, c'eſt en vain qu'un barbare...

ARTAXERCE.

Otez-moi ces objets, Gardes; qu'on les ſépare.

SCENE VIII.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, BARSINE, GARDES.

BARSINE.

Arrete, Darius, arrête, Roi des Rois,
Et ſois, en frémiſſant, attentif à ma voix.
La juſtice du Ciel, lente, mais toujours sûre,
S'eſt laſſée, à la fin, d'appuyer l'impoſture.
Apprends un crime affreux qui te fera trembler....
Mais ce n'eſt pas à moi de te le révéler;
Tu n'apprendras que trop une action ſi noire.
C'eſt pour m'en épargner l'odieuſe mémoire,
Pour n'en point partager & l'horreur & l'affront,
Que ma main a fait choix du poiſon le plus prompt.
Tout ce qu'en ce moment Barſine te peut dire,
C'eſt qu'elle eſt innocente, & qu'Artaban expire.
Tiſſapherne qui vit, quoique prêt à mourir,
Complice du forfait, peut ſeul le découvrir.
(*à Darius.*)
Adieu, Prince; je meurs à plaindre, mais contente
D'avoir pu conſerver une tête innocente.
Heureuſe d'effacer, dans ces triſtes momens,
Ce qu'un père cruel t'a cauſé de tourmens.

SCÈNE IX.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, GARDES.

DARIUS.

Achevez, justes Dieux, d'éclairer l'innocence;
Mais ne vous chargez point du soin de ma vengeance.

ARTAXERCE.

Qu'ai-je entendu, mon frère? A quoi dois-je penser?

DARIUS.

A m'aimer, à me plaindre, & ne plus m'offenser.

SCÈNE X.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, TISSAPHERNE, GARDES.

DARIUS.

Et si quelque soupçon peut encor te séduire,
Tissapherne paroît qui pourra le détruire.
Daigne l'interroger.

TISSAPHERNE, *aux Gardes.*

Vos ſoins ſont ſuperflus :
Barbares, laiſſez-moi ; je ne me connois plus.
Que vois-je ? Darius ! Ah ! Prince magnanime,
Que j'ai craint de vous voir ſuccomber ſous le crime !
Quoi ! vous vivez encor ! mes vœux ſont ſatisfaits ;
Le Ciel, ſans m'effrayer, peut frapper déſormais.
Je ne craignois, Seigneur, que de voir l'impoſture
Triompher aujourd'hui d'une vertu ſi pure ;
Mais, puiſque vous vivez, quel que ſoit mon forfait,
Je vais en ce moment l'avouer ſans regret.
C'eſt Artaban & moi, dont la fureur impie
Du malheureux Xerxès vient de trancher la vie.
Séduit par les projets d'un odieux ami,
Contre la Majeſté par l'ingrat affermi ;
Sur quelque vain eſpoir aux forfaits enhardie,
Ma main a ſeule ici ſervi ſa perfidie.
Il prétendoit régner, & vous perdre tous deux :
Mais, craignant de ma part des remords dangereux,
Il en a cru devoir prévenir l'injuſtice,
Et le traître n'a fait que hâter ſon ſupplice.
Je viens de l'immoler aux mânes de mon Roi.

ARTAXERCE.

Penſes-tu par ſa mort t'acquitter envers moi ?

TISSAPHERNE.

Je ne ſais ſi ſon ſang pourra vous ſatisfaire ;

Mais je puis sans péril braver votre colère.
Dans l'état où je suis je ne crains que les Dieux.

(On emporte Tissapherne.)

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, GARDES.

ARTAXERCE.

Que je dois désormais te paroître odieux !
Ah ! mon cher Darius ! par quels soins, quels hommages,
Pourrai-je dans ton cœur réparer tant d'outrages ?

DARIUS.

Seigneur, vous le pouvez ; rendez-moi le seul bien
Qui puisse désarmer un cœur comme le mien.

ARTAXERCE.

Si, sur le moindre espoir, je pouvois y prétendre,
Ce bien n'est pas celui que je voudrois te rendre.
J'en connois trop le prix ; mais, malgré mon ardeur,
Prince, je ne sais pas tyranniser un cœur.
Dès qu'on a pu porter l'amour de la justice
Jusqu'à vouloir livrer son sang même au supplice,

Tout doit dans notre cœur céder à l'équité.
Reçois-en donc ce prix de ta fidélité.
Afin qu'à mes bienfaits tout le reste réponde,
Je te rends la moitié de l'Empire du Monde.

FIN.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE;

Représentée, pour la première fois,

le 10 *Avril* 1717.

ACTEURS.

SÉMIRAMIS.

NINIAS, *Fils de Sémiramis, élevé ſous le nom d'Agénor.*

BÉLUS, *Frère de Sémiramis.*

TÉNÉSIS, *Fille de Bélus.*

MERMÉCIDE, *Gouverneur de Ninias.*

MADATE, *Confident de Bélus.*

MIRAME, *Confident de Ninias.*

ARBAS, *Capitaine des Gardes.*

PHÉNICE, *Confidente de Sémiramis.*

GARDES.

La Scène eſt à Babylone, dans le Palais de Sémiramis.

SÉMIRAMIS



Non, je ne le suis pas: mais voila votre mere.



SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉLUS, *seul.*

HÉ quoi ! toujours du ſort la barbare conſtance
De mes juſtes deſſeins trahira la prudence,
Tandis que de ma ſœur appuyant les forfaits,
Il ſemble chaque jour prévenir ſes ſouhaits !
O juſtice du Ciel, que j'ai peine à comprendre,
Quel crime faut-il donc pour te faire deſcendre ?
Quels forfaits aux Mortels ne ſeront pas permis,
Si tu vois ſans courroux ceux de Sémiramis ?
Mère dénaturée, épouſe parricide ;

Moins Reine que tyran dans un ſexe timide,
Idole d'une Cour ſans honneur & ſans foi;
Voilà ce que le Ciel protège contre moi.
En vain à ſon devoir Bélus toujours fidèle,
Implore le ſecours d'une main immortelle;
Loin de me ſeconder dans mon juſte tranſport,
Avec Sémiramis tout ſemble ici d'accord:
Elle triomphe; & moi je ſuis ſeul ſans défenſe.
Et depuis quand les Dieux ſont-ils donc ſans vengeance?
Mais, que dis-je? eh! les Dieux ne me laiſſent-ils pas,
Pour tout oſer, un cœur, &, pour frapper, un bras?
Le crime eſt avéré; pour lui livrer la guerre,
Ma vertu me ſuffit au défaut du tonnerre.
Puiſque les noms de fils, & de mère, & d'époux,
Sont déſormais des noms peu ſacrés parmi nous,
Qui peut me retenir? Eſt-ce le nom de frère
Qui puiſſe être un obſtacle à ma juſte colère?
Ombre du grand Ninus, Bélus te fera voir
Qu'il n'e connoît de nom que celui du devoir.
Eh! ne ſuffit-il pas au courroux qui m'anime,
Que ton ſang m'ait tracé le nom de la victime?



SCÈNE II.

MADATE, BÉLUS.

BÉLUS.

Mais que vois-je ? Déjà Madate de retour
Devance dans ces lieux la lumière du jour !
Qu'il m'eſt doux de revoir un ami ſi fidèle !
Je n'eus jamais ici plus beſoin de ton zèle.

MADATE.

Et quel ſecours encor vous en promettez-vous,
Quand le Ciel en fureur éclate contre nous ?
Seigneur, ne comptez plus, ſi voiſin du naufrage,
Que ſur les Immortels, ou ſur votre courage.
Sémiramis triomphe, Agénor eſt vainqueur ;
Rien n'a pu ſoutenir ſa funeſte valeur.
Ce Héros que le Ciel, jaloux de votre gloire,
Forma pour vous ravir tant de fois la victoire,
Chéri d'elle, encor plus que de Sémiramis,
Inonde nos ſillons du ſang de nos amis.
Mais ce n'eſt pas pour vous le ſort le plus à craindre ;
Si j'en crois mes ſoupçons, que vous êtes à plaindre !
Vous êtes découvert, Mégabiſe a parlé.

BÉLUS.

Mégabise !

MADATE.

Sans doute, il a tout révélé.
Seigneur, il vous souvient que de notre entreprise
Vous aviez nommé chef le traître Mégabise ;
Cet infidèle & moi nous nous étions promis
De faire sous nos coups tomber Sémiramis.
Déjà, le bras levé, sa mort étoit certaine ;
Nous nous étions tous deux placés près de la Reine ;
Tout prêts, en l'immolant, à vous proclamer Roi.
Mégabise un instant s'est approché de moi :
« Gardons-nous d'achever, m'a-t-il dit, cher Madate.
» Il faut qu'en lieux plus sûrs notre courage éclate.
» Tu sais que nous verrons bientôt Sémiramis
» Vôler avec fureur parmi ses ennemis.
» Laissons-la s'y porter, sans nous éloigner d'elle ;
» Observons cependant cette Reine cruelle ».
Je ne sais quel soupçon tout-à-coup m'a saisi.
Je l'observois, Seigneur, & Mégabise aussi.
Le combat cependant de toutes parts s'engage,
Et n'offre à nos regards qu'une effroyable image.
Mégabise, ai-je dit, il est temps de frapper :
La victime à nos coups ne sauroit échapper ;
On ne se connoît plus, le désordre est extrême....
Je réserve, a-t-il dit, cet honneur pour moi-même ;

Et le lâche a tant fait que, par mille détours,
Il a de nos malheurs éternisé le cours.
Seigneur, j'ai vu périr tous ceux que votre haîne
Avec tant de prudence armoit contre la Reine.
Au retour du combat, jugez de ma douleur,
Quand j'ai vu, l'œil terrible & rempli de fureur,
Votre sœur en secret parler à Mégabise.
A ce cruel aspect, peignez-vous ma surprise.
Le perfide, à son tour, surpris, déconcerté,
De la Reine à l'instant vers moi s'est écarté.
Je l'attire aussi-tôt dans la forêt prochaine;
Et là, sans consulter qu'une rage soudaine,
Furieux, j'ai percé le sein où trop de foi
Vous avoit fait verser vos secrets malgré moi.
J'ai mieux aimé porter trop loin ma prévoyance,
Que de risquer vos jours par trop de confiance.

BÉLUS.

Tout est perdu, Madate; il n'en faut plus douter.
Si tu pouvois savoir ce qu'il m'en va coûter....
Mais ce seroit te faire une injure nouvelle,
Que de cacher encor ce secret à ton zèle.
Cher ami, ne crois pas qu'un soin ambitieux
Arme contre sa sœur un frère furieux.
Ce n'est pas qu'à regret la fierté de mon âme
N'ait ployé jusqu'ici sous les loix d'une femme;
Mais je suis peu jaloux du pouvoir souverain,

Jamais ſceptre ſanglant ne ſouillera ma main.
Tu ne me verras point, quelque gloire où j'aſpire,
Du ſang des malheureux acheter un Empire.
De ſoins plus généreux mon eſprit agité,
N'aime que du devoir l'âpre ſévérité.
Ce n'en eſt pas l'éclat, c'eſt la vertu que j'aime;
Je fais la guerre au crime, & non au Diadême;
Je veux venger Ninus, & couronner ſon fils:
Voilà ce qui m'a fait ſoulever tant d'amis;
Et d'une ſœur enfin qui ſouille ici ma gloire,
Je ne veux plus laiſſer qu'une triſte mémoire.

MADATE.

Que parlez-vous, Seigneur, d'un fils du grand Ninus?
Toute la Cour prétend que ce fils ne vit plus.

BÉLUS.

Depuis dix ans entiers qu'une fuite imprudente
Le dérobe à mes vœux & trompe mon attente,
Je commence en effet à douter, à mon tour,
S'il vit, & ſi je dois compter ſur ſon retour.
Les malheurs de ſon père ont trop rempli l'Aſie,
Pour retracer ici l'hiſtoire de ſa vie.
L'Univers, juſqu'à lui, n'avoit point vu ſes Rois
Couronner une femme & s'impoſer ſes loix.
Tu ſais comme ce Prince, autrefois ſi terrible,

Devenu foible amant, de Monarque invincible,
Perdu d'un fol amour pour mon indigne sœur,
Osa, de son vivant, s'en faire un successeur.
Rien ne put me contraindre à celer ma pensée
Sur ce coupable excès d'une flamme insensée.
Mais je voulus en vain déchirer le bandeau;
L'Amour avoit juré ce prodige nouveau.
Tu sais quel prix suivit le don du Diadême,
Et l'essai que ma sœur fit du pouvoir suprême.
Ninus fut égorgé sans secours, sans amis,
Au pied du même Trône où Ninus fut assis;
Et, pour comble d'horreurs je vis la Cour souscrire
Aux noirs commencemens de ce nouvel Empire.
Pour moi, je renfermai mon courroux dans mon cœur,
Où les Dieux l'ont laissé vivre de ma douleur.
Mais redoutant toujours, après son parricide,
De nouveaux attentats d'une Reine perfide,
Je lui ravis son fils, ce dépôt précieux
Que me cache à son tour la colère des Dieux.
Je m'étois apperçu que sa cruelle mère
Craignoit de voir en lui croître un vengeur sévère.
J'engageai Mermécide à sauver de la Cour
Ce gage malheureux d'un trop funeste amour.
Tu dois avoir connu ce fameux Mermécide,
Sa farouche vertu, son courage intrépide.
Il fit passer long-temps Ninias pour son fils;
Mais ce secret parvint jusqu'à Sémiramis.

MADATE.

Seigneur, & par quel ſort, dévoilant ce myſtère,
N'a-t-elle point porté ſes ſoupçons ſur ſon frère?

BÉLUS.

J'employai tant de ſoins à calmer ſa fureur,
Que je ne fus jamais moins ſuſpect à ſon cœur;
Mais craignant le courroux dont elle étoit ſaiſie,
Mermécide courut juſqu'au fond de l'Aſie
Cacher dans les déſerts ce pupille ſacré,
Qu'à ſes fidelles mains la mienne avoit livré.
Cependant, pour tromper une mère cruelle,
De la mort de ſon fils je ſemai la nouvelle;
On la crut, & bientôt j'eus la douceur de voir
Mes projets réuſſir au gré de mon eſpoir.
Ninias qui croîſſoit, Héros dès ſon enfance,
Réchauffoit chaque jour le ſoin de ma vengeance.
Tu ſais, pour occuper mon odieuſe ſœur,
Tout ce que j'ai tenté dans ma juſte fureur,
Par combien de détours, armé contre ſa vie,
J'ai de fois en dix ans ſoulevé l'Aſſyrie.
Je fis plus: tu connoîs ma fille Ténéſis,
Délices de Bélus, & de Sémiramis,
Qui, l'entraînant par-tout où l'entraînent ſes armes,
L'élève malgré moi dans le ſein des allarmes,
Et que rien juſqu'ici n'en a pu ſéparer,
Mes dégoûts ſur ce point n'oſant ſe déclarer.

D'elle & de Ninias, par un ſaint hyménée,
Je formai le deſſein d'unir la deſtinée,
Pour rendre encor mon cœur, par un lien ſi doux,
Plus avide du ſang qu'exige mon courroux.
Près de Sinope enfin je conduiſis ma fille,
Ce reſte précieux d'une illuſtre famille;
Là, dans un bois aux Dieux conſacré dès long-temps,
J'unis par de ſaints nœuds ces auguſtes enfans.
L'un & l'autre touchoit à peine au premier luſtre,
Quand je ſerrai les nœuds de cet hymen illuſtre;
Avec tant de myſtère on les unit tous deux,
Que tout, juſqu'à leur nom, fut un ſecret pour eux.
Depuis vingt ans mes yeux n'ont point revu le Prince;
On le cherche ſans fruit de Province en Province.
Depuis dix ans en vain Mermécide a couru
Après ce fils ſi cher tout-à-coup diſparu.

SCÈNE III.

MERMÉCIDE, BÉLUS, MADATE.

BÉLUS.

Mais, qui vient nous troubler? quelle indiſcrette audace!
Que vois-je? Mermécide, eſt-ce toi que j'embraſſe?
Ah, cher ami! le jour qui te rend à mes vœux,

Ne ſauroit plus pour nous être qu'un jour heureux.
Du ſort de Ninias ton retour va m'inſtruire....

MERMÉCIDE.

Plaiſe au Ciel que ce jour qui commence à nous luire,
N'éclaire pas du moins le ſort le plus affreux
Qui puiſſe menacer un cœur ſi généreux !
Seigneur, n'attendez plus d'une recherche vaine
Un Prince dont la vie eſt aſſez incertaine.
Depuis dix ans entiers je parcours ces climats,
J'ai fait deux fois le tour de ces vaſtes États.
J'euſſe dû mieux veiller, depuis cette journée
Où pour vous Ténéſis à Sinope amenée,
A la face des Dieux, dans un bois conſacré,
Au Roi de l'Univers vit ſon hymen juré;
Je crus que ſa beauté, qui devançoit ſon âge,
Fléchiroit vers l'amour ce jeune & fier courage :
Mais je ne vis en lui qu'une bouillante ardeur;
Déjà ſa deſtinée entraînoit ce grand cœur.
Je fis pendant dix ans des efforts inutiles
Pour remplir Ninias de deſirs plus tranquilles.
Son cœur ne reſpiroit que l'horreur des combats,
Il rougiſſoit ſouvent de me voir ſans États.
Déjà, peu ſatisfait de n'avoir qu'un tel père,
Il ſembloit de ſon ſort pénétrer le myſtère.
Enfin il diſparut, & je le cherche en vain.
Mais, Seigneur, de Bélus quel ſera le deſtin ?

Hier, ſans me fixer une route certaine,
En attendant la nuit dans la forêt prochaine,
Je vis un corps ſanglant, étendu ſous mes pas,
Qu'un reſte de chaleur déroboit au trépas.
J'en approche auſſi-tôt; jugez de ma ſurpriſe,
Lorſque dans ce mourant je trouvai Mégabiſe.
Il méconnut long-temps ma ſecourable main;
Mais ſes regards ſur moi s'arrêtant à la fin:
« Que vois-je, me dit-il? eſt-ce vous, Mermécide,
» Qui, le cœur indigné des fureurs d'un perfide,
» Venez pour conſerver les reſtes de ce ſang
» Que le cruel Madate a tiré de mon flanc?
» C'eſt ainſi que Bélus traite un ami fidèle ».
A ces mots, peu content du ſuccès de mon zèle,
Peut-être que la main qui prolongeoit ſes jours,
Plus prudente, bientôt en eût tranché le cours,
Si de quelques ſoldats la troupe ſurvenue
Ne m'eût forcé de fuir leur importune vue.
Si Mégabiſe vit, nous ſommes découverts.

BÉLUS, *à Madate.*

Trop prévoyant ami, qu'as-tu fait? tu nous perds.

MERMÉCIDE.

Non, Seigneur; il ne faut que prévenir la Reine;
C'eſt à nous déſormais à ſervir votre haîne.
Si Ninias n'eſt plus, c'eſt à vous de régner;
Vous me voyez tout prêt à ne rien épargner,

A vous immoler même un Guerrier redoutable,
Imprudent défenſeur d'une Reine coupable.
Vous n'avez qu'à parler, Seigneur; & cette main
Va percer, dès ce jour, & l'un & l'autre ſein.
Jentends du bruit, on vient: c'eſt la Reine elle-même.

BÉLUS.

Fuis, Mermécide, fuis, le péril eſt extrême.
Sa haîne trop avant t'a gravé dans ſon cœur,
Pour abuſer des yeux qu'inſtruiroit ſa fureur.

SCÈNE IV.

SÉMIRAMIS, BÉLUS, TÉNÉSIS, MADATE, GARDES.

SÉMIRAMIS.

JE triomphe, Bélus: une heureuſe victoire
Combleroit aujourd'hui mes deſirs & ma gloire,
Si le ſort dangereux, même dans ſes bienfaits,
Ne m'eût fait triompher de mes propres ſujets.
Verrai-je encor long-temps la rebelle Aſſyrie
Attaquer en fureur & mon ſceptre & ma vie?
Vous, de qui la vertu ſoutenant le devoir,
Contre mes ennemis fut toujours mon eſpoir,

A qui j'ai confié les murs de Babylone,
Ou plutôt partagé le poids de ma couronne,
Mon frère, je ne ſais, malgré ce nom ſi doux,
Si mon cœur n'auroit pas à ſe plaindre de vous.

BÉLUS.

De moi!

SÉMIRAMIS.

Je ſais, Bélus, que de vos ſoins fidèles
Je dois mieux préſumer; mais enfin, les rebelles
De mes deſſeins contr'eux ſont ſi bien informés
Qu'ils ſont tous prévenus auſſi-tôt que formés.

BÉLUS.

Suis-je de vos ſecrets le ſeul dépoſitaire?
Et ſur quoi fondez-vous un ſoupçon téméraire,
Sur quelle conjecture, ou ſur quelle action?
Vous ſavez que mon cœur eſt ſans ambition.

SÉMIRAMIS.

On me trahit: c'eſt tout ce que je puis vous dire.
Allez, c'en eſt aſſez.

(*à ſes Gardes.*)

Et vous, qu'on ſe retire.

(*à Ténéſis.*)

Princeſſe, demeurez. L'aimable Ténéſis
Sait qu'elle fut toujours chère à Sémiramis.

SCÈNE V.

SÉMIRAMIS, TÉNÉSIS.

SÉMIRAMIS.

JE vois qu'on me trahit, & je crains votre père,
Mais sans le soupçonner d'un odieux mystère;
Et quand même il auroit mérité mon courroux,
Mon injuste rigueur n'iroit point jusqu'à vous.

TÉNÉSIS.

Au grand cœur de Bélus rendez plus de justice;
Sa vertu n'admet point un si noir artifice.

SÉMIRAMIS.

C'est de cette vertu que je crains les transports.
Bélus ne me tient point compte de mes remords.
Quelque tendre amitié que m'inspire mon frère,
Je crois toujours en lui voir un Juge sévère,
Dont les troubles cruels qui déchirent mon cœur
Me font plus que jamais redouter la rigueur.
De quel œil verra-t-il une superbe Reine,
Le front humilié d'une honteuse chaîne?
Ninus, que de ta mort le Ciel s'est bien vengé!
Ma chère Ténésis, que mon cœur est changé!
Cette Sémiramis si fière & si hautaine,

Du ſort de l'Univers Arbitre & Souveraine,
Rivale des Héros dont on vante les faits,
Qui de ſon ſexe enfin n'avoit que les attraits;
Vile eſclave au milieu de la grandeur ſuprême,
Maitreſſe des humains, ne l'eſt plus d'elle-même.
Je ne triomphe pas de tous mes ennemis.
Qu'il en eſt que mon cœur voudroit avoir ſoumis!
Je vois que Ténéſis, indignée & ſurpriſe,
Condamne des tranſports que ſa vertu mépriſe;
Mais de notre amitié les liens ſont trop doux,
Pour me permettre encor quelques ſecrets pour vous.
Je vous en dis aſſez pour vous faire comprendre
Tout ce que ma fierté craint de vous faire entendre.

TÉNÉSIS.

Je conçois aiſément qu'une cruelle ardeur
De vos jours, malgré vous, a troublé la douceur.
Le reſte eſt un ſecret que mon reſpect, Madame,
Me défend de chercher juſqu'au fond de votre âme.
Votre défaite en vain me ſuppoſe un vainqueur;
J'ignore qui s'eſt pu ſoumettre un ſi grand cœur.
Je n'ôſe le chercher dans la foule importune
Qu'attire ſur vos pas votre auguſte fortune.
J'avois cru juſqu'ici que, pour plaire à vos yeux,
Il falloit ou des Rois ou des enfans des Dieux.

SÉMIRAMIS.

Et voilà ce qui met le trouble dans mon âme,

Et qui me fait rougir d'une honteuſe flamme.
Agénor inconnu ne compte point d'ayeux,
Pour me juſtifier d'un amour odieux.

TÉNÉSIS.

Agénor!

SÉMIRAMIS.

Le voilà ce vainqueur redoutable,
Qu'un front ſans ornement ne rend pas moins aimable;
Plus terrible lui ſeul que tous mes ennemis,
Et plus cruel pour moi que ceux qu'il m'a ſoumis.
Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles :
Mon cœur ſemble groſſir le nombre des rebelles.

TÉNÉSIS.

Madame, & quel deſſein a-t-il donc pu former?
En aimant Agénor, que prétend-il?

SÉMIRAMIS.

L'aimer;
Et, ſi ce n'eſt aſſez, lui partager encore
Un ſceptre qu'auſſi-bien mon amour déshonore.

TÉNÉSIS.

Ah Ciel! & que dira l'Univers étonné?
A quels ſoins ce grand cœur s'eſt-il abandonné?

SÉMIRAMIS.

SÉMIRAMIS.

J'ai fait taire ma gloire, & tu veux que je craigne
Les discours importuns de ceux sur qui je règne!
Ténésis, plût aux Dieux que mon funeste amour
N'eût d'autres ennemis à combattre en ce jour!
Je braverois bientôt ce que dira l'Asie;
Ce n'est pas-là l'effroi dont mon âme est saisie.
Qu'aux Mortels indignés le Ciel se joigne encor,
De l'Univers entier je ne crains qu'Agénor....
C'est ce rebelle cœur que je voudrois soumettre,
Et c'est ce que le mien n'oseroit se promettre.
Des Mèdes aujourd'hui je l'ai déclaré Roi,
Mais je l'élève en vain pour l'approcher de moi;
En vain, dans les transports de mon amour extrême,
Sur son front dépouillé j'attache un Diadème.
Pour toucher ce Héros, mes bienfaits superflus
Echauffent sa valeur, & ne font rien de plus.
De tant d'amour, hélas! foible reconnoissance!
Ses exploits sont encor toute ma récompense.
Ténésis, c'est à toi que ma flamme a recours;
Souffre que de tes soins j'implore le secours.
C'est sur eux désormais que mon cœur se repose.
Tu sais ce que pour moi notre amitié t'impose;
J'en exige aujourd'hui des efforts généreux.....

TÉNÉSIS.

Hé! que puis-je pour vous qui réponde à vos vœux?

SÉMIRAMIS.

Il faut faire approuver mon amour à mon frère,
Fléchir en sa faveur sa vertu trop austère,
Retenir dans son cœur des leçons que je crains.
Pour relever le mien tous reproches sont vains.
Ce n'est pas tout : il faut de l'amour le plus tendre
Informer un Héros qui le voit sans l'entendre;
Soulager sur ce point mon courage abattu,
Quand ma timidité fait toute ma vertu.
J'ai détrôné des Rois, porté par-tout la guerre,
Nul Héros plus que moi n'a fait trembler la terre;
Tout respecte ma voix, & je crains de parler.
Le seul nom d'Agénor suffit pour me troubler;
Je ne sais quoi dans lui me fait sentir un Maître.
C'est ainsi que l'Amour en ordonne peut-être.
Peins-lui si bien le feu qui dévore mon cœur,
Qu'à son tour ce Héros reconnoisse un vainqueur;
Et si l'Amour pour moi n'avoit rien à lui dire,
Tente du moins son cœur par l'offre d'un Empire.
Ce Guerrier va bientôt se montrer à nos yeux.
Pour moi, que mille soins rappellent dans ces lieux,
Adieu, pour un moment souffre que je te laisse.
Ma chère Ténésis, pardonne à ma foiblesse.
Des soins dont sur ta foi mon amour s'est remis,
Juge par ses transports quel en sera le prix.

SCÈNE VI.

TÉNÉSIS, *seule.*

EST-CE à moi, juste Ciel! que ce discours s'adresse?
Qu'ôses-tu m'avouer, téméraire Princesse?
Que je plains ton amour, foible Sémiramis,
Si son espoir dépend des soins de Ténésis!
Pour t'en remettre à moi du succès de ta flamme,
Je vois bien que tu n'as consulté que ton âme.
Tu m'aurois mieux caché ses secrets odieux,
Si l'Amour d'un bandeau n'avoit couvert tes yeux.
Et toi, cruel Amour, qui me poursuis sans cesse,
Est-ce pour éprouver une triste Princesse
Qui t'ôse disputer l'empire de son cœur,
Que tu m'as confié les soins d'une autre ardeur?
Tu ne peux mieux combler ta vengeance fatale,
Qu'en me faisant servir les feux de ma rivale;
Et, pour comble de maux, quelle rivale encor!
Quel triomphe pour toi, redoutable Agénor!
J'ai dédaigné tes soins, ma fierté trop farouche
A vingt fois étouffé tes soupirs dans ta bouche;
Et l'Amour jusques-là vient de m'humilier,
Que peut-être à mon tour il faudra supplier.
Entre une Reine & moi, sur quoi puis-je prétendre
Que ton cœur un moment balance pour se rendre?

S'il se laisse éblouïr par les offres du sien,
Que de mépris suivront la défaite du mien !
Hé, que m'importe, hélas ! qu'Agénor me méprise ?
Est-ce assez pour l'aimer qu'une autre m'autorise ?
Un cœur né sans vertu, sans honneur & sans foi,
Peut-il être en effet un exemple pour moi ?
Que dis-je ? Quoi ! déjà ma prompte jalousie
Joint l'outrage aux transports dont mon âme est saisie !
Ténésis, pour te faire un généreux effort,
Songe que tu n'es plus maitresse de ton sort.
Ah, Bélus ! plût aux Dieux qu'en mon triste hyménée
Mon cœur eût de ma main subi la destinée !
Vains regrets ! c'est assez, égaremens jaloux,
Mon austère vertu n'est point faite pour vous.
Parlons, n'exposons pas la tête de mon père
Aux noirs ressentimens d'une Reine en colère.
Que de malheurs suivroient son amour outragé !
Puisqu'à servir ses feux mon cœur est engagé,
Instruisons Agénor de cet amour funeste ;
A mes foibles attraits laissons le soin du reste.
Vains desirs, taisez-vous pour la dernière fois :
C'est à d'autres que vous qu'il faut prêter ma voix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGÉNOR, MIRAME.

AGÉNOR.

Où suis-je? Dans quels lieux la Fortune me guide!
Dieux, que réservez-vous au fils de Mermécide?
Vains honneurs, qu'Agénor n'a que trop recherchés,
Sous vos appas flatteurs que de soins sont cachés!
Depuis dix ans entiers éloigné de mon père,
Loin de me rapprocher d'une tête si chère,
Je transporte mes Dieux en ce fatal séjour,
Pour n'y sacrifier qu'au seul Dieu de l'amour.
Mais que j'en suis puni! Que l'hymen, cher Mirame,
Se venge avec rigueur d'une coupable flamme!
Moi, qui long-temps porté de climats en climats,
Fis le destin des Rois, subjuguai tant d'États,
Qui semblois, pour me faire une gloire immortelle,
N'avoir plus à dompter qu'une Reine cruelle;
Quand l'Univers en moi croit trouver un vengeur,
Mon bras de son Tyran devient le défenseur!

Enchanté malgré moi des exploits d'une Reine
Qui ne devroit peut-être exciter que ma haîne,
Je viens en imprudent grossir des étendards
Sous qui l'Amour m'a fait tenter tant de hasards.
Pourrois-je, sans rougir, imputer à la gloire
Des faits où Ténésis attache la victoire ?
J'ai tout fait pour lui plaire ; & mon cœur jusqu'ici
N'a, dans ce triste soin, que trop mal réussi.

MIRAME.

Eh quoi ! Seigneur, l'éclat d'un nouveau Diadême
Ne pourra dissiper votre douleur extrême !
Voulez-vous, trop sensible aux peines de l'amour,
Le front chargé d'ennuis, vous montrer à la Cour ?
Songez que ce vain Peuple, attentif à vous plaire,
En vôlant sur vos pas, de plus près vous éclaire.
Après ce que pour vous a fait Sémiramis....

AGÉNOR.

Laissons-là ses bienfaits : parle de Ténésis.
Dans ces superbes lieux voilà ce qui m'amene ;
Tout autre soin ne fait que redoubler ma peine.

MIRAME.

Seigneur, vous n'êtes plus dans ces camps où vos pas
N'avoient d'autres témoins que les yeux des Soldats.
Agénor y voyoit Ténésis sans contrainte,
Le courtisan oisif n'y causoit nulle crainte ;

La Reine, dont la guerre occupoit tous les jours,
A vos amours d'ailleurs laiſſoit un libre cours :
Mais c'eſt ici qu'il faut dans le fond de votre âme
Renfermer les tranſports d'une indiſcrette flamme.
Sémiramis en proie à la plus vive ardeur,
Laiſſe trop voir le feu qui dévore ſon cœur,
Pour oſer vous flatter de tromper ſa tendreſſe ;
Songez à quels périls vous livrez la Princeſſe.

AGÉNOR.

Je ne le ſais que trop, & c'eſt le ſeul effroi
Qui de tant de dangers ſoit venu juſqu'à moi ;
D'autant plus allarmé, que, déja las de feindre,
Mon cœur n'eſt point nourri dans l'art de ſe contraindre.
Mirame, tu connois juſqu'où va mon malheur,
Et tu peux condamner l'excès de ma douleur !
Dieux cruels, falloit-il prendre tant de vengeance
De l'oubli d'un ſerment juré dans mon enfance ?
Mais qu'ai-je à redouter ? & qu'importe à mes feux
Que la Reine en courroux ſe déclare contr'eux ?
Ce n'eſt pas ſous ſes loix que le Ciel m'a vu naître ;
Et l'Amour juſqu'ici n'a point connu de maître.
J'avoûrai cependant que l'éclat de ces lieux
A plus ému mon cœur qu'il n'a frappé mes yeux.
Je ne ſais, mais l'aſpect des murs de Babylone
M'a rempli tout-à-coup d'un trouble qui m'étonne.
Quoi que m'inſpire enfin leur redoutable aſpect,

Ces lieux n'ont rien qui doive exciter mon reſpect.
A la Reine, en un mot, nul devoir ne m'engage ;
Ses bienfaits, quels qu'ils ſoient, ſont dûs à mon courage.
C'eſt aſſez que ce jour m'ait vu déclarer Roi,
Pour ne vouloit ici dépendre que de moi.
Souffre que j'en excepte une Princeſſe aimable,
Qui ſoumit d'un coup-d'œil un courage indomptable
Qui peut-être auroit moins fait pour Sémiramis,
Si le ſort à mes yeux n'eût offert Ténéſis.
Mais je la vois ; vers nous c'eſt elle qui s'avance.
Laiſſe-moi ſeul ici jouir de ſa préſence.
Prends garde cependant que la Reine en ces lieux
Ne trouble un entretien qui m'eſt ſi précieux.

SCÈNE II.

AGÉNOR, TÉNÉSIS.

TÉNÉSIS.

JE vous cherche, Seigneur.

AGÉNOR.

Moi, Madame ?

TÉNÉSIS.

Oui, vous-même ;
Et vous cherche de plus par un ordre ſuprême.

Pour remplir votre eſpoir par des ſoins éclatans,
Je viens vous révéler des ſecrets importans.

AGÉNOR.

Quel que ſoit le deſſein qui vers moi vous adreſſe,
Madame, plût au Ciel, dans le ſoin qui vous preſſe,
Que de tous les ſecrets qu'on veut me révéler,
A quelques-uns des miens un ſeul pût reſſembler!
Que, las de les garder, mon cœur ſouffre à les taire!

TÉNÉSIS.

Je n'en viens point, Seigneur, pénétrer le myſtère;
Je n'ai pas prétendu vous déclarer les miens,
Et votre cœur pour lui peut réſerver les ſiens.
Le ſoin de les ſavoir n'eſt pas ce qui m'amène,
Je ne m'empreſſe ici que pour ceux de la Reine.

AGÉNOR.

Ah! Madame, daignez vous épargner ce ſoin.
Votre zèle pour elle iroit en vain plus loin;
Je ne veux rien ſavoir des ſecrets de la Reine,
Que lorſqu'il faut ſervir ſa juſtice ou ſa haîne.
Miniſtre à ſon courroux malgré moi dévoué,
Combien de fois mon cœur m'en a déſavoué!
S'il s'agiſſoit ici de dompter les rebelles,
Ou de tenter encor des conquêtes nouvelles,
On ne vous auroit pas confié ces ſecrets.
Quoique tout ſoit ſur moi poſſible à vos attraits,

La Reine, dont l'Aſie admire la prudence,
A-t-elle pu ſi mal placer ſa confidence ?
Et quel eſt ſon eſpoir, ou plutôt ſon erreur?
Que vous pénétrez peu l'une & l'autre en mon cœur!

TÉNÉSIS.

Qu'elle s'abuſe, ou non, ſur ce qu'elle en eſpère,
Vous pouvez avec elle éclaircir ce myſtère.
Je ne me charge ici que de vous informer
Qu'Agénor de la Reine a ſu ſe faire aimer;
Que l'unique bonheur où ſon grand cœur aſpire,
Seigneur, c'eſt de vous voir partager cet Empire.
Sa tendreſſe & ſa main ſont d'un aſſez grand prix
Pour ne pas s'attirer un injuſte mépris.

AGÉNOR.

Les Dieux, pour ajouter à ſa grandeur ſuprême,
Euſſent-ils dans ſes mains mis leur puiſſance même,
Il eſt pour Agénor un bien plus précieux
Que toutes les grandeurs de la Reine & des Dieux.
Mais, puiſque, malgré moi, vous avez pu m'apprendre
Ce dangereux ſecret que je craignois d'entendre,
Madame, permettez que mon cœur, à ſon tour,
Entre la Reine & vous s'explique ſans détour.
J'aime, je l'avoûrai; mon courage inflexible
N'a pu me préſerver d'un penchant invincible:
Un regard a ſuffi pour mettre dans les fers

Celui qui prétendoit y mettre l'Univers.
J'aime ; le digne objet pour qui mon cœur ſoupire,
Quoiqu'il ne brille point par l'éclat d'un Empire,
N'en mérite pas moins, par ſa ſeule beauté,
Tout l'hommage qu'on rend à la Divinité.
Le Ciel mit dans ſon cœur la vertu la plus pure
Dont il puiſſe enrichir les dons de la Nature.
Jugez à ce portrait, que je n'ai point flatté,
Si le nom de la Reine y peut être ajouté.
Vous me vantez en vain ſon rang & ſa tendreſſe ;
En vain à la ſervir votre bouche s'empreſſe ;
Que pourroit-elle, hélas! me dire en ſa faveur,
Que vos yeux auſſi-tôt n'effacent de mon cœur ?
Ah! ne les armez point d'une injuſte colère,
Princeſſe ; mon deſſein n'eſt point de leur déplaire :
Les miens ne ſont ouverts que pour les admirer,
Et mon cœur n'étoit fait que pour les adorer.

TÉNÉSIS.

Je n'ai que trop prévu que l'amour de la Reine
Exciteroit en vous une audace ſi vaine ;
Et meſurant bientôt tous les cœurs ſur le ſien,
Que parmi les vaincus vous compteriez le mien.
Fier de tant de hauts faits, vous avez cru peut-être
Que la ſeule valeur vous en rendroit le maître ;
Mais, ſi jamais l'Amour le ſoumet à vos loix,
Ce ſera le plus grand de vos fameux exploits.

Vingt Royaumes conquis, l'Égypte ſubjuguée,
L'Afrique en ſes déſerts par vous ſeul reléguée,
N'ont que trop ſignalé votre invincible cœur,
Sans enchaîner le mien au char de leur Vainqueur.
Seigneur, & quel eſpoir a donc pu vous promettre
Qu'à vos deſirs un jour vous pourriez le ſoumettre?
Car, ſi vous en eussiez jamais rien attendu,
Vous auriez mieux gardé le reſpect qui m'eſt dû.
J'eſtimois vos vertus, & ce n'eſt pas ſans peine
Que je vous vois chercher à mériter ma haîne.
Je ne vous parle point du péril où vos feux
Expoſent tous les miens, & moi-même avec eux.
Vous l'auriez dû prévoir : une plus belle flamme
De ce ſoin généreux eût occupé votre âme.
Je veux bien vous cacher d'autres ſecrets encor
Plus terribles cent fois pour l'amour d'Agénor :
Mais, ſi vous en voulez pénétrer le myſtère,
Daignez, ſi vous l'ôſez, interroger mon père;
Il vient : vous en pourrez mieux apprendre aujourd'hui
Ce qu'il faut eſpérer de ſa fille & de lui.

(*Elle ſort.*)



SCÈNE III.

AGÉNOR, *ſeul.*

QU'ENTENDS-JE ? quel mépris ! Ah ! c'en eſt trop, ingrate ;
Vous n'abuſerez plus d'un amour qui vous flatte.

SCÈNE IV.

BÉLUS, AGÉNOR.

AGÉNOR.

MAIS j'apperçois Bélus, fuyons un entretien
Qui ne peut plus qu'aigrir & ſon cœur & le mien.

BÉLUS.

Arrêtez un moment : j'ai deux mots à vous dire,
Qui me regardent, vous, la Reine, & tout l'Empire.
Au mépris de ſon ſang, plus encor de nos loix,
Qui n'ont jamais admis d'Étrangers pour nos Rois,
De ma ſœur & de vous on dit que l'hyménée,
Seigneur, doit dès ce jour unir la deſtinée.
L'eſprit avec juſtice indigné de ce bruit,
J'ai voulu par vous-même en être mieux inſtruit.

AGÉNOR.

Si ce bruit, quel qu'il ſoit, a de quoi vous ſurprendre,
De la Reine, Seigneur, ne pouviez-vous l'apprendre?

BÉLUS.

Ah! je ne ſais que trop ſes projets inſenſés.

AGÉNOR.

Et moi de vos ſecrets plus que vous ne penſez.

BÉLUS.

Si jamais votre cœur fut vraiment magnanime,
Vous n'aurez donc pour moi conçu que de l'eſtime.

AGÉNOR.

Je ne démêle point les divers intérêts
Qui vous font en ces lieux former tant de projets.
Il m'a ſuffi, ſavant dans l'art de les détruire,
D'en préſerver l'État; mais ſans vouloir vous nuire.
Ce diſcours vous ſurprend; mais, Prince, pourſuivez,
Et ne regardez point ce que vous me devez.

BELUS.

Je vous devrois beaucoup pour tant de retenue,
Si la cauſe, Seigneur, m'en étoit mieux connue.
Mon cœur n'eſt point ingrat; cependant je ſens bien
Qu'il voudroit vous haïr, & ne vous devoir rien.

AGÉNOR.

Je vais donc aujourd'hui, par un aveu ſincère,
Juſtifier ici cette haîne ſi chère.
Vous avez cru ſans doute, en votre vain courroux,
Qu'un étranger ſans nom fléchiroit devant vous,
Et ſur-tout au milieu d'un Cour ennemie,
Où l'on voit ſa puiſſançe encor mal affermie;
Que vous n'aviez, Seigneur, qu'à venir m'annoncer
Qu'à l'hymen de la Reine il falloit renoncer,
Pour me voir, au deſſein de conſerver ma vie,
Sacrifier l'eſpoir de régner ſur l'Aſie:
Mais de mes ennemis je brave les projets.
Je crains peu la menace, encor moins les effets;
Et ſi jamais l'Amour m'entraînoit vers la Reine,
Je ne conſulterois ni Bélus ni ſa haîne.
Mais, pour un autre objet dès long-temps prévenu,
Dans des liens plus doux mon cœur fut retenu.
Votre fille, Seigneur, eſt celle que j'adore,
Ou que, ſans ſes mépris, j'adorerois encore.

BÉLUS.

Ma fille! Ténéſis?

AGÉNOR.

Un captif tel que moi
Honoreroit ſes fers, même ſans qu'il fût Roi.

BÉLUS.

Seigneur, ſi mes ſecrets ont beſoin de ſilence,
Les vôtres n'avoient pas beſoin de confidence.
Quoi! d'aïeux ſans éclat Agénor deſcendu
A l'hymen de ma fille auroit-il prétendu?

AGÉNOR.

On vante peu le ſang dont je reçus la vie:
Mais je n'en connois point à qui je porte envie.
D'aucun ſoin ſur ce point mon cœur n'eſt combattu.
Le Deſtin m'a fait naître au ſein de la vertu;
C'eſt elle qui prit ſoin d'élever mon enfance,
Et ma gloire a depuis paſſé mon eſpérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien,
Ne connoît point de ſang plus digne que le ſien;
Et quand j'ai recherché votre auguſte alliance,
J'ai compté vos vertus, & non votre naiſſance.

BÉLUS.

C'eſt elle cependant qui décide entre nous.
Il eſt plus d'un mortel auſſi vaillant que vous;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puiſſe
être,
Dont le ſang d'où je ſors ne doive être le maître.
La valeur ne fait pas les Princes & les Rois;
Ils ſont enfans des Dieux, du Deſtin & des Loix.
La valeur, quels que ſoient ſes droits & ſes maximes,

Fait

Fait plus d'uſurpateurs que de Rois legitimes.
Si la valeur, plutôt que la ſplendeur du ſang,
Au-deſſus des humains pouvoit nous faire un rang,
Il n'eſt point de Soldats qu'un peu de gloire inſpire,
Qui ne pût à ſon tour aſpirer à l'Empire.
En vain ſur vos exploits vous fondez votre eſpoir.
Vous voilà revêtu de l'abſolu pouvoir;
Mais comment, & par qui! Seigneur, une Couronne
N'eſt jamais bien à nous, ſi le ſang ne la donne.
La Reine, comme moi, ſort de celui des Dieux;
Elle règne : eſt-ce aſſez pour oſer autant qu'eux?
Imitons leur juſtice, & non pas leur puiſſance.
L'équité doit régler & peine & récompenſe.
Quoi qu'il en ſoit, parmi de peu dignes ayeux,
Ma fille n'ira point mêler le ſang des Dieux.
Sur un ſang auſſi beau ſi votre amour ſe fonde,
Venez la diſputer au Souverain du monde.

AGÉNOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouit point mes yeux;
Le mien, ſans ce ſecours, eſt aſſez glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un Guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le ſecours des Loix;
Le premier qui le fut n'eut pour lui que ſa voix.
Quiconque eſt élevé par un ſi beau ſuffrage,
Ne croit pas du Deſtin déshonorer l'ouvrage.

Seigneur, à Ténéſis je réſervois ma foi,
Parce que mon amour la crut digne de moi.
J'ai voulu vous l'offrir, dans la crainte peut-être
De me voir obligé de vous donner un Maître.
La Reine m'offre ici l'Empire avec ſa main :
Puiſque vous m'y forcez, ce ſera dès demain ;
Ne fût-ce qu'à deſſein, Seigneur, de vous inſtruire
Qu'un Soldat n'en eſt pas moins digne de l'Empire.

BÉLUS.

Hé bien ! pourſuivez donc, tâchez de l'obtenir ;
Mais ſongez aux moyens de vous y maintenir.

(*Il ſort.*)

SCÈNE V.

AGÉNOR, *ſeul.*

AH ! dût-il m'en coûter le repos de ma vie,
Je veux de leur mépris punir l'ignominie.
La Reine vient : parlons, irritons ſon ardeur,
Aſſocions ma haîne aux tranſports de ſon cœur ;
Employons, s'il ſe peut, à flatter ſa tendreſſe,
Le moment de raiſon que mon dépit me laiſſe.



SCÈNE VI.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR.

SÉMIRAMIS.

Invincible Héros, ſeul appui de mes jours,
A quel autre aujourd'hui pourrois-je avoir recours ?
Je viens de pénétrer le plus affreux myſtère.
On me trahit, Seigneur, & le traître eſt mon frère.
Cette auſtère vertu dont ſe paroit l'ingrat,
Ne ſervoit que de voile au plus noir attentat.
Comblé de tant d'honneurs, ce perfide que j'aime,
De mes propres bienfaits s'arme contre moi-même ;
C'eſt lui dont la fureur, ſéduiſant mes Sujets,
M'en fait des ennemis déclarés ou ſecrets.
L'auriez-vous ſoupçonné d'une action ſi noire ?

AGÉNOR.

D'un Prince tel que lui vous devez peu la croire.

SÉMIRAMIS.

Seigneur, il n'eſt plus temps de le juſtifier ;
Il ne faut plus ſonger qu'à le ſacrifier.
Ma tendreſſe pour lui ne fut que trop ſincère,
Je n'en ai que trop fait pour cet indigne frère,
Malgré moi ; car enfin, ce n'eſt pas d'aujourd'hui
Que mon cœur en ſecret s'élève contre lui.

Si vous ſaviez quelle eſt la fureur qui le guide,
Et tout ce qu'en ces lieux méditoit le perfide!
Il en veut à vous-même, à mon Trône, à mes jours,
Si de tant de complots vous n'arrêtez le cours.
Mourant, percé de coups par l'ordre de ce traître,
Mégabiſe, Seigneur, dans ces murs va paroître;
Je le fais en ſecret apporter en ces lieux.

AGÉNOR.

Madame, devez-vous en croire un furieux?
Il eſt vrai qu'il accuſe & Bélus & Madate.

SÉMIRAMIS.

Vous voyez s'il eſt temps que ma vengeance éclate.

AGÉNOR.

Il faut diſſimuler un ſi juſte courroux;
Bélus eſt dans ces lieux auſſi puiſſant que vous.
Gardez-vous d'éclater : plus que jamais, Madame,
Vous devez renfermer vos tranſports dans votre âme.
Tout un peuple, pour lui prêt à ſe déclarer....

SÉMIRAMIS.

Eh bien! pendant la nuit il faut s'en aſſurer.
C'eſt de vous que j'attends cet important ſervice,
Vous, pour qui ſeul ici j'ordonne ſon ſupplice.
Seigneur, vous vous troublez! je ne ſais quels tranſports
Eclatent dans vos yeux, malgré tous vos efforts.

AGÉNOR.

Reine, je l'avoûrai, qu'à regret contre un frère
Mon bras vous prêteroit ici ſon miniſtère ;
Non que de vous ſervir il néglige l'emploi,
Mais daignez le commettre à quelqu'autre que moi.
Vous ne m'en verrez pas moins prompt à vous défendre,
Contre des jours ſi chers ſi l'on ôſe entreprendre.

SÉMIRAMIS.

Ah, Seigneur ! ce n'eſt pas l'interêt de mes jours
Qui me fait d'un Héros implorer le ſecours.
Plût au Ciel que Bélus n'en voulût qu'à ma vie !
D'un courroux moins ardent on me verroit ſaiſie :
Mais, hélas ! le cruel attaque en ſa fureur
Tout ce qui fut jamais de plus cher à mon cœur.
Ce n'eſt qu'à le ſauver que ma tendreſſe aſpire,
Et ce n'eſt pas pour moi que je défends l'Empire.
Seigneur, ſi Ténéſis eût rempli mon eſpoir,
Mon cœur n'auroit plus rien à vous faire ſavoir ;
Et le vôtre du moins, plein de reconnoiſſance,
Raſſureroit du mien la timide eſpérance.

AGÉNOR.

La Princeſſe a daigné dans un long entretien....

SÉMIRAMIS.

Hé quoi ! vous l'avez vue, & ne m'en dites rien !
On ſait tout, cependant on garde un froid ſilence !

On ſe trouble, on ſoupire, & même en ma préſence !
Quels regards ! quel accueil ! & qu'eſt-ce que je voi ?
Sans doute on vous aura prévenu contre moi.
Ah ! Seigneur, pardonnez ces pleurs à mes allarmes,
Et n'accuſez que vous de mes premières larmes.

AGÉNOR.

Quand on eſt, comme vous, ſi reſſemblante aux Dieux,
Dans le cœur des Mortels on devroit lire mieux.
Que n'en doit point attendre une Reine ſi belle ?
Quel cœur à ſes deſirs pourroit être rebelle ?
Sans vous offrir ici des ſoupirs ni des ſoins,
Peut-être qu'Agénor n'en aimera pas moins.
Son cœur, né pour la guerre & non pour la tendreſſe,
Des camps qui l'ont nourri garde encor la rudeſſe,
Et je crois qu'en effet vous n'en attendez pas
Des vulgaires Amans les frivoles éclats :
Mais tel qu'il eſt enfin, ſi ce cœur peut vous plaire,
J'accepte tous les dons que vous voulez me faire.

SÉMIRAMIS.

Que vous me raſſurez par un aveu ſi doux !
Qu'avec crainte, Seigneur, j'ai paru devant vous !
Hélas ! ſans ſe flatter, une Reine coupable
Pouvoit-elle eſpérer de vous paroître aimable ?
Pour toucher votre cœur, je n'ai que mes tranſports ;
Pour me juſtifier, je n'ai que mes remords.

Mais que dis-je ? & pourquoi me reprocher un crime
Que mon amour pour vous va rendre légitime ?
Si jamais dans le ſang mes mains n'euſſent trempé,
Si quelqu'heureux forfait ne me fût échappé,
Je ne goûterois pas la douceur infinie
De pouvoir vous aimer le reſte de ma vie.
Venez, Seigneur, venez donner à l'Univers,
Qui me vit ſi long-temps lui préparer des fers,
Un ſpectacle pompeux qu'il n'oſoit ſe promettre,
C'eſt de voir à ſon tour un mortel me ſoumettre.
Venez, par un hymen ſi cher à mes ſouhaits,
Du perfide Bélus confondre les projets.
Par ces nœuds, dont je cours hâter l'auguſte fête,
Venez de l'Univers m'annoncer la conquête.
Hélas ! je l'ai privé du plus grand de ſes Rois ;
Mais je lui rends en vous plus que je ne lui dois.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉLUS, MADATE.

BÉLUS.

MADATE, c'en eſt fait ; la Fortune cruelle
A juré que ma ſœur l'éprouveroit fidelle.
Le traître Mégabiſe, à tes coups échappé,
Nous vend cher à tous deux le trait qui l'a frappé.
Il a de nos complots fait avertir la Reine,
Et je ſais que près d'elle en ſecret on l'amène.
Il ne nous reſte plus, dans un ſi triſte ſort,
D'autre eſpoir que celui d'illuſtrer notre mort.
Mourons : mais, s'il ſe peut, avant qu'on nous opprime,
Honorons mon trépas de plus d'une victime.
Seul eſpoir dont mon cœur s'eſt trop entretenu,
Imprudent Ninias, qu'êtes-vous devenu ?

MADATE.

Seigneur, dès que le ſort contre nous ſe déclare,
Que pourroit contre lui la vertu la plus rare ?

Et quel eſpoir encor peut vous être permis
Dans ces perfides lieux à la Reine ſoumis?
C'eſt loin d'ici qu'il faut conjurer un orage
Que prétendroit en vain braver votre courage.

BÉLUS.

Qui? moi! qu'en fugitif j'abandonne ces lieux!
Mes ennemis y ſont, & je ne cherche qu'eux.
Le Ciel même dût-il m'accabler ſous ſa chûte,
Mon cœur n'eſt pas de ceux que le péril rebute;
Il n'a jamais formé que d'illuſtres deſſeins,
Et ma perte aujourd'hui n'eſt pas ce que je crains.
As-tu fait de ma part avertir Mermécide?
C'eſt de lui que j'attends un conſeil moins timide.
Il vient: cours cependant informer Agénor
Qu'un moment ſans témoins je veux le voir encor.
Je conçois un projet qui flatte ma vengeance,
Et rend à mon courroux ſa plus chère eſpérance.

SCÈNE II.

BELUS, MERMÉCIDE.

BÉLUS.

Mermécide, ſais-tu juſqu'où vont nos malheurs?
Que ce funeſte jour nous prépare d'horreurs!

Nous sommes découverts ; & bientôt de la Reine
Nous allons voir sur nous tomber toute la haîne.

MERMÉCIDE.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que cette main
N'attend qu'un mot de vous pour lui percer le sein.
Malgré le faix des ans, l'âge enfin qui tout glace,
Je sens par vos périls réchauffer mon audace.
Prononcez son arrêt, condamnez votre sœur ;
J'immole avant la nuit elle & son défenseur.
Il semble qu'avec nous le sort d'intelligence
Livre à tous vos desseins ce Guerrier sans défense.

BÉLUS.

Non, Mermécide, non, je n'y puis consentir ;
Épargne à ma vertu l'horreur d'un repentir.
Mon bras ne s'est armé que pour punir des crimes,
Et non pour immoler d'innocentes victimes.
Je l'ai vu ce Héros ; tremblant à son aspect,
Je n'ai senti pour lui qu'amour & que respect.
De quel crime, en effet, ce Guerrier redoutable
Envers les miens & moi peut-il être coupable ?
On n'est point criminel pour être ambitieux.
On offre à ses desirs un Trône glorieux :
A ses vœux les plus doux moi seul ici contraire,
Je dédaigne un Héros qui m'est si nécessaire ;
Cependant je l'estime, & je sens dans mon cœur

Je ne ſais quel penchant parler en ſa faveur.
Je n'ai peut-être ici qu'avec trop d'imprudence
Laiſſé d'un vain mépris éclater l'apparence.
Perdons ma ſœur; pour lui, conſens à l'épargner:
Loin de le perdre, il faut tâcher de le gagner.
Je ſais un ſûr moyen de l'armer pour moi-même;
Que te dirai-je enfin? C'eſt Ténéſis qu'il aime.

MERMÉCIDE.

Mais pour en diſpoſer, Seigneur, eſt-elle à vous?
Ninias, engagé dans des liens ſi doux,
En a gardé peut-être une tendre mémoire.

BÉLUS.

Cette union n'étoit que trop chère à ma gloire.
Qui doit plus que Bélus en regretter les nœuds?
Cet hymen auroit mis le comble à tous mes vœux.
Mais un plus digne ſoin veut qu'on lui ſacrifie
L'eſpoir qu'eut Ténéſis au Trône de l'Aſie;
Il faut à Ninias conſerver déſormais
Un ſceptre qui doit ſeul attirer ſes ſouhaits.
Ma fille fut à lui; mais ce n'eſt pas un gage
Qui lui puiſſe aſſurer un ſi noble avantage.
A ſon premier hymen arrachons Ténéſis,
Si je veux d'un ſecond priver Sémiramis.
Ninias n'auroit plus qu'une eſpérance vaine,
Si jamais Agénor s'uniſſoit à la Reine.

Enfin, puiſque le ſort m'y contraint aujourd'hui,
Il faut ſans murmurer deſcendre juſqu'à lui,
En de honteux liens engager ma famille,
Aux vœux d'un inconnu ſacrifier ma fille.

MERMÉCIDE.

Mais ſi de ſon hymen il dédaignoit l'honneur?

BÉLUS.

Je l'abandonne alors à toute ta fureur.
Adieu. Bientôt ici ce Guerier doit ſe rendre:
En ces lieux cependant ſongeons à nous défendre;
Diſperſe nos amis autour de ce Palais,
Qu'aux troupes de la Reine ils en ferment l'accès.
Il faut des plus hardis, commandés par moi-même,
Placer ici l'élite en ce péril extrême;
Semer de toutes parts des bruits ſéditieux,
Qui puiſſent ranimer les moins audacieux;
Dire que Ninias voit encor la lumière,
Qu'il revient pour venger le meurtre de ſon père.
Je veux de ce faux bruit faire trembler ma ſœur,
Porter le déſeſpoir juſqu'au fond de ſon cœur.
Tandis qu'ici tu vas ſignaler ton courage,
Que ma vertu du mien va faire un triſte uſage!

SCÈNE III.

BÉLUS, *seul.*

ENFIN, c'en eſt donc fait: me voilà parvenu
Au point de m'abaiſſer aux pieds d'un inconnu;
De flatter une ardeur que j'ai tant mépriſée,
Mais que le ſort injuſte a trop favoriſée.
De l'eſpoir le plus doux il faut me dépouiller,
Et du ſang de ma ſœur peut-être me ſouiller.
Telle eſt donc de ces lieux l'influence cruelle
Que même la vertu s'y rendra criminelle;
Et lorſque de ſes ſoins la juſtice eſt l'objet,
Elle y doit emprunter les ſecours du forfait.
Dieux jaloux, dont j'ai tant imploré la vengeance,
Confiez-m'en du moins l'invincible puiſſance.
Si tel eſt de mon ſang le malheureux deſtin
Qu'il y faille ajouter un crime de ma main,
Que l'aſtre injurieux qui ſur ce ſang préſide
Lui doive un aſſaſſin après un parricide.
Grands Dieux, ſi vous n'oſez vous joindre à mon courroux,
Daignez pour un moment m'aſſocier à vous.
On vient....

SCÈNE IV.

BÉLUS, AGÉNOR.

BÉLUS.

C'EST l'Etranger. Que de trouble, à ſa vue,
S'élève tout-à-coup dans mon âme éperdue !
(*à Agénor.*)
N'eſt-ce point abuſer des momens d'Agénor,
Que de vouloir ici l'entretenir encor ?
Seigneur, ſans me flatter d'une vaine eſpérance,
Puis-je attendre de vous un peu de confiance ?
Après un entretien mêlé de tant d'aigreur,
Puis-je en eſpérer un plus conforme à mon cœur ?

AGÉNOR.

Dès qu'il en bannira l'orgueil & la menace,
Qu'il n'ira point lui-même exciter mon audace,
Bélus peut-il penſer qu'Agénor aujourd'hui
Manque de confiance ou de reſpect pour lui ?

BÉLUS.

Je vais donc avec vous employer un langage
Dont jamais ma fierté ne me permit l'uſage.
Je vois ſur votre front une auguſte candeur,
Don du Ciel que n'a point démenti votre cœur,

Qui ſemble m'inviter à vous ouvrir ſans crainte
Celui d'un Prince né ſans détour & ſans feinte.
Mais avant qu'à vos yeux de mes deſſeins ſecrets
Je développe ici les ſacrés intérêts,
Il m'importe, Seigneur, de regagner l'eſtime
D'un cœur que je ne puis croire que magnanime.
Vous avez cru, ſans doute, inſtruit de mes deſſeins,
Que l'ambition ſeule avoit armé mes mains.
En effet, à me voir appliqué ſans relâche
Aux malheureux complots où mon courroux m'attache,
Qui ne croiroit, Seigneur, du moins ſans m'offenſer,
A de honteux ſoupçons pouvoir ſe diſpenſer?
Mais ce n'eſt pas ſur moi, qu'aucun deſir n'enflamme,
C'eſt ſur les Dieux qu'il faut en rejetter le blâme.
La fureur de règner ne m'a point corrompu;
Je règnerois, Seigneur, ſi je l'avois voulu.
Si ma ſœur elle-même avoit régné ſans crime,
Si ſur moi ſon pouvoir eût été légitime,
Ou ſi, pour la punir d'un parricide affreux,
Les Dieux avoient été plus prompts, plus rigoureux,
Vous ne me verriez point attaquer ſa puiſſance,
Ou ſur ces Dieux trop lents uſurper la vengeance:
Mais ils m'ont de leurs ſoins dénié la faveur,
Comme ſi c'étoit moi qu'eût offenſé ma ſœur;
Ou que je duſſe ſeul embraſſer leur querelle.
Je ne ſuis que pour eux, ils ne ſont que pour elle.
Mais vous, qu'à mes deſſeins j'éprouve ſi fatal,

Lorſque vous devriez en être le rival,
Avec une vertu que l'Univers révère,
Qui devroit d'elle-même épouſer ma colère,
Je ne vois qu'un Héros protecteur des forfaits,
Qui ſe laiſſe entraîner au torrent des bienfaits.
Car ne vous flattez point qu'avec quelqu'innocence
Vous puiſſiez de ma ſœur embraſſer la défenſe.
Eh! comment ſe peut-il qu'épris de Ténéſis,
Vous ayez pu, Seigneur, ſervir Sémiramis?
Quel étoit donc l'eſpoir du feu qui vous anime?
Vous ſaviez mes projets; ignorez-vous ſon crime?

AGÉNOR.

Et que m'importe à moi ce forfait odieux?
Eſt-ce à moi ſur ce point de prévenir les Dieux?
Pour vous charger ici du ſoin de ſon ſupplice,
Eſt-ce à vous que le Ciel a commis ſa juſtice?
Seigneur, dans ſes deſſeins votre cœur trop ardent
Ne cache point aſſez le piége qu'il me tend.
De vos divers complots la trame découverte
Vous fait de votre ſœur vouloir hâter la perte;
Dans le deſſein affreux d'attenter à ſes jours,
Vous voulez lui ravir ſon unique ſecours.
Ceſſez de me flatter que l'Univers m'admire,
Pour m'en faire un devoir de refuſer l'Empire,
De rejetter l'honneur d'un hymen glorieux....

BÉLUS.

BÉLUS.

Dites plutôt, Seigneur, d'un hymen odieux.
Oui, je veux vous ravir ce honteux Diadême,
Vous ôter à la Reine, & vous rendre à vous-même,
Retenir la vertu qui fuit de votre sein,
De ma fille & de moi vous rendre digne enfin.
Je vois où malgré vous le dépit vous entraîne :
Mais je veux qu'en Héros la raison vous ramène,
Dussé-je en suppliant embrasser vos genoux.
Je ne vous nierai pas que j'ai besoin de vous;
C'est en dire beaucoup pour une âme assez fiere,
Que l'on ne vit jamais descendre à la prière;
Et, si je m'en rapporte au bruit de vos vertus,
C'est en dire encor plus pour vous que pour Bélus.
Croyez que le desir de sauver une vie
Qui malgré tous vos soins pourroit m'être ravie,
N'est pas ce qui m'a fait vous rappeler ici.
Ne me soupçonnez point d'un si lâche souci;
Foible raison pour moi, mon cœur en a bien d'autres,
Que je veux essayer de rendre aussi les vôtres.
Dussiez-vous révéler mes secrets à ma sœur,
Je vais vous découvrir jusqu'au fond de mon cœur.
Quelque soin qui pour elle ici vous intéresse,
Je n'exige de vous ni serment ni promesse.
Quel péril trouverois-je encore à m'expliquer?
Je n'ai plus rien à perdre, & j'ai tout à risquer.

De mon indigne sœur la mort est assurée;
Malgré les Dieux & vous, mon courroux l'a jurée.
Oui, Seigneur, & ce jour terminera les siens,
Deviendra le plus grand ou le dernier des miens.
Les conjurés sont prêts; leur troupe audacieuse
Portoit jusques sur vous une main furieuse,
Si je n'eusse arrêté leurs complots inhumains.
Quoique vous seul ici traversiez mes desseins,
La vertu sur mon cœur fut toujours trop puissante,
Pour pouvoir immoler une tête innocente :
Mais je ne puis souffrir qu'avec tant de valeur
Vous vous déshonoriez à protéger ma sœur.
Si je vous haïssois, votre mort est certaine;
Je n'ai qu'à vous livrer à l'hymen de la Reine.
Mais je veux vous ravir à ce honteux lien;
Et, pour y parvenir, je n'épargnerai rien.
Abandonnez la sœur, je vous réponds du frère.
Dites-moi, Ténésis vous est-elle encor chère?

AGÉNOR.

Cruel! n'achevez pas, j'entrevois vos desseins :
Offrez à d'autres vœux vos présents inhumains.
Laissez-moi ma vertu : la vôtre, trop farouche,
A mon cœur affligé n'offre rien qui le touche;
Et j'aime mieux encore essuyer vos mépris,
Que de vous voir tenter de m'avoir à ce prix.
Si vous l'aviez pensé, je tiendrois votre estime

Plus honteuſe pour moi que ne ſeroit un crime.
Votre fille m'eſt chère, & jamais dans mon cœur
Je ne ſentis pour elle une plus vive ardeur;
Je l'aime, je l'adore, & mon âme ravie
Eût préféré ſa main au Trône de l'Aſie.
Je conçois tout le prix d'un bonheur ſi charmant;
Mais je le conçois plus en Héros qu'en Amant.
Vous rempliſſez mon cœur de douleur & de rage,
Sans remporter ſur lui que ce foible avantage.
Triſte & déſeſpéré de vos premiers refus,
Et d'un illuſtre hymen moins touché que confus,
J'allois quitter ces lieux malgré ma foi promiſe,
Honteux qu'à mon dépit la Reine l'eût ſurpriſe:
Mais, Seigneur, c'eſt aſſez pour m'attacher ici,
Que de tous vos complots vous m'ayez éclairci.
Votre ſœur en moi ſeul a mis ſon eſpérance;
Fallût-il de mon ſang payer ſa confiance,
Aux plus affreux dangers vous me verrez courir,
Sans donner à l'amour ſeulement un ſoupir.

BÉLUS.

Courez donc immoler Ténéſis elle-même,
Une Princeſſe encor qui peut-être vous aime;
Car enfin, à juger de ſon cœur par le mien,
Mon penchant doit aſſez vous répondre du ſien.
Mais votre cœur ſe fait une gloire ſauvage
De refuſer du mien un ſi précieux gage.

Mon fils (d'un nom si doux laissez-moi vous nommer,
Et dans ses soins pour vous mon cœur se confirmer.)
Une fausse vertu vous flatte & vous abuse,
Au véritable honneur votre cœur se refuse.
Fait-il donc consister sa gloire à protéger
Des crimes dont déjà vous m'auriez dû venger?

AGÉNOR.

Voyez où vous emporte une aveugle colère.
Eh! qui défends-je ici? La sœur contre le frère.
Votre cœur croit en vain l'emporter sur le mien;
Malgré tout mon amour, je n'écoute plus rien.
Mais si l'on en vouloit à votre illustre tête,
Ma main à la sauver n'en sera pas moins prête.
Entre la Reine & vous, juste, mais généreux,
Je me déclarerai pour les plus malheureux.
Adieu, Seigneur: je sens que ma vertu chancelle;
Et j'en dois à ma gloire un compte plus fidèle.
Je ne vous cache point ma foiblesse & mes pleurs,
Mon cœur est déchiré des plus vives douleurs;
Mais il faut mériter, par un effort sublime,
S'il ne m'aime, du moins que le vôtre m'estime.
Vous pouvez vous flatter, malgré votre courroux,
Que vous m'avez rendu plus à plaindre que vous.

SCÈNE V.

BÉLUS, *seul.*

Esclave des bienfaits, moins grand que téméraire,
Puisque tu veux mourir, il faut te satisfaire.
Après t'avoir rendu maître de mes secrets,
Il faut que de tes jours je le sois désormais.
Grands Dieux, qui ne m'offrez que de chères victimes,
Ne me les rendrez-vous jamais plus légitimes ?
Mais puisque vous voulez un crime de ma main;
Dieux cruels, il faut bien s'y résoudre à la fin.

SCÈNE VI.

BÉLUS, TÉNÉSIS,

TÉNÉSIS,

Ah, Seigneur ! est-ce vous ? Que mon âme éperdue
Avoit besoin ici d'une si chère vue !
Je ne sais quels projets on médite en ces lieux :
Mais je ne vois par-tout que Soldats furieux,
Que des fronts menaçans, qu'épouvante, que trouble.
La Garde du Palais à grands flots se redouble.

La Reine frémiſſante erre de toutes parts,
Et je n'en ai reçu que de triſtes regards,
Quoiqu'elle m'ait appris que ſon hymen s'apprête.
Mais quels apprêts, grands Dieux, pour une telle fête!
Que mon cœur, allarmé de tout ce que je voi,
En conçoit de douleur, & de trouble, & d'effroi!
D'un ſon tumultueux tout ce Palais réſonne,
Et je ſais qu'en ſecret la Reine vous ſoupçonne.

BÉLUS.

Ma fille, elle fait plus que de me ſoupçonner,
Et de bien d'autres cris ces lieux vont réſonner.
Que ces triſtes apprêts qui cauſent vos allarmes,
Vont vous coûter encor de ſoupirs & de larmes,
Ma chère Ténéſis! On ſait tous mes projets,
Et c'eſt contre moi ſeul que ſe font tant d'apprêts.

TÉNÉSIS.

Pourquoi donc en ces lieux vous arrêter encore?
Souffrez que pour vous même ici je vous implore;
Fuyez, daignez du moins tenter quelque ſecours
Qui d'un père ſi cher me conſerve les jours.
Mais un reſte d'eſpoir me flatte & vient me luire;
Je crois même, Seigneur, devoir vous en inſtruire.
Agénor a pour moi témoigné quelqu'ardeur
Que n'aura point peut-être étouffé ma rigueur.
Ainſi que ſon pouvoir, ſa valeur eſt extrême.
Que ne fera-t-il point pour plaire à ce qu'il aime?

BÉLUS.

Agénor! ah! ma fille, il n'y faut plus penſer.
L'inſolent! à quel point il vient de m'offenſer!
Ténéſis, ſi c'eſt-là votre unique eſpérance,
Vous me verrez bientôt immoler ſans défenſe.
Je veux à votre gloire épargner un récit
Qui ne vous cauſeroit que honte & que dépit.
Au Maître des Humains je vous avois unie.
Après m'être flatté d'une gloire infinie,
Il m'a fallu deſcendre à des nœuds ſans éclat;
Et d'un ſoin ſi honteux je n'ai fait qu'un ingrat.
Ma fille, on vous préfère une Reine barbare;
Contre vous, contre moi, pour elle on ſe déclare.
Je me ſuis abaiſſé juſques à ſupplier;
Mais qu'un vil Étranger vient de m'humilier!

TÉNÉSIS.

Je vous connois tous deux; violens l'un & l'autre,
Son cœur fier n'aura pas voulu céder au vôtre;
Une timide voix ſaura mieux le fléchir.
Je n'examine rien, s'il peut vous ſecourir.
Souffrez pour un moment que je m'offre à ſa vue.

BÉLUS.

Ma fille, il n'eſt plus temps, ſa perte eſt réſolue.
Plus que les miens ici ſes jours ſont en danger;
De ſes lâches refus ſon ſang va me venger.

Adieu. De ce Palais, où bientôt le carnage
Va n'offrir à vos yeux qu'une effroyable image,
Fuyez, dérobez-vous de ce funeste lieu;
Où je vous dis peut-être un éternel adieu.

SCÈNE VII.

TÉNÉSIS, *seule.*

O Sort, si notre sang te doit quelques victimes,
La Reine à ton courroux n'offre que trop de crimes.
Hélas! c'en est donc fait, & je touche au moment
Où je verrai périr mon père, ou mon amant,
L'un par l'autre; & tous deux, soit l'amant, soit le père,
Ils n'armeront contr'eux qu'une main qui m'est chère,
Et ne me laisseront, pour essuyer mes pleurs,
Que celle qui viendra de combler mes malheurs.
Mais, en est-ce un pour moi que la mort d'un perfide
Qui préfère à ma main une main parricide?
Dès qu'un lâche intérêt le jette en d'autres bras,
Que m'importe son sort? Ce qu'il m'importe? hélas!
Malheureuse, malgré ta tendresse trahie,
Dis qu'il t'importe encor plus que ta propre vie,
Et que l'ingrat lui seul occupe plus ton cœur
Qu'un père infortuné n'excite ta douleur.
Non, non, malgré Bélus, il faut que je le voie;

De leur hymen du moins je veux troubler la joie;
M'offrir à leurs regards, l'œil ardent de courroux;
Les immoler tous deux à mes tranſports jaloux.
Hélas! que ma douleur tromperoit mon attente!
L'ingrat ne me verroit qu'affligée & mourante,
Loin de les immoler, me traîner à l'Autel,
Et moi-même en mon ſein porter le coup mortel;
De leur hymen offrir pour première victime
Un cœur qui, ſans amour, auroit été ſans crime.
Ah, lâche! ſi tu veux t'immoler en ce jour,
Que ce ſoit à ta gloire, & non à ton amour.
N'importe, il faut le voir: un repentir peut-être
A mes pieds, malgré lui, ramènera le traître.
Pour mon père du moins implorons ſon ſecours,
Lui ſeul peut m'aſſurer de ſi précieux jours.
Heureuſe que ce ſoin puiſſe aux yeux d'un parjure
Voiler ceux que l'Amour dérobe à la Nature!

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGÉNOR, *seul.*

Où vais-je, malheureux, & quel eſt mon eſpoir?
Indomptable fierté, chimérique devoir,
Si tu veux qu'à tes loix la gloire encor m'enchaîne,
Cache donc mieux l'abîme où mon dépit m'entraîne;
Ou ne me réduis point à te ſacrifier
Un bien à qui mon cœur ſe promit tout entier.
Ah! fuyons de ces lieux, ou laiſſons dans mon âme
Renaître les tranſports de ma première flamme.
Allons chercher ailleurs des lauriers dont l'honneur
Flatte plus ma vertu, coûte moins à mon cœur.
Il ne me reſte plus, pour l'ébranler encore,
Que de m'offrir aux yeux de celle que j'adore.
Qu'à regret je combats ce funeſte deſir!



SCÈNE II.

TÉNÉSIS, AGÉNOR.

AGÉNOR.

Mais je la vois ; grands Dieux, que vais-je devenir ?
Fuyons, n'attendons pas que mon âme éperdue
S'abandonne aux tranſports d'une ſi chère vue.

TÉNÉSIS.

Ne fuyez point, Seigneur ; un cœur ſi généreux
Ne doit point éviter l'abord des malheureux.
Hélas ! je ne viens point pour troubler par mes larmes
Un hymen qui pour vous doit avoir tant de charmes.
Vous ne me verrez point, contraire à vos deſirs,
A des tranſports ſi doux mêler mes déplaiſirs.
Je viens, Seigneur, je viens, tremblante pour un père,
Confier à vos ſoins une tête ſi chère,
Embraſſer vos genoux, & d'un ſi ferme appui
Implorer le ſecours moins pour moi que pour lui.
Je ne demande point qu'à la Reine infidèle,
Pour ſauver des ingrats, vous vous armiez contr'elle :
Tant d'eſpoir n'entre point au cœur des malheureux ;
Ils ne ſavent former que de timides vœux.
Non, d'un amour juré ſous de ſi noirs auſpices

Je n'attends plus, Seigneur, de ſi grands ſacrifices.
Hélas! qui m'auroit dit qu'après des ſoins ſi doux,
Je viendrois ſans ſuccès tomber à vos genoux,
Qu'on ne me répondroit que par un froid ſilence?
Ah! d'un regard du moins rendez-moi l'eſpérance.
Ne ſuffiſoit-il pas du refus de ma main,
Sans me plonger encor le poignard dans le ſein?
Daignez prendre pitié d'une triſte famille.
N'immolez pas du moins le père avec la fille.

AGÉNOR.

Ah! ne m'outragez point par cet indigne effroi;
Si j'immole quelqu'un, ce ne ſera que moi.
N'accablez point vous-même un amant déplorable,
Plus malheureux que vous, peut-être moins coupable.
Hélas! où malgré moi m'avez-vous engagé!
Dans quel abîme affreux vos rigueurs m'ont plongé!
Il eſt vrai qu'au dépit mon âme abandonnée
A voulu ſe venger par un prompt hyménée.
J'ai fait plus; un devoir ſacré, quoiqu'inhumain,
M'a fait avec fierté rejetter votre main.
Mais on en exigeoit pour prix un ſacrifice
Dont jamais ma vertu n'admettra l'injuſtice;
Et ſi je vous avois acceptée à ce prix,
Vous-même ne m'euſſiez reçu qu'avec mépris.
Ce n'eſt pas que mon cœur, rebuté de ſa chaîne,
Se ſoit un ſeul moment écarté vers la Reine.

J'aurois trop à rougir si pour Sémiramis
J'avois abandonné l'aimable Ténésis.
Je la perds cependant, si je lui suis fidèle.
Si je lui sacrifie une Reine cruelle,
Je ne suis plus qu'un cœur sans honneur & sans foi;
Sceptre, Maitresse, honneur, tout est perdu pour moi.
Adieu, Madame, adieu; je vais loin de l'Asie
Signaler la fureur dont mon âme est saisie:
Mais avant mon départ je sauverai Bélus,
Je sauverai la Reine, & ne vous verrai plus.
A des périls trop sûrs c'est exposer ma gloire,
Que d'ôser à vos yeux disputer la victoire.

TÉNÉSIS.

Hélas! malgré les soins de ce que je me doi,
Que la mienne, Seigneur, sera triste pour moi!
Qu'Agénor frémiroit de mon destin barbare,
S'il savoit comme moi tout ce qui nous sépare,
Et de combien d'horreurs nos cœurs sont menacés!
Mais sans vous informer de mes malheurs passés,
Je ne souffrirai point qu'une flamme si belle
Dont je mérite peu l'attachement fidèle,
Pour tout prix des secours que j'implore de vous,
Vous fasse renoncer à l'espoir le plus doux.
Quoi qu'il m'en coûte, il faut vous donner à la Reine;
Je veux former moi-même une si belle chaîne,
Ne pouvant vous payer que du don de sa foi:

AGÉNOR.

C'eſt-là, pour la première & la dernière fois,
Que je vis la Beauté qu'on ſoumit à mes loix.
Du pyrope éclatant ſa tête étoit ornée:
Sans pompe cependant elle fut amenée.
Un mortel vénérable, & dont l'auguſte aſpect
Inſpiroit à la fois la crainte & le reſpect,
Conduiſoit à l'Autel cette jeune merveille;
Age peu différent, ſuite toute pareille,
Un Prêtre, deux Vieillards, nul Eſclave près d'eux.
De la pourpre des Rois on nous orna tous deux.

TÉNÉSIS.

Mais, Seigneur, à l'Autel ne vit-on point vos mères?

AGÉNOR.

L'un & l'autre avec nous, nous n'avions que nos pères.

TÉNÉSIS.

Achevez.

AGÉNOR.

J'ai tout dit.

TÉNÉSIS.

Hélas! c'étoit donc vous!

AGÉNOR.

Quoi, Madame?

TÉNÉSIS.

TÉNÉSIS.

Ah, Seigneur! vous êtes mon époux.

AGÉNOR.

Moi, votre époux! qui? moi! le fils de Mermécide!

TÉNÉSIS.

Ah, Seigneur! ce nom ſeul de notre hymen décide;
Bélus m'en a parlé cent fois avec tranſport,
De ce fils diſparu plaignant toujours le ſort.
De celui des Humains ce fils doit être Arbitre.

AGÉNOR.

Mon cœur eſt moins touché d'un ſi ſuperbe titre,
Que d'un bien....

TÉNÉSIS.

Terminons des tranſports ſuperflus.
Adieu, Seigneur, adieu; je cours chercher Bélus.
Les momens nous ſont chers; il faut que je vous laiſſe.



SCÈNE III.

AGÉNOR, *seul.*

QU'AI-JE entendu? qui? moi, l'époux de la Princesse!
Et comment ce Bélus, si jaloux de son rang,
A-t-il pu se choisir un gendre de mon sang?
Mais quel est donc celui dont le Ciel m'a fait naître,
Si l'Univers en moi doit adorer un Maître?

SCÈNE IV.

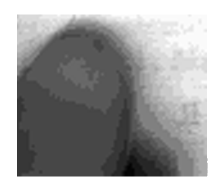
MIRAME, AGÉNOR.

MIRAME.

SEIGNEUR, un Etranger, qui se cache avec soin,
Demande à vous parler un moment sans témoin.

AGÉNOR.

Qu'il entre.



SCÈNE V.

AGÉNOR, *seul.*

CÉPENDANT, que mon âme agitée,
Toute entière aux plaisirs dont elle est transportée,
Auroit ici besoin d'un peu de liberté !

SCÈNE VI.

MERMÉCIDE, AGÉNOR, MIRAME.

AGÉNOR.

APPROCHEZ, vous pouvez parler en sûreté.

MERMÉCIDE.

D'un secret important chargé de vous instruire....
Mais daignez ordonner, Seigneur, qu'on se retire.

AGÉNOR, *à Mirame.*

Sortez.



SCÈNE VII.

AGÉNOR, MERMÉCIDE.

AGÉNOR.

HÉ bien? quel eſt ce ſecret important?
Hâtez-vous, tout m'appèlle ailleurs en cet inſtant.

MERMÉCIDE.

Seigneur, dans ce billet que j'ôſe ici vous rendre....

AGÉNOR.

De quelle main?

MERMÉCIDE.

Liſez, & vous allez l'apprendre.

AGÉNOR.

C'eſt de Bélus, ſans doute; & ſon cœur généreux
Daigne encor.... mais liſons.

(*Mermécide tire un poignard, & le lève pour frapper Agénor.*)

AGÉNOR, *arrêtant le bras de Mermécide.*

Arrête, malheureux.
D'une ſi foible main, qu'eſpéres-tu, perfide?
Mais qu'eſt-ce que je vois? Grands Dieux, c'eſt Mermécide!

MERMÉCIDE.

Ciel ! que vois-je à mon tour ? Mérodate, mon fils !
Et, pour comble d'horreurs, parmi mes ennemis !

AGÉNOR.

Seigneur, ne mêlez point d'amertume à ma joie ;
Pénétré du bonheur que le Ciel me renvoie,
Mon cœur ne ressentit jamais tant de douceur.

MERMÉCIDE.

Et le mien n'a jamais ressenti tant d'horreur.
En quels lieux m'offrez-vous un tête si chère !

AGÉNOR.

O Ciel ! à quels transports reconnois-je mon père !

MERMÉCIDE.

Dieux ! ne m'a-t-il coûté tant de soins, tant de pleurs,
Que pour le voir lui seul combler tous mes malheurs ?
De l'éclat qui vous suit que mon âme allarmée,
Cruel, en d'autres lieux auroit été charmée !
Ah ! fils trop imprudent, que faites-vous ici ?
De votre sort affreux tremblez d'être éclairci.
Mais j'apperçois la Reine, ingrat, & je vous laisse.

AGÉNOR.

Ah ! de noms moins cruels honorez ma tendresse.
Du plaisir de vous voir ne privez point mes yeux.
Vous n'avez près de moi rien à craindre en ces lieux.

SCÈNE VIII.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR, MERMÉCIDE.

SÉMIRAMIS.

Que dites-vous, Seigneur? Et quel ſoin vous arrête,
Lorſque mille périls menacent notre tête?
Babylone en fureur s'arme de toutes parts,
On a déjà chaſſé nos Soldats des remparts;
De ce Palais bientôt les mutins ſont les maîtres,
Si ce bras triomphant n'en écarte les traîtres.
Venez, Seigneur, venez, accompagné de moi,
Leur montrer leur vainqueur, mon époux & leur Roi.
Eh quoi! loin de vôler où ma voix vous appelle,
De nos périls communs négligeant la nouvelle,
A peine vous daignez.... Mais qui vois-je avec vous!
Mon ennemi, Seigneur, & le plus grand de tous.
Ah, traître! enfin le Ciel te livre à ma vengeance.

AGÉNOR.

Daignez de ces tranſports calmer la violence.
De quels crimes s'eſt donc noirci cet Etranger,
Pour forcer une Reine à vouloir s'en venger?

SÉMIRAMIS.

De quels crimes, Seigneur? Le perfide, le lâche!....
Mais en vain à la mort votre pitié l'arrache;
Le Ciel même dût-il s'armer en sa faveur,
Rien ne peut le soustraire à ma juste fureur.

AGÉNOR.

Je vous ai déjà dit que j'ignore son crime:
Quel qu'il soit cependant, j'adopte la victime;
Cet Etranger m'est cher, j'ôse même aujourd'hui
Ici, comme de moi, vous répondre de lui.
Dès mes plus jeunes ans je connois Mermécide.

SÉMIRAMIS.

Vous n'avez donc connu qu'un rebelle, un perfide,
Indigne de la vie & de votre pitié;
Que, loin de dérober à mon inimitié,
Vous devriez livrer vous-même à ma justice,
Ou m'en laisser du moins ordonner le supplice.
Pour le priver, Seigneur, d'un si puissant secours,
Faut-il vous dire encor qu'il y va de mes jours?
Mais, ingrat, ce n'est pas ce qui vous intéresse.
En vain je fais pour vous éclater ma tendresse:
Ce généreux secours qu'on m'avoit tant promis
Se termine à sauver mes plus grands ennemis.

AGÉNOR.

Madame, si le Ciel ne vous en fit point d'autres,

Vous me verrez long-temps le protecteur des vôtres.
Si celui-ci fur-tout a befoin de fecours,
Jufqu'au dernier foupir je défendrai fes jours.
Il n'eft Empire, honneur que je ne facrifie
Au foin de conferver une fi chère vie.

SÉMIRAMIS.

Ah! qu'eft-ce que j'entends? Je ne fais quelle horreur
Se répand tout-à-coup jufqu'au fond de mon cœur.
Je ne vois dans leurs yeux qu'un trouble qui me glace.
Seigneur, entre vous deux qu'eft-ce donc qui fe paffe?
Quel intérêt fi grand prenez-vous à fes jours?

AGÉNOR.

Eft-il befoin encor d'éclaircir ce difcours?
Voulez-vous qu'à vos coups j'abandonne mon père?

MERMÉÇIDE.

Non, je ne le fuis pas; mais voilà votre mère.

AGÉNOR.

Ma mère!

SÉMIRAMIS.

Lui, mon fils! Grands Dieux, qu'ai-je entendu?
Cher Agénor, hélas! je vous ai donc perdu.

MERMÉCIDE.

Heureufe bien plutôt qu'en cette horrible flamme
Un myftère plus long n'ait point nourri votre âme!

Je n'ai laiſſé que trop Ninias dans l'erreur,
Je frémis des périls ou j'ai livré ſon cœur.
Eh! qui pouvoit prévoir qu'une ardeur criminelle
Reléगueroit au loin la Nature infidelle?
Revenez tous les deux de votre étonnement,
Et vous, Reine, encor plus de votre égarement.
Voilà ce Ninias ſi digne de ſon père,
Mais à qui les deſtins devoient une autre mère.

NINIAS.

Mermécide, arrêtez: c'eſt ma mère, & je veux
Qu'on la reſpecte autant qu'on reſpecte les Dieux.
Je n'oublîrai jamais que je lui dois la vie,
Et je ne prétends pas qu'aucun autre l'oublie.

SÉMIRAMIS.

Non, tu n'es point mon fils: en vain cet impoſteur
Prétend de mon amour démentir la fureur;
Si tu l'étois, déja la voix de la Nature
Eût détruit de l'Amour la première impoſture.
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de me montrer mon fils,
C'eſt par un prompt ſecours contre mes ennemis.
Qu'à mon courroux ſa main prête ſon miniſtère,
Qu'il t'immole, à ce prix je deviendrai ſa mère.
Mais je ne la ſuis pas; je n'en reſſens du moins
Les entrailles, l'amour, les remords, ni les ſoins.
Cruel, pour me forcer à te céder l'Empire,

Il ſuffiſoit de ceux que mon amour m'inſpire;
Tu n'avois pas beſoin d'emprunter contre lui
D'un redoutable nom l'inceſtueux appui.
Va te joindre à Bélus, cœur ingrat & perfide,
Rends-toi digne de moi par un noir parricide;
Viens toi-même chercher dans mon malheureux flanc
Les traces de Ninus & le ſceau de ton ſang.
Mais ſoit fils, ſoit amant, n'attends de moi, barbare,
Que les mêmes horreurs que ton cœur me prépare.
Comme fils, n'attends rien d'un cœur ambitieux;
Comme amant, encor moins d'un amour furieux.
Je périrai le front orné du Diadême;
Et, s'il faut le céder, tu périras toi-même.
Ingrat, je t'aime encore avec trop de fureur,
Pour te ſacrifier les tranſports de mon cœur.
Garde-toi cependant d'une amante outragée,
Garde-toi d'une mère à ta perte engagée.
Adieu : fuis, ſans tarder, de ces funeſtes lieux;
Reſpectes-y du moins mère, amante, ou les Dieux.

NINIAS.

Oui, je vais vous prouver, par mon obéiſſance,
Combien le nom de mère a ſur moi de puiſſance.
Puiſſe à votre grand cœur, ce nom qui m'eſt ſi doux,
N'inſpirer que des ſoins qui ſoient dignes de vous!

SCÈNE IX.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

INGRAT, quels ſoins veux-tu que la Nature inſpire
A ce cœur qui jamais n'en reconnut l'empire?
Ce cœur infortuné, que l'Amour a ſéduit,
A t'aimer comme un fils fut-il jamais inſtruit?
Un moment ſuffit-il pour éteindre une flamme
Que le courroux du Ciel irrite dans mon âme?
Penſes-tu qu'en un cœur ſi ſenſible à l'amour,
L'effort d'en triompher ſoit l'ouvrage d'un jour?
Parce que tu me hais, tu le trouves facile;
Ta vertu contre moi te ſert du moins d'aſyle.
Nature trop muette, & vous, Dieux ennemis,
Inſtruiſez-moi du moins à l'aimer comme un fils.
Ou prêtez-moi contr'elle un ſecours favorable,
Ou laiſſez-moi ſans trouble une flamme coupable.
Mais, pourquoi m'allarmer de ce fils impoſteur,
Suppoſé par Bélus, démenti par mon cœur?
Quelle foi près de lui doit trouver Mermécide?
Puis-je en croire un moment un témoin ſi perfide?
Ninias ne vit plus; un frivole ſouci....

PHÉNICE.

Mégabiſe en mourant n'a que trop éclairci
Ce doute malheureux où votre cœur ſe livre,
Madame; Ninias n'a point ceſſé de vivre.
Avez-vous oublié tout ce que de ſon ſort
Vient de vous révéler un fidèle rapport?
Et quel funeſte eſpoir peut vous flatter encore,
Puiſqu'enfin Ténéſis eſt celle qu'il adore?
Vous ſeule l'ignorez, lorſque toute la Cour
Retentit dès long-temps du bruit de ſon amour.
Loin d'en croire aux tranſports qui ſéduiſent votre âme,
Dans ce péril preſſant, ſongez à vous, Madame.

SÉMIRAMIS.

Qu'eſpères-tu de moi dans l'état où je ſuis?
Déteſter mes forfaits eſt tout ce que je puis.
Toute en proie aux horreurs dont mon âme eſt troublée,
Je cède au coup affreux dont je ſuis accablée.
Je ſuccombe, Phénice, & mon cœur abattu
Contre tant de malheurs ſe trouve ſans vertu.
Mais quoi! ſeule à gémir de mon ſort déplorable,
J'en laiſſerois jouïr le cruel qui m'accable!
Mon ſceptre & mon amour m'ont coûté trop d'horreurs,
Pour n'y pas ajouter de nouvelles fureurs.
Quelque deſtin pour eux que mon cœur ait à craindre,
Le vainqueur plus que moi ſera peut-être à plaindre.
Non, je ne verrai point triompher Ténéſis

Des malheurs où le ſort réduit Sémiramis.
Sur l'objet que ſans doute un ingrat me préfère,
Il faut que je me venge & d'un fils & d'un frère.
Elle eſt entre mes mains, & le fidèle Arbas,
Au gré de mon courroux, a juré ſon trépas.
Rentrons, c'eſt dans le ſang d'une indigne rivale
Qu'il faut que ma fureur déſormais ſe ſignale.
Embrâſons ce Palais par mes ſoins élevé;
Sa cendre eſt le tombeau qui m'étoit réſervé.
C'eſt-là que je prétends du ſang de ſon amante
Offrir à Ninias la cendre encor fumante.
L'ingrat, qui croit peut-être inſulter à mon ſort,
Donnera malgré lui des larmes à ma mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRAMIS, *seule.*

Que deviens-je? Où fuirai-je? Amante déplorable,
Epouse sans vertu, mère encor plus coupable,
Où t'iras-tu cacher? Quel gouffre assez affreux
Est digne d'enfermer ton amour malheureux?
Tu n'en fis pas assez, Reine de sang avide:
Il falloit joindre encor l'inceste au parricide!
Tes vœux n'auroient été qu'à demi satisfaits.
Grands Dieux, devois-je craindre, après tant de forfaits,
Après que mon époux m'a servi de victime,
Que vous pussiez encor me réserver un crime?
Terre, ouvre-moi ton sein, & redonne aux Enfers
Ce monstre dont ils ont effrayé l'Univers;
Dérobe à la clarté l'abominable flamme
Dont les feux du Ténare ont embrâsé mon âme.
Dieux, qui m'abandonnez à ces honteux transports,
N'en attendez, cruels, ni douleur, ni remords.
Je ne tiens mon amour que de votre colère;

Mais, pour vous en punir, mon cœur veut s'y complaire.
Je veux du moins aimer comme ces mêmes Dieux,
Chez qui ſeuls j'ai trouvé l'exemple de mes feux.
Ceſſe de t'en flatter, malheureuſe Mortelle;
Où crois-tu de tes feux trouver l'affreux modèle?
Et quel indigne eſpoir vient t'agiter encor?
Crois-tu dans Ninias retrouver Agénor?
Contente-toi d'avoir ſacrifié le père,
Et reprends pour le fils des entrailles de mère.
Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, ſi généreux, ſi digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage?
Mais de quel bruit affreux?...

SCÈNE II.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE, ARBAS.

SÉMIRAMIS.

Ciel! qu'eſt-ce que je voi?
Phénice, où courez-vous? Et d'où naît votre effroi?

PHÉNICE.

Fuyez, Reine, fuyez; vos Soldats vous trahiſſent,
Du nom de Ninias tous ces lieux retentiſſent;

A peine a-t-il paru, qu'à ſon terrible aſpect
Vos Gardes n'ont fait voir que crainte & que reſpect.
La fierté dans les yeux, & bouillant de colère,
J'ai vu lui-même encor votre perfide frère,
Des Soldats mutinés échauffant la fureur,
Ordonner à grands cris le trépas de ſa sœur.
Où ſera votre aſyle en ce moment funeſte?

SÉMIRAMIS.

Va, ne crains rien pour moi, tant qu'un ſoupir me reſte.
Au gré de ſon courroux le Ciel peut m'accabler;
Mais ce ſera du moins ſans me faire trembler.
Arbas, je ſais pour moi juſqu'où va votre zèle,
Et vous êtes le ſeul qui me reſtez fidèle.
En remettant ici la Princeſſe en vos mains,
Je vous ai déclaré quels étoient mes deſſeins.
Allez, & vous rendez, par votre obéiſſance,
Digne de mes bienfaits & de ma confiance.
Songez dans quels périls vous vous précipitez
Si ces ordres bientôt ne ſont exécutés.



SCÈNE III.

SCÈNE III.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

ET nous, allons, Phénice, au-devant d'un barbare,
Nous expoſer ſans crainte à ce qu'il nous prépare;
Viens me voir terminer mon déplorable ſort.
Suis-moi, je vais t'apprendre à mépriſer la mort.

SCÈNE IV.

NINIAS, SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

MAIS qu'eſt-ce que je vois?... Ah! courroux ſi terrible,
Qu'à cet aſpect ſi cher vous devenez flexible!
Traître, que cherches-tu dans ces auguſtes lieux?

NINIAS.

La mort, ou le ſeul bien qui me fut précieux.
Ce que j'y cherche? Hélas! j'y viens chercher ma mère,
J'y viens livrer un fils à toute ſa colère.

SÉMIRAMIS.

Toi mon fils! toi, cruel! l'objet de ma fureur,
Que je ne puis plus voir sans en frémir d'horreur!
Tandis que devant moi ton orgueil s'humilie,
Je vois que tu voudrois pouvoir m'ôter la vie.
Mais Ténésis retient un si noble courroux,
Incertain de son sort on tremble devant nous;
On vient livrer un fils à toute ma colère,
Tandis qu'au fond de l'âme on déteste sa mère.
Tu m'as plainte un moment, perfide! mais ton cœur
S'est bientôt rebuté de ce soin imposteur.
Juge si je puis voir, sans un excès de joie,
Les douloureux transports où ton âme est en proie.
Regarde en quel état un déplorable amour
Réduit l'infortunée à qui tu dois le jour.
Prive-moi de celui qu'à regret je respire;
Ne t'en tiens point au soin de me ravir l'Empire;
Arrache-moi du moins aux horribles transports
Qui s'emparent de moi malgré tous mes efforts.
Quoiqu'il ne fût jamais mère plus malheureuse,
Mon sort doit peu toucher ton âme généreuse.
Dès que le crime seul cause tous nos malheurs,
On ne doit plus trouver de pitié dans les cœurs.

NINIAS.

Que le mien cependant est sensible à vos larmes!
Que ce sont contre un fils de redoutables armes!

Quel que ſoit le deſſein qui m'ait conduit ici,
Avez-vous pu penſer que ce fils endurci,
Déshérité des ſoins que la Nature inſpire,
Ait voulu vous priver du jour ou de l'Empire?
Ah, ma mère! ſouffrez, malgré votre courroux,
Que d'un nom ſi ſacré je m'arme contre vous.
Votre fureur en vain me le rend redoutable;
En vain on vous reproche un crime épouvantable:
Les Dieux en ont ſemblé perdre le ſouvenir;
Je dois les imiter, loin de vous en punir.
Rendez-moi votre cœur, mais tel que la Nature
Le demande pour moi par un ſecret murmure;
Ou je vais à vos pieds répandre tout ce ſang
Que mon malheur m'a fait puiſer dans votre flanc.
Rendez-moi Ténéſis, rendez-moi mon épouſe.
Eſt-ce à moi d'éprouver votre fureur jalouſe?

SÉMIRAMIS.

Maître de l'Univers, c'en eſt trop, levez-vous;
Ce n'eſt pas au vainqueur à fléchir les genoux.
Arbitre ſouverain de ce ſuperbe Empire,
Quels cœurs à vos ſouhaits ne doivent point ſouſcrire?
Jugez ſi c'eſt à moi d'en retarder l'eſpoir.
Puiſque c'eſt le ſeul bien qui reſte en mon pouvoir,
Je vais, ſans différer, contenter votre envie,
Vous rendre Ténéſis, mais ce ſera ſans vie.

NINIAS.

Ah! si je le croyois....

SÉMIRAMIS.

Je brave ta fureur,
Fils ingrat; mon supplice est au fond de mon cœur.
Menace, tonne, éclate, & m'arrache une vie
Que déjà tant d'horreurs m'ont à demi ravie.
Ose de mon trépas rendre ces lieux témoins;
Te voilà dans l'état où je te crains le moins.
Tes soins & ta pitié me rendoient trop coupable,
Et mon dessein n'est pas de te trouver aimable.
Je fais ce que je puis pour exciter ta main
A me plonger, barbare, un poignard dans le sein.
Et qu'ai-je à perdre encore en ce moment funeste?
La lumière du Ciel, que mon âme déteste?
La mort de mon époux, grâces à mes transports,
N'est plus un attentat digne de mes remords.
Et tu crois m'effrayer par des menaces vaines!
Cruel! un seul regret vient accroître mes peines,
C'est de ne pouvoir pas, au gré de ma fureur,
Immoler à tes yeux l'objet de ton ardeur.

NINIAS.

O Ciel! vit-on jamais dans le cœur d'une mère
D'aussi coupables feux éclater sans mystère?
Dieux, qui l'aviez prévu, falloit-il en son flanc...

Permettre que Ninus me formât de son sang?
Que vous humiliez l'orgueil de ma naissance!

SCÈNE V.

NINIAS, SÉMIRAMIS, PHÉNICE, BÉLUS, MERMÉCIDE, MADATE, MIRAME, GARDES.

NINIAS, *à Bélus.*

AH! Seigneur, est-ce vous? Que de votre présence
Mon cœur avoit besoin dans ces momens affreux!
Qu'ils ont été pour moi tristes & rigoureux!
Mais quoi, sans Ténésis!

BÉLUS.

La douleur qui me presse
Annonce assez, mon fils, le sort de la Princesse.

SÉMIRAMIS, *à part.*

L'auroit-on immolée au gré de mes souhaits?

BÉLUS.

Seigneur, j'ai vainement parcouru ce Palais;
En vain dans ses détours ma voix s'est fait entendre;

De ſon triſte deſtin je n'ai pu rien apprendre.
C'en eſt fait ! pour jamais vous perdez Ténéſis.
Mais, que vois-je ? Avec vous, Seigneur, Sémiramis !
Eh quoi ! cette inhumaine eſt en votre puiſſance,
Et ma fille & Ninus ſont encor ſans vengeance !
Sourd à la voix du ſang qui s'élève en ces lieux,
Dans leur foible courroux imitez-vous les Dieux ?
Et toi dont la fureur déſole ma famille,
Barbare ! réponds-moi, qu'as-tu fait de ma fille ?

SÉMIRAMIS.

Ce que ton lâche cœur vouloit faire de moi,
Et ce que je voudrois pouvoir faire de toi.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

TÉNÉSIS, NINIAS, SÉMIRAMIS, BÉLUS MERMÉCIDE, MIRAME, MADATE, PHÉNICE, GARDES.

SÉMIRAMIS.

Mais, qu'eſt-ce que je vois ? O Ciel ! je ſuis trahie !

NINIAS, *à Ténéſis.*

Quoi ! Madame, c'eſt vous ! une ſi chère vie....

TÉNÉSIS.

Seigneur, si c'est un bien pour vous si précieux,
Rendez grâce à la main qui nous rejoint tous deux.

(*en montrant Mermécide.*)

Vous voyez devant vous l'Étranger intrépide
Par qui j'échappe aux coups d'une main parricide.
Reine, rassurez-vous; Ténésis ne vient pas
Vous reprocher ici l'ordre de son trépas.
Je viens pour implorer, & d'un fils, & d'un frère,
La grâce d'une sœur & celle d'une mère;
Ou me livrer moi-même à leur juste courroux.
C'est ainsi que mon cœur veut se venger de vous.

(*à Ninias.*)

Seigneur, si ma prière a sur vous quelqu'empire,
C'est l'unique faveur que de vous je desire;
L'un & l'autre, daignez l'accorder à mes vœux.

SÉMIRAMIS.

Madame, je dois trop à ces soins généreux;
Cette noble pitié, quoique peu désirée,
N'en est pas moins ici digne d'être admirée.
Je ne m'attendois pas à vous voir aujourd'hui
Dans mon propre Palais devenir mon appui.
Jouissez du bonheur que le Ciel vous renvoie,
Je n'en troublerai plus la douceur ni la joie.

Je rends grâces au ſort qui nous raſſemble ici.
Vous voilà ſatisfaits, & je le ſuis auſſi.

(*Elle ſe tue.*)

NINIAS.

Ah, juſte Ciel!

SÉMIRAMIS.

Ingrat, ceſſe de te contraindre;
Après ce que j'ai fait, eſt-ce à toi de me plaindre?
Que ne me plongeois-tu le poignard dans le ſein?
J'aurois trouvé la mort plus douce de ta main.
Trop heureux cependant qu'une Reine perfide
Épargne à ta vertu l'horreur d'un parricide.
Adieu, puiſſe ton cœur, content de Ténéſis,
Mon fils, n'y pas trouver une Sémiramis!

(*Elle meurt.*)

FIN.

PYRRHUS,

TRAGÉDIE;

Représentée, pour la première fois, le 29 Avril 1726.

A MONSIEUR

PARIS,

Conſeiller du Roi en ſes Conſeils d'État Privés ; ancien Garde du Tréſor Royal.

MONSIEUR,

Le ſort que le Public a daigné faire à Pyrrhus, tout brillant qu'il a été, n'eſt

point encore aussi touchant pour moi, que le plaisir de vous offrir un Ouvrage applaudi, & de pouvoir, par ce présent, vous donner une marque plus éclatante des sentimens que j'ai pour vous; sentimens auxquels vous laissez si peu de carrière, à certains égards, qu'il faut, malgré soi, se conformer à votre façon de penser, trop modeste & trop délicate pour s'accommoder du style ordinaire d'une Épître dédicatoire. Vous avez voulu, MONSIEUR, *que celle-ci fût seulement un témoignage authentique de l'amitié qui nous lie. Heureux si, par des preuves plus solides de la mienne, je pouvois un jour vous con-*

vaincre qu'on ne peut être avec une estime plus respectueuse, & une vénération plus parfaite,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

PYRRHUS, *Roi d'Épire, élevé ſous le nom d'Hélénus, fils de Glaucias.*

GLAUCIAS, *Roi d'Illyrie.*

NÉOPTOLÈME, *Uſurpateur de l'Épire, Prince du ſang de Pyrrhus.*

ILLYRUS, *Fils de Glaucias.*

ÉRICIE, *Fille de Néoptolème.*

ANDROCLIDE, *Officier des Armées de Glaucias, & ſujet de Pyrrhus.*

CINÉAS, *Confident de Pyrrhus.*

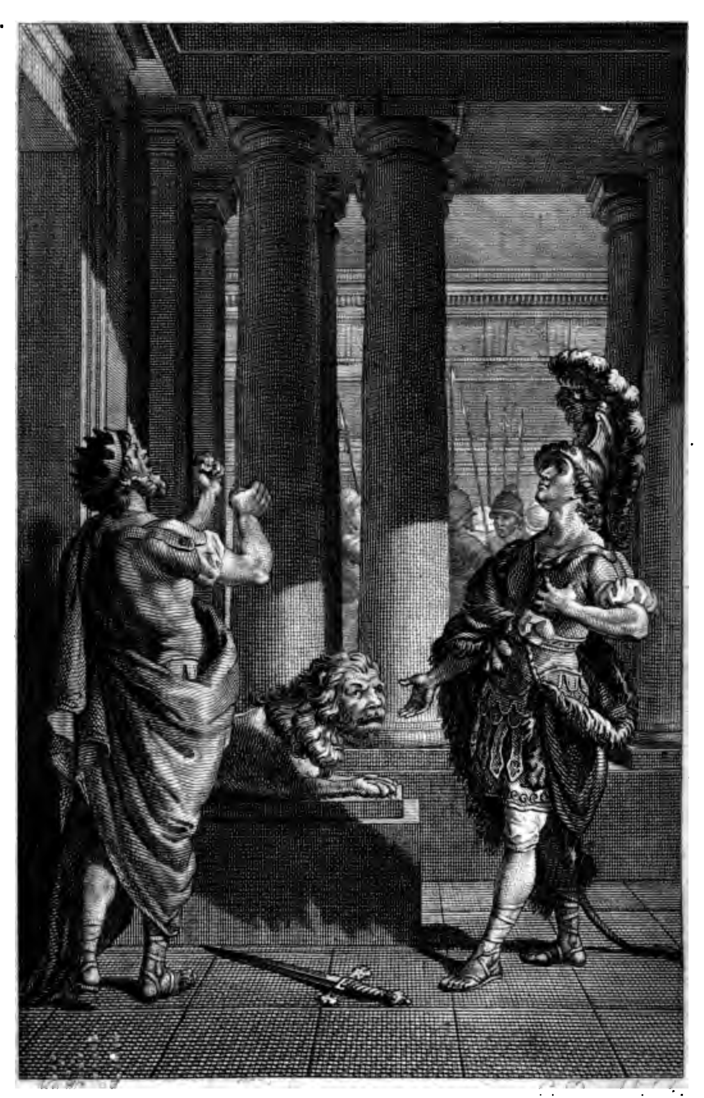
ISMÈNE, *Confidente d'Ericie.*

GARDES.

SUITE.

La Scène eſt à Byzance, dans le Palais de Lyſimachus.

PYRRHUS



Frappe, voila Pyrrhus.



PYRRHUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GLAUCIAS, *seul.*

Vous, à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des asyles,
Que le soin de vous plaire & de vous imiter,
Contre un Roi généreux semble encore irriter;
Si les pleurs que j'oppose à vos décrets terribles,
Si ma juste douleur vous éprouve inflexibles,
Du moins ne laissez pas succomber ma vertu
Sous les divers transports dont je suis combattu.
Glaucias ne peut-il, sans cesser d'être père,
Soutenir de son rang l'auguste caractère?

O mon fils, cher eſpoir, malheureux Illyrus,
Faut-il livrer ta tête, ou celle de Pyrrhus?
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'ami parjure, & le père homicide.
Il ne m'eſt plus permis d'accorder dans mon cœur
Les droits de la nature avec ceux de l'honneur.
L'une attend tout de moi, ma foi doit tout à l'autre.
J'ai rempli mon devoir; Dieux, rempliſſez le vôtre.
Vous fûtes les garans des ſermens que je fis;
Sauvez-moi du parjure, ou me rendez mon fils.
Barbare Caſſander, traître Néoptolème,
Eſt-ce à vous que je dois livrer la vertu même?
Frappez, Dieux tout-puiſſans; c'eſt aſſez protéger
Deux Tyrans dont la foudre auroit dû me venger.
Laiſſerez-vous Pyrrhus, votre plus digne ouvrage,
En proie aux noirs projets de leur jalouſe rage?
Eſt-ce un crime pour lui que d'avoir mérité
De jouïr comme vous de l'immortalité?
Et n'eſt-ce point aſſez qu'une main parricide
Ait terminé les jours de l'illuſtre Æacide?
Abandonnerez-vous ſon fils infortuné
Au malheur qui pourſuit le ſang dont il eſt né?
Non, il ne mourra point; le mien en vain l'ordonne.
Je dois tout à Pyrrhus, ma gloire, ma couronne,
Et la vie: &, pour dire encor plus pour un Roi,
Je lui dois d'un ami le ſecours & la foi;
Il ne l'éprouvera légère, ni perfide.

SCÈNE II.

SCÈNE II.

ANDROCLIDE, GLAUCIAS.

GLAUCIAS.

Mais qu'eſt-ce que je vois? N'eſt-ce point Androclide?
Et que viens-tu chercher dans ces funeſtes lieux,
Près d'un Roi le jouet du ſort injurieux?

ANDROCLIDE.

Seigneur, un ſort plus doux n'a pas ſervi le zèle
D'un ſujet malheureux, & cependant fidèle;
Peu digne des honneurs dont il fut revêtu,
Capitaine ſans gloire, & ſoldat ſans vertu,
Que l'Illyrie a vu de retraite en retraite
Mendier des ſecours garans de ſa défaite;
Réduit à déclarer la honte & le malheur
D'un combat dont un autre a remporté l'honneur.
Caſſander m'a vaincu, ſa fureur, & ma fuite
N'ont laiſſé qu'un bûcher dans l'Épire détruite.
Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus,
Tout ce que j'avois fait en faveur de Pyrrhus,
A ſuivi le ſuccès d'une lâche victoire,
Que le Tyran obtint & pourſuivit ſans gloire;
Et, pour comble de maux, Seigneur, je vous revoi

Parmi des ennemis ſans honneur & ſans foi.
Puis-je, ſans ſuccomber à ma frayeur extrême,
Voir le Roi d'Illyrie avec Néoptolème?

GLAUCIAS.

Calme le vain effroi dont ton cœur eſt ſaiſi;
Un intérêt plus grand doit le toucher ici.
Mes pertes, mes périls n'ont rien d'aſſez terrible
Pour un Roi que l'honneur éprouve ſeul ſenſible.
Tu ne ſais pas encor juſqu'où va mon malheur;
Apprends tout. Mais, avant que de t'ouvrir mon cœur,
Prends garde ſi quelqu'un ne pourroit nous entendre.
Pyrrhus avec le jour près de moi doit ſe rendre.
Le ſoleil va bientôt ſe montrer à nos yeux,
Et c'eſt Pyrrhus, ſur-tout, que je crains en ces lieux.

ANDROCLIDE.

Vous me parlez toujours d'un Roi que je révère.
Vous ſavez à quel point je fus chéri du père.
Lorſque Néoptolème, armé contre ſes jours,
Par un noir parricide en eut tranché le cours,
Vous ſavez que c'eſt moi qui, trompant le perfide,
Sauvai de ſa fureur les enfans d'Æacide.
Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau,
Qui, pour lui, ſans vos ſoins, eût été ſon tombeau.
Pénétré des malheurs qui l'avoient pourſuivie,
Vous jurâtes, Seigneur, de défendre ſa vie:

Mais, depuis que Pyrrhus eſt en votre pouvoir,
Il ne m'a pas été permis de le revoir;
Et c'eſt des Immortels le ſeul bien que j'implore.

GLAUCIAS.

Tu l'as vu mille fois, tu vas le voir encore.
Tes yeux peuvent-ils bien ſe méprendre à Pyrrhus?
Quoi! tu peux méconnoître, en voyant Hélénus,
La majeſté des traits du redoutable Achille,
Sa fierté, ſa valeur, ſon courage indocile,
Un Héros, en un mot, ſi digne de celui
Dont le nom ſeul encor fait trembler aujourd'hui;
Qui n'a point démenti le ſang qui l'a fait naître;
(Il en eſt digne autant qu'un mortel le peut être :)
Qui reçut dans ſon cœur, avec le ſang des Dieux,
Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux;
Qui fit à l'Univers, dès l'âge le plus tendre,
Par un nouvel Achille oublier Alexandre!
Du nom de ſes ayeux s'il n'eſt pas informé,
Son grand cœur ſe ſent bien du ſang qui l'a formé.
Il paſſe pour mon fils, & ma tendreſſe extrême
Redouble chaque jour pour cet autre moi-même.
Mais, hélas! que lui ſert ma funeſte amitié,
Quand les Dieux & le ſort ſont pour lui ſans pitié?

ANDROCLIDE.

J'ai toujours ſoupçonné, malgré votre ſilence,
Que Pyrrhus, en ſecret élevé dès l'enfance,

Sous le nom d'Hélénus cachoit dans votre fils
Le précieux dépôt que je vous ai remis.
Mais, Seigneur, quel péril si pressant le menace,
Lui, dont tout l'Univers craint le bras & l'audace?
Pyrrhus est-il de ceux pour qui l'on doit trembler?

GLAUCIAS.

Le coup est cependant tout prêt à l'accabler.
Tu sais, lorsqu'Hélénus eut reconquis l'Epire,
Qui fut de ses ayeux le légitime Empire,
Que je te confiai le soin de conserver
Ces États qu'en secret j'avoit fait soulever,
Et dont enfin je fis sortir Néoptolème.
Hélénus, n'écoutant que son ardeur extrême,
Poursuivit l'inhumain qui fuyoit devant lui.
Cassander le reçut, & devint son appui;
Cassander, de tout temps ennemi d'Æacide,
Arma pour soutenir son ami parricide.
Mais ils crurent en vain arrêter le vainqueur,
Hélénus remplit tout de carnage & d'horreur,
Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie;
Lieu fatal! jour funeste au repos de ma vie!
Hélénus, plein d'ardeur & l'œil étincelant,
N'avoit jamais paru ni plus fier, ni plus grand.
Mais, s'il fit voir alors Achille formidable,
Il ne nous fit pas voir Achille invulnérable;
Il fut blessé. Mon fils, jaloux de sa valeur,

Crut pouvoir par lui ſeul réparer ce malheur,
Et pourſuivre ſans crainte une ſûre victoire,
Dont Hélénus devoit s'attribuer la gloire;
Mais ce fut pour ſervir de triomphe au vainqueur,
Il fut défait & pris. Juge de ma douleur,
Quand je vis Illyrus tomber en la puiſſance
De ceux qu'au déſeſpoir réduiſoit ma vengeance.
A peine je rendis un reſte de combat.
Hélénus languiſſoit, & manquoit au ſoldat,
Qui, l'ayant vu couvert de ſang & de pouſſière,
Et croyant qu'il touchoit à ſon heure dernière,
Malgré mes vains efforts plia de toutes parts;
Et je me crus enfin, après mille haſards,
Trop heureux de pouvoir regagner l'Illyrie,
Moi qui me préparois à conquérir l'Aſie.

ANDROCLIDE.

L'état où j'ai trouvé votre peuple réduit,
De ce cruel revers ne m'a que trop inſtruit.
Mais quel que ſoit ici le ſort qui le menace,
Vous pouvez d'Illyrus réparer la diſgrâce.
Seigneur, dès qu'Hélénus ſurvit à ce malheur,
Quelle perte pourroit étonner votre cœur?
Je ne vois point encor ce que vous devez craindre.

GLAUCIAS.

Ecoute, & tu verras ſi mon ſort eſt à plaindre.

Néoptolème, enflé de ſes heureux ſuccès,
Prétend s'en aſſurer le fruit par une paix.
Il ſait que Pyrrhus vit, & que j'en ſuis le maître,
Que ſon intérêt ſeul m'arme contre le traître;
Il m'a fait propoſer de lui livrer Pyrrhus,
Qu'il mettoit à ce prix le ſalut d'Illyrus;
Mais que, pour épargner mon honneur & ma gloire,
Et ne me point ſouiller d'une action ſi noire,
Qui décréditeroit & mon nom & ma foi,
Cet article ſeroit entre lui ſeul & moi.
Dans ce cruel ſéjour, voilà ce qui m'amène.
Lyſimachus, qui veut terminer notre haîne,
S'eſt de lui-même offert pour garant du traité.
Néoptolème & moi nous l'avons accepté.
Tous deux depuis huit jours, dans les murs de Byzance,
Nous nous ſommes tous deux remis en ſa puiſſance.
Enfin Lyſimachus, garant de notre paix,
A de ſoldats ſans nombre inveſti ce Palais.
Nul n'en ſauroit ſortir ſans un ordre ſuprême
Qui vienne de ma part, ou de Néoptolème,
Qu'on laiſſe cependant diſpoſer de mon fils:
Mais le barbare y met un trop indigne prix.
Il veut plus, il prétend s'unir à ma famille;
Fier du penchant qu'il voit en mon fils pour ſa fille,
Il prétend qu'elle ſoit le lien d'une paix
Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.
Non, je ne puis ſouffrir qu'une ſi belle vie

Serre les nœuds sanglans de l'hymen d'Ericie;
Et ce même Pyrrhus met au rang de ses Dieux
L'objet qui de son sang est le prix odieux.

ANDROCLIDE.

Pourquoi l'ameniez-vous en ce séjour funeste ?
Quels sont donc vos desseins, & quel espoir vous reste ?

GLAUCIAS.

Que veux-tu que je fasse? On me retient mon fils,
Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis.
Néoptolème a craint que, fier de mon absence,
Ce Héros n'entreprît de surprendre Byzance;
Enfin il a voulu qu'il me suivît ici.
Mais je mourrois plutôt.... Taisons-nous, le voici.
Garde-toi bien, sur-tout, de lui faire connoître
Quel péril le menace, & quel sang l'a fait naître.
Va, ne t'éloigne point de cet appartement.

SCÈNE III.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS, CYNÉAS.

HÉLÉNUS, *à Cynéas.*

ALLEZ, cher Cynéas; laissez-nous un moment.

SCÈNE IV.

HÉLÉNUS, GLAUCIAS.

GLAUCIAS.

Approchez, Hélénus; venez, fils magnanime,
Unique espoir d'un Roi que le destin opprime.
Voici le jour cruel marqué par sa fureur
Pour éclairer ma honte, ou me percer le cœur.
Il faut livrer Pyrrhus, ou perdre votre frère,
Et je ne puis livrer qu'une tête bien chère.

HÉLÉNUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,
Ni prononcer, Seigneur, sur le sort d'Illyrus.
Je vois que tous les deux vous tiennent en balance,
Et je dois sur tous deux observer le silence.
L'un ne m'est pas connu, mais il a votre foi;
L'autre doit m'être cher, mais doit être mon Roi;
Et je ne puis servir ni perdre l'un ou l'autre,
Sans trahir mon honneur, ou sans blesser le vôtre;
Sans me rendre, Seigneur, suspect d'ambition,
Ou sans vous conseiller une indigne action.
Un Roi né généreux, un père né sensible
Peut lui seul prononcer sur un choix si terrible,

Où l'honneur & le ſang doivent ſeul vous guider,
Où le père & l'ami doivent ſeuls décider.
Daignez me diſpenſer d'en dire davantage
Sur ces combats affreux où votre cœur s'engage.
Seigneur, dès qu'il s'agit de ſi grands intérêts,
Hélénus craint ſur-tout les reproches ſecrets.
J'avoûrai cependant que ce Pyrrhus m'étonne;
Eſt-il digne des ſoins qu'un ſi grand Roi ſe donne?
Vous faites tout pour lui : que fait-il donc pour vous?
Et quel déguiſement le cache parmi nous?
Peut-il être, en ces lieux, ſi voiſin d'un perfide,
Sans le ſacrifier aux mânes d'Æacide,
Sans faire pour mon frère un généreux effort?
Un deſcendant d'Achille a-t-il peur de la mort?

GLAUCIAS.

Mon fils, n'inſultez point au malheur qui l'opprime;
Pyrrhus n'en eſt pas moins digne de notre eſtime.
Dans l'état où je ſuis pourroit-il me venger,
Sans mettre mon honneur & mes jours en danger?
Le fier Lyſimachus nous tient tous pour ôtages,
Mais ma foi ſuffiſoit ſans ces précieux gages;
Mon ennemi lui-même ôſe s'y confier,
Sûr qu'à ſa foi mon cœur ſait tout ſacrifier.
Adieu; je vais revoir ce Tyran que j'abhorre,
Le fléchir, s'il ſe peut, ou le tenter encore.

Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus & mon fils!
Mon cœur pour les ſauver ne connoît point de prix.

SCÈNE V.

HÉLÉNUS, *ſeul.*

O Roi trop vertueux! un exemple ſi rare
Puiſſe-t-il déſarmer un ennemi barbare,
Et ſervir de leçon aux Rois peu généreux,
A ne pas délaiſſer leurs amis malheureux!
Hélas! que je vous plains, & que je vous admire,
Sentimens de vertu que la pitié m'inſpire!
Mon frère peut périr, mon frère eſt mon rival,
Ne vous devrois-je point à mon amour fatal?
Ah! n'eſt-ce point à lui que l'honneur ſacrifie?
Mon frère, ainſi que moi, brûle pour Ericie.
Prends garde qu'en ton cœur, trop ſenſible Hélénus,
Ericie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus.
Fais-toi d'autres vertus dont le choix légitime
N'offre point avec lui l'apparence du crime.
Quand du moindre intérêt le cœur eſt combattu,
Sa généroſité n'eſt plus une vertu.
Mon frère eſt dans les fers d'un ennemi perfide,
Monſtre nourri de ſang, & de meurtres avide;
Voilà ce qui me doit parler pour Illyrus.

Laiſſons aux Dieux le ſoin du malheureux Pyrrhus.
Trop de pitié pour lui me touche & m'intéreſſe.
J'entends du bruit, on vient.

SCÈNE VI.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMENE.

HÉLÉNUS.

O Ciel! c'eſt la Princeſſe.

(*à Ericie.*)

Madame, eh! quel bonheur vous préſente à mes yeux,
Lorſqu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux?
Puiſſe cet heureux jour confirmer l'avantage
Que me fait eſpérer un ſi charmant préſage!

ÉRICIE.

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux,
Seigneur, bientôt la paix régneroit entre nous.
J'allois offrir aux Dieux les vœux les plus ſincères,
Les prier de fléchir la haîne de nos pères.

HÉLÉNUS.

Le vôtre avec la paix m'offre ici votre main;
Mais, hélas! qu'il en fait un préſent inhumain!

Juſte Ciel ! ſe peut-il que d'un objet ſi rare
Une aveugle fureur faſſe un préſent barbare,
Et que ce même hymen, qui combleroit nos vœux,
Soit devenu le prix du ſang d'un malheureux?

ÉRICIE.

Seigneur, de ce préſent j'ignore le myſtère,
Et ne me charge point des ſecrets de mon père;
Mais, s'il faut ſans détour s'expliquer avec vous,
La paix n'eſt pas l'objet de vos vœux les plus doux.
Votre cœur élevé dans le ſein des allarmes,
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes;
Le ſang, les cris, les pleurs, cent peuples gémiſſans,
Voilà pour vos pareils les objets raviſſans.
Votre nom n'a-t-il pas aſſez rempli la terre?
Qu'a-t-il beſoin encor des horreurs de la guerre?
Mon père offre la paix, votre frère y conſent,
Elle trouve en vous ſeul un obſtacle puiſſant;
Votre haîne pour nous éclate en ma préſence,
Sans daigner un moment ſe contraindre au ſilence.
Je vois qu'en vain mon père eſpéroit aujourd'hui
Vous trouver pour la paix de concert avec lui;
Ne me déguiſez point ce qu'il en doit attendre,
Du moins accordez-lui la grâce de l'entendre.
Ce Prince vous demande un moment d'entretien,
J'ôſe vous en prier.... Vous ne répondez rien,

Seigneur; vous frémiſſez au ſeul nom de mon père!
Ah! je n'exigeois pas un aveu plus ſincère.

HÉLÉNUS.

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur,
Madame; je ſens trop à qui j'en dois l'aigreur.
Je vois que pour la paix le vôtre s'intéreſſe,
Et je crois entrevoir le motif qui le preſſe.
Illyrus, avec vous de concert pour la paix,
A remis en vos mains de ſi chers intérêts:
Mais la guerre pour moi peut ſeul avoir des charmes,
Et je ne me nourris que de ſang & de larmes;
Je ſuis un furieux que rien ne peut toucher.
Ah, Madame! eſt-ce à vous de me le reprocher?
Si j'étois moins ſuſpect de traverſer mon frère,
Vous m'accuſeriez moins de haïr votre père.
Je ne vous nierai pas que, peut-être ſans vous,
Rien n'eût pu le ſouſtraire à mon juſte courroux;
Que ce même Palais, notre commun aſyle,
N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile:
Mais peut-il avec vous craindre des ennemis?
Les plus fiers ne ſont pas ici les moins ſoumis.
Les cœurs nourris de ſang & de projets terribles
N'ont pas toujours été les cœurs les moins ſenſibles.
Le mien éprouve enfin que les plus grands haſards
Ne ſe trouvent pas tous ſur les traces des Mars.

Dès mes plus jeunes ans enchaîné par la gloire,
Je n'ai connu d'autels que ceux de la Victoire :
Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur
Qui ne dût à la fin redouter un vainqueur.

ÉRICIÉ.

A cet aveu si prompt j'ai dû si peu m'attendre,
Que l'étonnement seul m'a forcée à l'entendre.
Mon père est en ces lieux, Seigneur; c'est avec lui
Qu'il falloit sur ce point s'expliquer aujourd'hui.
Je sais pour vos vertus jusqu'où va son estime,
Et la mienne jamais ne fut plus légitime.
Ainsi, loin d'affecter cet orgueil éclatant
Dont la fierté s'honore, & le cœur se repent,
J'avoûrai sans détour que j'ai craint votre haîne,
Et ne vous ai point vu notre ennemi sans peine;
Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux
Qu'on peut voir des Mortels aussi grands que les Dieux,
Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexible
Pourroit les souhaiter pour devenir sensible.
Mais, malgré cet aveu que j'ai cru vous devoir,
L'estime est le seul bien qui soit en mon pouvoir.
Si votre amour ne peut se soumettre au silence,
Songez qu'il doit ailleurs porter sa confidence.
Mon père veut vous voir, quels que soient ses desseins,
Vous savez peu fléchir, Seigneur, & je vous crains.

Daignez vous ſouvenir que ce Prince eſt mon père,
Qu'il m'eſt cher encor plus que je ne lui ſuis chère;
Que jamais de ſon rang on ne fut plus jaloux.
Tout dépend de l'accueil qu'il recevra de vous.
Je crois, après ce mot, n'avoir rien à vous dire;
J'en ai même trop dit, s'il ne peut vous ſuffire.

SCÈNE VII.

HÉLÉNUS, *ſeul*.

O Ciel! en quel état me trouvé-je réduit!
Cher eſpoir d'un amour qui m'avez trop ſéduit,
Vous m'offrez vainement la Princeſſe que j'aime;
Mon cœur oublîra tout devant Néoptolème.
Qui? lui m'entretenir! Et que veut-il de moi?
Je ne ſentis jamais tant d'horreur ni d'effroi.
J'abhorre ce Tyran, & ſon aſpect farouche
L'emporte dans mon cœur ſur l'amour qui le touche.
N'importe! il faut le voir, n'allons point en un jour
Haſarder le ſuccès d'un malheureux amour.
Quels que ſoient les tranſports dont mon âme eſt ſaiſie,
Je ſens que les plus grands ſont tous pour Éricie.
Mais Illyrus paroît, ſortons.

SCÈNE VIII.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

ILLYRUS.

PRINCE, un moment;
J'ai beſoin avec vous d'un éclairciſſement.
(*à ſes Gardes.*)
Gardes, éloignez-vous. Répondez-moi, mon frère.
Puis-je avec vous ici m'expliquer ſans myſtère?

HÉLÉNUS.

Oui, Seigneur, vous pouvez parler en liberté.

ILLYRUS.

Calmez donc les ſoupçons dont je ſuis agité.
Avec empreſſement vous cherchez Éricie,
Et je ne puis ſouffrir vos ſoins ſans jalouſie.
Vous ſavez que je l'aime, & vous n'ignorez pas
Que l'hymen à mon ſort doit unir tant d'appas.
Avec elle en ces lieux que faiſiez-vous encore?
Parlez.

HÉLÉNUS.

Je lui diſois, Seigneur, que je l'adore.

ILLYRUS.

ILLYRUS.

Hélénus, ſongez-vous que vous parlez à moi,
Et qu'Illyrus un jour doit être votre Roi?

HÉLÉNUS.

Je vous obéirai quand vous ſerez mon maître,
Si le deſtin m'abbaiſſe au point d'en reconnoître;
Juſques-là, mon amour craint peu votre pouvoir.
Je ſais juſqu'où s'étend la règle du devoir;
Mais j'ignore, Seigneur, ces triſtes ſacrifices
Qui font gémir un cœur en d'éternels ſupplices.
Le mien qui ne connoît ni crainte, ni détour,
Regarde d'un même œil, & la guerre, & l'amour.
Sans le péril affreux dont le ſort vous menace,
Vous verriez ſur ce point juſqu'où va mon audace.
Mais Hélénus, ſenſible autant que généreux,
N'a jamais ſû, Seigneur, braver les malheureux.
Si l'Amour vous livroit le cœur de la Princeſſe,
Ma fierté ſuffiroit pour bannir ma tendreſſe:
Mais ſi l'Amour auſſi daigne me l'accorder,
Juſqu'au dernier ſoupir je ſaurai le garder.
Adieu, Seigneur.

SCÈNE IX.

ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

Ingrat, d'un orgueil qui m'offenſe,
Je te ferai ſentir juſqu'où va l'impuiſſance.
Illyrus, tu le vois, ce n'eſt plus un ſecret,
On ôſe t'avouer un amour indiſcret,
Et l'on te brave encore! Ah! ma perte eſt jurée,
Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit aſſurée;
Glaucias abandonne un fils infortuné,
Qu'on ne braveroit pas, s'il n'étoit condamné.
On me voit dans les fers avec indifférence,
On n'a pour mon rival que de la déférence;
Glaucias à mes yeux le nomme ſon appui,
C'eſt ſon Dieu tutelaire, enfin c'eſt tout pour lui.
Cependant, ſi j'en crois ma juſte défiance,
Mon père a de ce fils ſuppoſé la naiſſance.
Le myſtère profond qu'il me fait de Pyrrhus,
Un reſpect qu'il ne peut cacher pour Hélénus,
Et ſur ce point, malgré ſa prévoyance extrême,
Quelques mots échappés à Glaucias lui-même,
N'éclairciſſent que trop ſes funeſtes ſecrets.

Hélénus, tu n'es pas ce que tu nous parois.
Je vois que c'eſt à toi que l'on me ſacrifie,
Et je pourrois d'un mot mettre au haſard ta vie :
Mais un trait ſi perfide eſt indigne de moi,
Et je veux être encor plus généreux que toi.
Puiſqu'on me l'a permis, allons trouver mon père.
De ſes délais enfin je perce le myſtère ;
Mais, ſans nous prévaloir de ſon ſecret fatal,
Montrons-nous aujourd'hui plus grand que mon rival ;
Humilions ſon cœur, en lui faiſant connoître
Des ſentimens d'honneur qu'il n'auroit pas peut-être.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉOPTOLÈME, ÉRICIE.

NÉOPTOLÈME.

Vous ne m'apprenez rien de cette vive ardeur,
Que je n'eusse déjà pénétré dans son cœur.
Je n'ai vu qu'une fois ce Guerrier invincible,
Qu'on dit par-tout ailleurs si fier & si terrible;
Mais à votre aspect seul, ma fille, aussi soumis
Qu'il paroît redoutable à tous ses ennemis.
Ainsi, sur cet amour, que je prévois sincère,
Je vais vous découvrir mon âme toute entière.
Je règne; mais combien m'a coûté ce haut rang!
Et qu'est-ce enfin qu'un sceptre encor souillé de sang?
Prétexte à mes sujets de recourir aux armes,
Source pour moi d'ennuis, de remords & d'allarmes.
Illyrus est vaillant, mais il n'est que soldat,
Et la seule valeur défend mal un État;
Héritier d'un grand Roi, trop puissant, qui peut-être,
Au lieu d'un défenseur, me donneroit un maître.

J'ai beſoin d'un Héros qui, tenant tout de moi,
Trouve en mes intérêts de quoi veiller pour ſoi.
Hélénus, à la fois Soldat & Capitaine,
N'attend que du deſtin la grandeur ſouveraine.
En l'uniſſant à vous par un ſacré lien,
Je m'en fais pour moi-même un éternel ſoutien.
Il eſt né généreux, & ſa reconnoiſſance
Ne m'envîra jamais la ſuprême puiſſance.
Voilà le ſucceſſeur que je me ſuis choiſi,
Et c'eſt pour l'en preſſer que je l'attends ici.
D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager ſon père
A ſacrifier tout à ma juſte colère?
Chéri de Glaucias, c'eſt le ſeul Hélénus
Qui pourra le forcer à me livrer Pyrrhus.

ÉRICIE.

Seigneur, ſur ſes projets, qu'un grand Roi lui confie,
Daignera-t-il entendre un moment Éricie?
Je n'examine point quel ſera mon époux;
Son choix, vous le ſavez, ne dépend que de vous.
Ainſi j'obéirai. Ce qui me reſte à dire,
C'eſt votre gloire ici qui ſeule me l'inſpire.
D'un cœur rempli pour vous d'amour & de reſpect,
Quel ſentiment, Seigneur, pourroit être ſuſpect?
Souffrez que, m'élevant juſqu'à Néoptolème,
J'aille, ſans l'offenſer, le chercher dans lui-même.
C'eſt l'Univers entier qui parle par ma voix,

J'ôſe l'interpréter pour la première fois.
Vous vous êtes vengé; le meurtre d'Æacide,
Pour tout autre qu'un Roi, ſeroit un parricide:
Mais, ſi vous répandez le reſte infortuné
De ce ſang que les Dieux vous ont abandonné,
Les intérêts d'État, le Trône & ſes maximes,
La politique enfin, voile de tant de crimes,
Ne feront déſormais que de foibles garans
Pour vous ſauver des noms qu'on prodigue aux Tyrans.
Quand même à vos deſirs ſon fils pourroit ſouſcrire,
Glaucias voudra-t-il qu'il règne ſur l'Epire;
Que du ſang de Pyrrhus il achète ma main,
D'un ſang que deux grands Rois redemandent en vain;
Lui qui, pour conſerver une tête ſi chère,
Semble avoir étouffé les ſentimens d'un père?
Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus,
Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus?
Laiſſez vivre, Seigneur, un Prince dont la vie
D'aucun malheur pour vous ne peut être ſuivie.
Æacide, ennemi des Princes de ſon ſang,
Vous força, malgré vous, de lui percer le flanc.
Si ſa mort fut pour vous un crime involontaire,
Que ſon inimitié vous rendit néceſſaire,
Le ſalut de ſon fils, qui peut ſeul l'expier,
Plus néceſſaire encor, doit vous juſtifier.
Et vous vous attachez à la ſeule victime
Qui pouvoit expier, ou conſommer le crime!

NÉOPTOLÈME.

Tant que Pyrrhus vivra, mes Sujets ennemis,
A ce funeste nom, se croiront tout permis;
Et le fier Hélénus, fut-il plus grand encore,
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.
Les Dieux, en me livrant le superbe Illyrus,
Ont prononcé l'arrêt du malheureux Pyrrhus;
Il m'a trop fait trembler, il est temps qu'il périsse.
Glaucias m'en refuse en vain le sacrifice;
Je ne peux qu'à ce prix arrêter ses projets,
Et fixer entre nous une constante paix.
Son cœur en gémira; mais votre hymen, ma fille,
Unissant pour jamais l'une & l'autre famille,
Calmera la douleur d'un Roi trop généreux,
Qui peut, par cet hymen, rendre Hélénus heureux.
Que Glaucias y soit favorable ou contraire,
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.
Que l'Univers alors éclate contre moi;
Un crime nécessaire est pour nous une loi.
Voulez-vous qu'écoutant un discours téméraire,
J'asservisse le sceptre aux erreurs du vulgaire?
Heureux, qu'à notre égard son imbécillité
Nous assûre du moins de sa docilité.
A tout ce qui nous plaît, c'est à lui de souscrire.
Dès que, sans le troubler, il nous laisse l'Empire,
Laissons-lui des discours dont il est si jaloux.

Ce qui fait ses vertus seroit vice pour nous.
Le peuple, en ce qui flatte ou choque sa manie,
Trouve de la justice, ou de la tyrannie.
Nous ne nous règlons point au gré de ses erreurs.
Les Dieux ont leur justice, & le Trône a ses mœurs.
Mais Glaucias paroît ; ma fille, allez m'attendre.

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME, *seul.*

QUEL dessein le conduit? Et que vient-il m'apprendre?

SCÈNE III.

GLAUCIAS, NÉOPTOLÈME.

GLAUCIAS.

SEIGNEUR, vous triomphez ; Androclide est défait.
Je ne sais si sa honte est pour vous un secret ;
Mais sous vos loix l'Épire est désormais réduite,
Cassander l'a soumise, ou plutôt l'a détruite.
Je ne vous cache point les pertes que je fais,
Et je vous viens moi-même annoncer vos succès.

Le Destin vous élève, & le Ciel m'humilie;
J'ai commandé long-temps, aujourd'hui je supplie.
Voyons l'usage, enfin, qu'en nos succès divers,
Vous ferez du triomphe, & moi de mes revers.
L'infortuné Pyrrhus n'est plus pour vous à craindre;
Sans être trop humain, je crois qu'on peut le plaindre:
La pitié, sur ce point, dans un cœur irrité,
N'a pas même besoin de générosité.
J'ai protégé sans fruit ce Prince déplorable.
Tout s'arme contre lui, tout vous est favorable;
Mais vous connoissez trop ma constance & ma foi,
Pour croire que le sort soit au-dessus de moi.
Je ne vous parle point d'une vaste puissance
Qui vous fit si long-temps éprouver ma vengeance,
A peine votre cœur se seroit satisfait,
Que vous savez assez quel en seroit l'effet.
Régnez donc, puisqu'ainsi le destin en ordonne;
Sans remords, & sans droit, gardez une Couronne
Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits,
Que je vais cependant consacrer par la paix.
Je rends à Cassander la Macédoine entière;
Tout ce que j'ai conquis sera votre frontière;
Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus,
Et je consens enfin à l'hymen d'Illyrus.
Je fais plus, je promets, Seigneur, que votre vie
Jamais, de mon aveu, ne sera poursuivie;
Qu'à Pyrrhus je tairai son nom & ses ayeux;

J'en jure par ce fer, j'en jure par les Dieux.
J'ai tout dit, répondez.

NÉOPTOLÈME.

Où donc eſt l'avantage
D'une paix dont Pyrrhus ne ſeroit pas le gage?
Il eſt vrai que mon ſort, Seigneur, a bien changé;
Mais, pour vous craindre moins, en ſuis-je plus vengé?
L'Épire en ſera-t-elle à mes loix plus ſoumiſe,
Mes jours plus à couvert d'une lâche entrepriſe?
Si Pyrrhus ſe connoît, pourra-t-il oublier
Que ſon père fut Roi, qu'il eut un meurtrier,
Qu'il vit, & qu'entre nous un coup irréparable
Doit oppoſer ſans ceſſe un vengeur au coupable?
Malgré les nœuds du ſang dont nous ſortions tous deux,
Il fallut m'immoler un Roi trop ſoupçonneux,
Je ne m'en cache point: ſi c'eſt un parricide,
On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Æacide.
Son Trône, après ſa mort, étoit le ſeul abri
Que je puſſe choiſir à mon honneur flétri.
Je ne vis qu'un bandeau qui pût ſauver ma tête:
La force en fit le droit, un meurtre la conquête,
Il eſt vrai; mais combien de Trônes ſont remplis
Par les uſurpateurs qui s'y ſont établis?
Votre ayeul en fut un; j'en nommerois mille autres
Qui n'eurent pour régner d'autres droits que les nôtres.
Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, je demande Pyrrhus,

Et ne peux qu'à ce prix relâcher Illyrus.
De vos ſoins vertueux outrez moins la chimère,
Et reſſouvenez-vous que vous êtes ſon père;
Que, s'il périt, c'eſt vous qui le voulez ainſi;
Que c'eſt vous, plus que moi, qui l'immolez ici;
Enfin que c'eſt vous ſeul qui m'impoſez un crime
Que la néceſſité va rendre légitime.
Vous m'entendez, Seigneur; adieu. Point de traités,
Si du ſang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah, cruel! arrêtez : puiſqu'il vous faut un gage,
Si c'eſt peu de ma foi, prenez-moi pour ôtage;
Je ſuis prêt à vous ſuivre en ces mêmes climats,
Où j'ai porté cent fois la flamme & le trépas.
Si ce n'eſt pas aſſez de vous céder un Trône,
Prenez encor le mien, & je vous l'abandonne :
Mais ne réduiſez point un Prince vertueux
A trahir en Pyrrhus ſon honneur & ſes Dieux.
Quand je reçus ce Prince échappé de vos armes,
Son berceau fut long-temps arroſé de mes larmes.
Je regardai Pyrrhus comme un préſent divin
Que le Ciel m'ordonnoit de cacher dans mon ſein.
Enfin, Pyrrhus m'eſt plus que ſi j'étois ſon père;
Je répondrois aux Dieux d'une tête ſi chère.
Les ſermens les plus ſaints ont répondu de moi,
Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi.

Il n'eſt fils ni ſujets que je ne ſacrifie
Au ſoin de conſerver ſa déplorable vie.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien ! vous pouvez donc au ſortir de ce lieu,
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS.

Pour dérober ce fils à ta main meurtrière,
Je me ſuis abbaiſſé juſques à la prière ;
Mais c'eſt trop honorer un lâche tel que toi,
Que de lui témoigner le plus léger effroi.
Je brave ta fureur, ſi tu braves ma plainte.
Un monſtre doit cauſer plus d'horreur que de crainte.
Délivre, ou perds mon fils, je le laiſſe à ton choix,
Et je cours l'embraſſer pour la dernière fois.
Oui, barbare, je vôle à cet adieu funeſte :
Mais toi, tremble, en ſongeant au vengeur qui me reſte.

SCÈNE IV.

NÉOPTOLÈME, *ſeul.*

DANS quel étonnement laiſſe-t-il mes eſprits !
Peut-on juſqu'à ce point abandonner un fils ?
Eſt-ce férocité, vertu, devoir, courage ?
De quel nom appeler ce biſarre aſſemblage ?

Quel oubli de ſoi-même! Et quel mélange affreux
De père ſans tendreſſe, & d'ami généreux!
Dépouille-t-on ainſi des entrailles de père?
Quelles ſauvages mœurs! ou plutôt quel myſtère!
Je l'ai trop admiré ſur ſa fauſſe vertu.
De ſoins bien différens un père eſt combattu.
Glaucias m'abuſoit; & ſon indifférence
Pour un fils ſur qui va retomber ma vengeance,
Me fait voir où mon bras doit adreſſer ſes coups.
Je reconnois enfin l'objet de mon courroux,
Il eſt entre mes mains; le Prince d'Illyrie
N'eſt autre que Pyrrhus que l'on me ſacrifie.
Puis-je en douter encor?

SCÈNE V.

HÉLÉNUS, NÉOPTOLÈME.

NÉOPTOLÈME, *à part.*

MAIS je vois Hélénus.
J'éclaircirai bientôt mes ſoupçons ſur Pyrrhus.
(*à Hélénus.*)
Héros dont les exploits font revivre Alexandre,
Ou plutôt qui ſemblez renaître de ſa cendre;
Qui, jeune encore, ôſez faire voir aux humains

Qu'on peut même prétendre à de plus hauts destins ;
Souffrez qu'un ennemi sorti du sang d'Achille,
Sang qui n'offrit jamais un hommage servile,
S'acquitte cependant des innocens tributs
Que tout cœur généreux doit rendre à vos vertus.
Le mien, quoiqu'irrité d'une guerre inhumaine,
Vous partagea long-temps son estime & sa haîne :
Mais l'estime eut toujours de quoi la surpasser ;
Et ce que l'une a fait, l'autre veut l'effacer.
J'ai proposé la paix & la main d'Ericie ;
Je l'ai moi-même offerte au Prince d'Illyrie.
Pouvois-je présumer que ses foibles attraits,
D'un triomphe plus beau comblant tous mes souhaits,
Subjugueroient, Seigneur, un Guerrier intrépide
Qui de nouveaux lauriers paroît toujours avide ?
C'est à lui que je parle, & je n'ai pas besoin
De rappeler ses traits & son nom de plus loin.
Daignez me confier un amour qui me flatte.
Les momens nous sont chers ; que cet amour éclate,
Seigneur : c'est un aveu que j'exige de vous,
Et je n'en puis entendre un qui me soit plus doux.

HÉLÉNUS.

Les charmes d'Ericie, & tout ce qu'elle inspire
En disent plus, Seigneur, que je n'en pourrois dire ;
Heureux, si les vertus dont vous m'avez flatté
Lui paroissoient d'un prix digne de sa beauté !

Il eſt vrai que je l'aime, & n'en fais point myſtère;
J'ai cru même devoir l'avouer à mon frère:
Mais Glaucias l'ignore, & du don de ma foi
Je ne puis diſpoſer ſans l'aveu de mon Roi.
Mon cœur, indépendant du pouvoir arbitraire,
Se livre ſans contrainte à ce qui peut lui plaire;
Mais cette liberté n'étend pas ſon pouvoir
Juſqu'à braver les loix d'un trop juſte devoir.
Je fais gloire du mien, & jamais pour un père
Amour ne fut plus grand, ni reſpect plus ſincère;
Mais c'eſt moins en ſujet que je lui ſuis ſoumis,
Que par des ſentimens qui ſont plus que d'un fils.

NÉOPTOLÈME.

S'il eſt vrai qu'Hélénus brûle pour Ericie,
Prince, je réponds d'elle & du Roi d'Illyrie.
Glaucias vous chérit, & verra ſans regret
Le choix que mon eſtime & votre amour ont fait.
Quel ſucceſſeur plus grand & plus digne d'Achille
Pouvois-je préſenter à l'Épire indocile?
Qu'il m'eſt doux de pouvoir, en couronnant vos feux,
Rendre à la fois ma fille & mes ſujets heureux?

HÉLÉNUS.

Ceſſez de vous flatter d'une eſpérance vaine;
Glaucias à la paix peut immoler ſa haîne,
Mais ne ſouffrira point que je ſois poſſeſſeur

D'un Trône dont Pyrrhus eſt le ſeul ſucceſſeur.
Nos malheurs, il eſt vrai, vous en ont rendu maître,
Et tant que vous vivrez vous pourrez toujours l'être.
Je doute cependant qu'on vous laiſſe jamais
Le droit d'en diſpoſer au gré de vos ſouhaits.
Mon hymen, ou celui du Prince d'Illyrie,
Pourra vous garantir & le ſceptre & la vie;
Mais Pyrrhus, après vous reprenant tous ſes droits,
A l'Épire, Seigneur, doit ſeul donner des loix.
Qui peut lui diſputer alors ce diadême?
Et, malgré mon amour, ſavez-vous ſi moi-même
Je pourrois conſentir à l'en voir dépouiller,
Et d'un Trône uſurpé ma gloire ſe ſouiller?

NÉOPTOLÈME.

Et quel eſt donc le but de la paix qu'on demande,
S'il faut que de Pyrrhus ma Couronne dépende?
Je n'aurai donc vaincu que pour être ſoumis,
Et que pour voir ſur moi règner mes ennemis;
Que pour voir un hymen qui dépouille ma fille,
Comme une grâce encor qu'on fait à ma famille?
Le ſort, en remettant la victoire en nos mains,
Nous a fait concevoir de plus nobles deſſeins.

HÉLÉNUS.

Oui, vous avez vaincu; mais l'honneur & la gloire
Ne ſuivent pas toujours le char de la victoire.

Il en eſt qu'on ne doit imputer qu'au haſard.
La vôtre eſt de ce rang, le ſort vous en fit part,
Et l'arracha des mains d'un ennemi terrible,
Dont vous n'aviez pas cru la défaite poſſible.
Si mon ſang répandu vous a fait triompher,
Ce n'eſt pas vous du moins qui le fîtes couler.
Le ſort à mes pareils peut garder un outrage :
Mais l'on n'obtient ſur eux de parfait avantage
Qu'on ne les ait privés de la clarté du jour;
Ou l'on n'en peut trop craindre un funeſte retour.
Seigneur, je vous ai dit que j'aimois la Princeſſe;
Ses charmes peuvent ſeuls égaler ma tendreſſe :
Mais je n'ai déſiré que ſon cœur & ſa main.
Ma valeur peut lui faire un aſſez haut deſtin,
Sans que j'aille à Pyrrhus ravir un Diadême,
Qui déshonoreroit votre fille elle-même.
Pour vous, qui vous oſez déclarer mon vainqueur,
Montrez des ſentimens dignes de tant d'honneur.

NÉOPTOLÈME.

Je vois bien qu'il eſt temps que je me faſſe entendre,
Et que vous ſachiez, vous, ce que j'ôſe prétendre.
Je ne ſais de quel prix Éricie eſt pour vous;
Mais, ſi de l'obtenir votre amour eſt jaloux,
Si ſa main eſt un bien qui vous ſemble ſi rare,
Il faut qu'à me ſervir votre cœur ſe prépare.
Je demande Pyrrhus, ma fille eſt à ce prix.

Tout autre n'eſt pour moi que refus, ou mépris.
Voilà ce que de vous exige ma vengeance.
Vous, qui ſur Glaucias avez tant de puiſſance,
Portez-le dès ce jour à remplir mes ſouhaits,
Ou déterminez-vous à ne nous voir jamais.

HÉLÉNUS.

Vous-même euſſiez en vain tenté cette entrevue
Sans les ſoins d'Éricie, à qui ſeule elle eſt dûe :
Mais ſur cet entretien ſi l'on m'eût preſſenti,
Un mépris éternel m'en auroit garanti.
Barbare, voilà donc le fruit de votre eſtime,
Un hymen, qui pour dot m'apporteroit un crime !
Dès qu'il faut s'allier à vous par un forfait,
Gardez à Caſſander ce funeſte bienfait,
Et ne vous vantez plus d'être du ſang d'Achille.
Ce ſang qui fut toujours en Héros ſi fertile,
Ne pourroit inſpirer des ſentimens ſi bas.
Vous en êtes ſouillé, mais vous n'en ſortez pas.
Si je pouvois penſer que la jeune Ericie
Eût reçu vos penchans de vous avec la vie,
Ce ne ſeroit pour moi qu'un objet plein d'horreur.
Cruel, ſi vous voulez lui conſerver mon cœur,
Déguiſez mieux du moins cet affreux caractère
Qui me feroit rougir de vous nommer mon père.
Montrez-moi des vertus qui vous faſſent aimer,
Et qui dans mon amour puiſſent me confimer.

Ce n'eſt pas votre rang, c'eſt la vertu que j'aime;
Sans elle vous m'offrez en vain un Diadême.
Duſſiez-vous m'élever à des honneurs divins,
Je vous préférerois le plus vil des humains.
Je me vois à regret forcé de vous confondre,
Mais vous deviez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien! Prince, ſuivez ces tranſports généreux;
Mais reſſouvenez-vous que, pour vous rendre heureux,
J'ai voulu pénétrer juſqu'au fond de votre âme,
Et voir ce que pour nous oſeroit votre flamme;
Car ſans votre ſecours je ſerai ſatisfait.
Vous m'avez de Pyrrhus fait en vain un ſecret.
Il eſt en mon pouvoir; c'eſt Illyrus lui-même,
Que ſon triſte deſtin livre à Néoptolème.

HÉLÉNUS.

Qui? lui Pyrrhus, Seigneur! Mais non, penſez-y bien....

NÉOPTOLÈME.

Adieu: vous-même ici peſez notre entretien.
Je n'oublîrai jamais un refus qui me bleſſe,
Et j'en vais de ce pas inſtruire la Princeſſe.



SCÈNE VI.

HÉLÉNUS, *seul.*

AH, Tyran! de quel trait viens-tu frapper mon cœur?
Vertu, dont les transports me coûtent mon bonheur,
Pour le prix de t'avoir sacrifié ma flamme,
Sauve-moi des regrets qui déchirent mon âme;
Tourne vers mon rival mes soins & ma pitié,
Et ranime pour lui ma première amitié.
Illyrus est Pyrrhus! Mais d'où vient que mon père
M'en a fait si long-temps un barbare mystère?
M'auroit-il soupçonné d'être moins généreux,
Et moins touché que lui du sort d'un malheureux?
Hélas! quoi qu'il ait fait pour défendre sa vie,
Tout ce qu'il a perdu valoit-il Éricie?
C'est Pyrrhus qui me l'ôte, & par un sort fatal
Je suis réduit encore à pleurer mon rival!
Allons trouver mon père, & cessons de nous plaindre;
Étouffons sans regret des feux qu'il faut éteindre.
Voilà des ennemis dignes de mon courroux;
Le triomphe du moins en est beau, s'il n'est doux.
Héros, qui pour tout bien recherchez la victoire,
Qu'un peu de sang perdu couvrit souvent de gloire,
Pour en savoir le prix, c'est peu d'être guerrier;
Il faut avoir un cœur à lui sacrifier.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

TU combats vainement mon déſeſpoir funeſte ;
La plainte, chère Iſmene, eſt tout ce qui me reſte.
Laiſſe-moi le ſeul bien des cœurs infortunés,
Que ſous d'indignes loix l'Amour tient enchaînés.
Lieux, témoins de ma honte & d'un perfide hommage,
Payé de tout mon cœur, & ſuivi d'un outrage ;
Lieux, où j'ai cru ſoumettre un Héros à mes loix,
Hélas! je vous vois donc pour la dernière fois.
Pardonne ces tranſports à mon âme éperdue ;
On me mépriſe, Iſmene, & la paix eſt rompue.
Nous reverrons bientôt, l'acier cruel en main,
Fondre dans nos États un guerrier inhumain ;
Et, pour comble de maux, il faut partir, Iſmene,
Sans pouvoir contre lui faire éclater ma haîne.
Je fais pour le trouver des ſouhaits ſuperflus ;
Inutiles tranſports! Je ne reverrai plus

Ce cruel Hélénus que ma raiſon abhorre,
Que ma gloire déteſte, & que mon cœur adore.

SCÈNE II.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

Ismene, je le vois. Ah! mortelles douleurs!
Je ſuccombe, & n'ai plus que l'uſage des pleurs.
Fuyons, n'expoſons point au mépris d'un barbare
Les foibleſſes d'un cœur où la raiſon s'égare.

HÉLÉNUS.

Près de voir ſuccéder, peut-être pour jamais,
Les horreurs de la guerre aux douceurs de la paix,
Dans ce triſte moment, où votre âme irritée
Contre un infortuné n'eſt que trop excitée,
M'eſt-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux
Un amant qui ne peut que vous être odieux?
Si je ne vous croyois généreuſe, équitable,
Madame, je craindrois de paroître coupable;
Mais que peut craindre un cœur qui remplit ſon devoir?
Et qu'ai-je à redouter que de ne vous plus voir?
Je ne vous dirai point que je vous aime encore;
Malgré ce que j'ai fait mon âme vous adore.

Mes refus m'ont privé de l'eſpoir le plus doux,
Mais n'ont point étouffé ma tendreſſe pour vous.
D'un rigoureux honneur déplorable victime,
Tendre amant ſans foibleſſe, & coupable ſans crime,
D'un vertueux effort touché ſans repentir,
Mon cœur ſent cependant tout ce qu'il peut ſentir:
Et ſi, pour exciter le vôtre à la vengeance,
Ma généroſité lui parut une offenſe;
S'il a pu ſouhaiter de me voir malheureux,
Non, jamais le Deſtin n'a mieux rempli vos vœux.

ÉRICIE.

Que parlez-vous ici de haîne & de vengeance?
Non, ne redoutez rien de mon indifférence.
Quel déſeſpoir éclate? ou que ſoupçonnez-vous,
Pour oſer vous flatter d'un inſtant de courroux?
Ceſſez de vous troubler d'une frayeur ſi vaine;
C'eſt ſuppoſer l'amour que de craindre la haîne:
Mais juſques-là mon cœur ne ſait point s'enflammer;
C'eſt aux amans chéris, Seigneur, à s'allarmer.

HÉLÉNUS.

Je ſais que je dois peu reſſentir leurs allarmes.
Je craignois d'avoir fait une injure à vos charmes:
Mais au reſſentiment ſi mon cœur s'eſt mépris,
C'eſt qu'il ſe crut toujours au-deſſus du mépris.
Ce n'eſt pas ſe flatter que de craindre, Madame.

Jamais un faux orgueil n'a corrompu mon âme ;
La vertu feule y mit une noble fierté,
Que l'amour laiffe agir, même avec dignité ;
Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'elle a dû faire.
Heureux d'être un objet peu digne de colère,
Qui, n'ofant me flatter de l'honneur d'être aimé,
Croit mériter du moins celui d'être eftimé.
Madame, je vois trop qu'un récit peu fidèle
M'a fait de mon devoir une lâche querelle.
Mais fi votre courroux vous paroît trop pour moi,
Songez qu'ici le mien doit caufer de l'effroi.
Ceux qui de mes refus ont noirci l'innocence,
En recevroient bientôt la jufte récompenfe,
Si mon amour pour vous ne daignoit retenir
Un bras qui n'eft fouvent que trop prompt à punir.
Malgré tous vos mépris, je fens que je vous aime ;
Mais je n'ai jamais tant haï Néoptolème.
Si jamais votre cœur a pu trembler pour lui,
Dans les murs de Byfance arrêtez-le aujourd'hui.
Je foufcris à la paix ; qu'on me rende mon frère.
Ofez le demander vous-même à votre père ;
Prévenez fur ce point un amant furieux,
Qui, hors vous, n'aura rien de facré dans ces lieux.

ÉRICIE.

Cruel ! c'eft donc ainfi que votre amour s'exprime !
Voilà ce feu fi beau qui pour moi vous anime,

Et l'hommage d'un cœur qui ne ſe donne à moi,
Que pour remplir le mien de douleur & d'effroi!
On m'aime, & cependant il faut que je fléchiſſe;
On m'adore, & c'eſt moi qui dois le ſacrifice.
Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix,
Et que de mon amant je ſubiſſe les loix.
De l'amour ſuppliant l'orgueil a pris la place,
Et je vois à ſes ſoins ſuccéder la menace,
Les refus, les mépris, la fierté, la terreur.
Vos tranſports les plus doux ne ſont que de fureur;
Impétueux amant, dont l'ardeur téméraire
Ne déclare ſes feux qu'en déclarant la guerre.
Inſpira-t-on jamais l'amour par la frayeur?
C'eſt ainſi qu'Hélénus ſe rend maître d'un cœur!
Il ordonne en tyran, il faut le ſatisfaire.
Barbare, ma fierté vous devroit le contraire,
Je devrois n'écouter que mon juſte courroux;
Mais je veux me venger plus noblement de vous.
Je veux qu'en gémiſſant Hélénus me regrette,
Et qu'il ſente du moins la perte qu'il a faite.
Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur;
L'Amour à cet eſpoir ouvroit déjà mon cœur;
Heureuſe de pouvoir offrir un Diadême,
Sans rechercher en vous d'autre bien que vous-même.
Je ne me vengerai de vos refus honteux,
Qu'en vous faiſant rougir de mes ſoins généreux.
Puiſque vous le voulez, je vais trouver mon père,

Tenter, pour le fléchir, les pleurs & la prière;
Je vais pour vous, ingrat, tomber à ſes genoux,
Et faire ce qu'en vain j'attends ici de vous.

SCÈNE III.

HÉLÉNUS, *ſeul.*

O DEVOIR, ta rigueur eſt-*elle* ſatisfaite?
Vois ce qui m'eſt offert, & ce que je rejette.
Quels bienfaits de ta part me feront oublier
Ce que tu m'as forcé de te ſacrifier?
Ah, Pyrrhus! que le ſoin de défendre ta vie
Sera d'un prix cruel, s'il m'en coûte Éricie!

SCÈNE IV.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

HÉLÉNUS.

MAIS on vient: c'eſt lui-même. Hélas! pour m'attendrir,
Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir!

ILLYRUS.

Seigneur, car je ne ſais ſi je parle à mon frère,
Tant le ſort entre nous a jetté de myſtère!

Quoi qu'il en soit, avant que de quitter ce lieu,
J'ai cru devoir vous dire un éternel adieu,
Après avoir reçu ceux du Roi d'Illyrie,
Dont je suis plus touché que de sa barbarie.
Quel autre nom donner à sa rigueur pour moi,
Quand je n'y trouve plus mon père ni mon Roi?
Par quel malheur son fils a-t-il cessé de l'être?
Ai-je déshonoré celui qui m'a fait naître?
Quel est donc ce Pyrrhus, pour lui d'un si haut prix?
Encor si c'étoit vous, j'en serois moins surpris.
Seigneur, vous soupirez, je vois couler vos larmes;
Ces pleurs me causeroient de mortelles allarmes,
Si mon cœur étoit fait pour sentir de l'effroi.
Il s'émeut cependant de tout ce que je voi;
Une douleur si noble a de quoi me surprendre.
Ce n'est pas d'un rival que j'eusse osé l'attendre,
Ni me flatter qu'il dût être si généreux,
Lorsque tout abandonne un Prince malheureux.
Non qu'à votre vertu j'eusse fait l'injustice
De croire votre amour de ma perte complice;
Mais si je n'ai rien craint de votre inimitié,
Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

HÉLÉNUS.

Seigneur, quelques transports qu'une maitresse inspire,
La gloire & le devoir ont aussi leur empire.
Entre ce qui me plaît, & ce que je me dois,

SCÈNE V.

GLAUCIAS, ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

GLAUCIAS, *dans le fond du Théâtre.*

Dieux cruels, dont fur moi la rigueur fe déploie,
Si rien à la pitié ne vous peut émouvoir,
Jouïffez de mes pleurs & de mon défefpoir.
Que vois-je? quels objets! les deux Princes enfemble!
Ah! que d'infortunés le fort ici raffemble?
(*à Illyrus.*)
Que cherchez-vous, mon fils, en ces funeftes lieux,
Où tout doit déformais vous paroître odieux,
Où vous devez me fuir & m'abhorrer moi-même?

ILLYRUS.

Vous n'en êtes pas moins, Seigneur, tout ce que j'aime.
A mon frère, il eft vrai, je me plaignois de vous,
Et j'en euffe attendu des fentimens plus doux.
Je fuis touché de voir, en ce moment terrible,
Que mon rival foit feul à ma perte fenfible.
Hélas! qui fut jamais plus à plaindre que moi?
Méprifé d'Éricie, & peu cher à mon Roi,

C'eſt un Prince ſorti d'une race étrangère,
Qui l'emporte ſur moi dans le cœur de mon père.
Je ne condamne point ſa généroſité,
Mais l'effort en devroit être plus limité;
La gloire n'admet point de ſi grands ſacrifices,
Et ce n'eſt point à moi d'illuſtrer ſes caprices,
Victime des tranſports d'un chimérique honneur,
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur.
Ce reproche cruel dont votre cœur s'offenſe,
Ne regarde, Seigneur, que votre indifférence;
Je ne puis voir mon père abandonner ſon fils,
Sans ſoupçonner pour moi d'injurieux mépris.
Voilà les ſeuls regrets dont mon âme eſt ſaiſie,
Et j'en ſuis plus touché que de perdre la vie;
Mais je n'en ai pas moins ſouhaité vous revoir.

GLAUCIAS.

Illyrus, mon ſeul bien & mon unique eſpoir,
Ah! ſi c'eſt ton amour qui vers moi te rappelle,
Ne m'en refuſe point une preuve nouvelle.
Viens, mon fils, dans les bras d'un père infortuné,
Dont le cœur ne t'a point encore abandonné;
Viens te baigner de pleurs qui couleront ſans ceſſe,
Et ne m'accuſe point de manquer de tendreſſe.
Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer,
Et je te connois trop pour ne pas t'eſtimer.
Tes reproches honteux, dont ma gloire murmure,

Outragent plus que moi le ſang & la nature.
Mon cœur de ſes retours n'eſt que trop combattu,
Et je n'ai plus d'eſpoir qu'en ta propre vertu.
Loin de déshonorer mon auguſte vieilleſſe,
Aide-moi de mon ſang à dompter la foibleſſe.
Le malheureux Pyrrhus eſt maître de ma foi,
Je ne ſuis pas le ſien, & ta vie eſt à moi.
Fais voir, par les efforts d'une vertu ſuprême,
La victime au-deſſus du ſacrifice même.
Adieu; ſois généreux autant que je le ſuis.
Te pleurer & mourir, eſt tout ce que je puis.

ILLYRUS.

Oui, je vous ferai voir par un effort inſigne,
De quel amour, Seigneur, Illyrus étoit digne;
Que ce fils malheureux, ſans le faire éclater,
Des plus rares vertus auroit pu ſe flatter;
Qu'il ſait du moins mourir & garder le ſilence,
Quand ſon propre intérêt peut-être l'en diſpenſe.
Je pourrois d'un ſeul mot éviter mon malheur,
Mais ce mot échappé vous perceroit le cœur.
C'eſt dans le fond du mien qu'enfermant ce myſtère,
Je vais ſauver Pyrrhus, votre gloire, & me taire.
Adieu, cher Hélénus; vous apprendrez un jour
Si j'avois mérité de vous quelque retour.



SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS.

HÉLÉNUS.

SEIGNEUR, de ce discours que faut-il que je pense?
Sur quoi le Prince ici vante-t-il son silence?

GLAUCIAS.

Ah! mon fils, ce secret ne regarde que moi:
Mais il a d'un seul mot glacé mon cœur d'effroi.
Hélas! que de son sort mon âme est attendrie!
Pyrrhus, que de vertu ma foi te sacrifie!

HÉLÉNUS.

Le Prince va, dit-il, se perdre pour Pyrrhus;
Et c'est lui cependant sous le nom d'Illyrus,
Si j'en crois les soupçons du Tyran de l'Épire.
Seigneur, de ce secret, vous pouvez seul m'instruire.
Mon respect m'a forcé de cacher jusqu'ici
Les desirs que j'avois de m'en voir éclairci;
Mais, s'il a triomphé de mon impatience,
Je rougis à la fin de votre défiance.
Si jamais votre cœur fut sensible pour moi,
Si mon amour pour vous a signalé ma foi,

Si j'ai pu m'illuſtrer en marchant ſur vos traces,
Et par quelques exploits ſu mériter des grâces,
Du ſang que j'ai perdu je n'exige qu'un prix :
Eſt-il vrai qu'Illyrus ne ſoit point votre fils ?

GLAUCIAS.

Je ne ſuis point ſurpris qu'un lâche cœur ſoupçonne
Qu'Illyrus ſoit Pyrrhus, dès que je l'abandonne :
Mais vous, juſqu'à ce jour élevé dans mon ſein,
Vous, à qui des vertus j'applanis le chemin,
Que j'inſtruiſis d'exemple, auriez-vous oſé croire
Que d'une lâcheté j'euſſe ſouillé ma gloire ?
Non, mon cher Hélénus, ce fils abandonné
N'en eſt pas moins celui que les Dieux m'ont donné ;
Et plût au ſort cruel qu'il eût un autre père !

HÉLÉNUS.

Vous n'éclairciſſez pas, Seigneur, tout le myſtère.

GLAUCIAS.

Prince, c'eſt trop vouloir pénétrer un ſecret ;
Offrez à ma douleur un zèle plus diſcret,
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire.

HÉLÉNUS.

C'en eſt aſſez pour moi, Seigneur, je me retire,
Satisfait qu'Illyrus ſoit toujours votre fils ;
Et je vais de ce pas trouver ſes ennemis.

GLAUCIAS.

Ah, cruel! arrêtez! qu'allez-vous entreprendre?

HÉLÉNUS.

Ce que de ma vertu mon frère doit attendre.
Je cours le dérober à ſon ſort inhumain,
Ou mourir avec lui les armes à la main;
Et je n'écoute plus, dans l'ardeur qui me guide,
Que la ſoif de verſer le ſang d'un parricide.

GLAUCIAS.

Barbare, immole donc le mien à ta fureur;
Cours expoſer ma vie & me perdre d'honneur.

HÉLÉNUS.

Ah! vous ne craignez pas, Seigneur, pour votre vie;
Ce n'eſt pas-là l'effroi dont votre âme eſt ſaiſie,
Elle eſt trop au-deſſus d'une lâche frayeur:
Pyrrhus, le ſeul Pyrrhus occupe votre cœur.
Indifférent pour nous, pour lui plein de tendreſſe,
Voilà, pour m'arrêter, le motif qui vous preſſe,
Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui.
N'avons-nous pas aſſez verſé de ſang pour lui?
S'il eſt reconnoiſſant, que veut-il davantage?
Je ſais qu'à le ſauver votre foi vous engage,
Que vous lui devez même une ſainte amitié;
Mais que lui dois-je moi, qu'une ſimple pitié,

Qui doit céder aux ſoins de conſerver mon frère ?
Hé bien ! qu'à vos deux fils votre honneur le préfère ;
Conſacrez à jamais ces tranſports vertueux,
Et me laiſſez le ſoin de nous ſauver tous deux.
Que Pyrrhus avec nous vienne auſſi ſe défendre,
S'il eſt digne du ſang que vous laiſſez répandre.
Eh ! de quelle vertu l'ont enrichi les Dieux,
Pour vous rendre, Seigneur, le ſien ſi précieux ?
Je ne ſais, mais je crains que le grand nom d'Achille
Ne ſoit pour lui d'un poids plus onéreux qu'utile ;
Que ſans honneur ſes jours ne ſe ſoient écoulés.

GLAUCIAS.

Ah ! ſi vous connoiſſiez celui dont vous parlez,
Vous changeriez bientôt de ſoins & de langage,
Et je verrois mollir ce ſuperbe courage.

HÉLÉNUS.

Seigneur, à ce diſcours, c'eſt trop me le cacher.
Je dois de votre ſein déſormais l'arracher.

GLAUCIAS.

Quoi ! ce même Hélénus que l'Univers admire,
Et dont les Dieux ſembloient lui déſigner l'Empire,
L'ennemi des Tyrans, l'ami des malheureux,
Flétrit en un ſeul jour tant de jours ſi fameux,
Et me demande à moi le ſang d'un miſérable !

HÉLÉNUS.

Ah, Dieux! de ces horreurs me croyez-vous capable?
Non; vous ne m'imputez ces lâches mouvemens,
Que pour vous délivrer de mes empreſſemens.
C'eſt le droit d'un refus acquis par une offenſe,
Et dont à vos remords je laiſſe la vengeance.
Ce jour, qu'on croit des miens avoir flétri le cours,
Eſt peut-être, Seigneur, le plus beau de mes jours.
A ce même Pyrrhus j'ai fait un ſacrifice,
Qui ſera pour mon cœur un éternel ſupplice,
Et dont mon amour ſeul connoiſſoit tout le prix.
Mais en vain aux refus vous joignez le mépris.
Si vous voulez calmer la fureur qui m'agite,
Ceſſez de retenir un ſecret qui m'irrite,
Ou de ſang & d'horreurs je vais remplir ces lieux.

GLAUCIAS.

Ah, mon fils! étouffez ces deſirs curieux,
Et Pyrrhus puiſſe-t-il pour jamais diſparoître!

HÉLÉNUS.

Je commence, Seigneur, à ne me plus connoître.
(*Il embraſſe avec violence les genoux de Glaucias.*)
Pour la dernière fois j'embraſſe vos genoux.

GLAUCIAS.

Ah! quel emportement! c'en eſt trop, levez-vous.
Reconnoiſſez Pyrrhus à ma douleur extrême.

HÉLÉNUS.

Achevez.....

GLAUCIAS.

Je me meurs.... malheureux! c'est vous-même.

PYRRHUS.

Seigneur, c'en est assez, & je suis satisfait.

(*Il veut se retirer.*)

GLAUCIAS, *l'arrêtant.*

Arrêtez, Prince ingrat: quel est donc le projet
Qu'en ce triste moment votre fureur médite?
Non, ce n'est pas ainsi, Seigneur, que l'on me quitte.
Je n'en conçois que trop, à vos yeux enflammés....
Mais je verrai bientôt, cruel, si vous m'aimez.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHUS, ANDROCLIDE, CYNÉAS.

ANDROCLIDE.

Enfin il m'eſt permis, Seigneur, de vous connoître,
Et d'oſer embraſſer les genoux de mon maître.
Dieux! quel raviſſement! Quelle douceur pour moi
De trouver un Héros dans le fils de mon Roi!
Mais de ce bien ſi doux que vous troublez la joie,
Par les tranſports ſecrets où je vous vois en proie!
Glaucias, à ſon tour accablé de douleur,
Semble plus que jamais reſſentir ſon malheur.
Seigneur, daignez calmer cette douleur cruelle,
Songez qu'un ſeul inſtant peut la rendre mortelle;
Ne l'abandonnez pas en ces triſtes momens.

PYRRHUS.

Je puis avoir pour lui d'autres empreſſemens.
Androclide, je ſais que je vous dois la vie,
Que ſans vous, en naiſſant, on me l'auroit ravie;

Allez, de ce bienfait je ſaurai m'acquitter.

ANDROCLIDE.

Le Roi m'a commandé de ne vous point quitter.

PYRRHUS.

Glaucias eſt un Roi que j'eſtime & que j'aime;
Mais je ne dépends plus ici que de moi-même.
Pour vous, que le Deſtin a ſoumis à mes loix,
Reſpectez-les du moins une première fois,
Et ceſſez d'écouter une crainte frivole.
Glaucias me connoît, j'ai donné ma parole,
J'ai juré d'épargner un Tyran odieux,
Et de ne point troubler l'aſyle de ces lieux.
Que pouvois-je de plus pour le Roi d'Illyrie?
Allez, ſi vous m'aimez, prenez ſoin de ſa vie.

ANDROCLIDE.

Seigneur....

PYRRHUS.

Obéiſſez. Profitons des inſtans
Que j'ai pu dérober à leurs ſoins vigilans.



SCÈNE II.

PYRRHUS, CYNÉAS.

PYRRHUS.

CYNÉAS, approchez ; l'heure fatale preſſe.
Puis-je encore eſpérer de revoir la Princeſſe ?
Sait-elle qu'Hélénus doit ſe trouver ici ?

CYNÉAS.

Oui, Seigneur, & bientôt vous l'y verrez auſſi.
J'ai laiſſé la Princeſſe avec Néoptolème,
Qui m'a paru frappé d'une ſurpriſe extrême,
Lorſque je l'ai flatté de l'eſpoir d'une paix,
Qu'il devoit regarder comme un de vos bienfaits.
Au ſeul nom de Pyrrhus, j'ai vu ſa défiance
Balancer ſes deſirs & ſon impatience.
« Je douterois, dit-il, qu'on voulût le livrer,
» Si d'autres qu'Hélénus oſoient m'en aſſurer :
» Mais dès que ce Héros ſouſcrit à ma demande.... »

PYRRHUS.

Ami, c'en eſt aſſez ; dites-lui qu'il m'attende.

SCÈNE III.

PYRRHUS, *seul.*

DESIRS impétueux que je ne puis dompter,
Et qu'en vain mon devoir s'attache à surmonter,
Redoutables momens d'une trop chère vue,
Que vous allez coûter à mon âme éperdue!
Pyrrhus, à quels transports ôses-tu te livrer?
Est-ce l'Amour ici qui doit t'en inspirer!
Néoptolème vit, & le sang d'Æacide
S'enflamme pour le sang d'un lâche parricide!
Mais pour lui mon amour eût en vain combattu,
Si de plus hauts desseins n'occupoient ma vertu.
Infortuné Pyrrhus, il est temps qu'elle éclate.
Non, de quelque valeur que l'Univers te flatte,
Quels que soient tes exploits & tes honneurs passés,
Illyrus en un jour les a tous effacés;
Et telle est aujourd'hui ta triste destinée,
Qu'il faut que par toi seul elle soit terminée.
C'est vainement qu'au Ciel tu comptes des ayeux,
Si ta propre vertu ne t'y place avec eux.
Le sang d'Achille est beau; mais l'honneur d'en descendre
Ne vaut pas désormais celui de le répandre.
Un rival généreux qui s'immoloit pour toi,

T'en a tracé l'exemple & prononcé la loi.
Ah ! que tant de grandeur me touche & m'humilie !
Père & fils vertueux, que je vous porte envie !
Comment vous ſurpaſſer ? Dieux, voilà des Mortels
Dignes de partager avec vous les Autels ;
Non des barbares nés pour l'effroi de la terre,
Ces idoles de ſang, fiers rivaux du tonnerre,
Qui font de leur valeur un horrible métier,
Et dont je n'ai que trop ſuivi l'affreux ſentier.
Cherchons au-deſſus d'eux une gloire nouvelle,
Plus digne des tranſports que j'eus toujours pour elle.
Heureux ſi mon devoir pouvoit les redoubler,
A l'aſpect d'un objet qui peut ſeul les troubler !

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ÉRICIE.

ÉRICIE.

JE ſors en ce moment d'avec le Roi d'Épire ;
En croirai-je, Seigneur, ce qu'il vient de me dire ?
Eſt-ce bien Hélénus qui nous donne une paix,
Qu'on croit même devoir à mes foibles attraits ?
Mais, loin de rappeler le ſouvenir funeſte
D'un ſacrifice affreux que ma vertu déteſte,

Je ne veux m'occuper que du ſoin généreux
De pleurer avec vous un Prince malheureux.
Que n'ai-je point tenté près de Néoptolême?
J'ai regardé Pyrrhus comme un autre vous-même.
Non, l'horreur de ſon ſort n'égalera jamais
Mes regrets de l'avoir défendu ſans ſuccès.
Je ſais trop à quel point Pyrrhus vous intéreſſe,
Pour ne point partager la douleur qui vous preſſe;
Jugez combien mon cœur s'eſt *ſenti* pénétrer
De vous voir déſormais réduit à le livrer.
Et plût aux Dieux, Seigneur, pour comble d'injuſtice,
Qu'on ne m'imputât point ce cruel ſacrifice,
Et qu'au bien de la paix l'Amour trop indulgent
N'eût point pris ſur lui-même un ſi triſte préſent!
Hélénus eût moins fait pour déſarmer ma haîne,
S'il ſavoit qu'un remords en triomphe ſans peine.
Mais quoi! vous rougiſſez & ne répondez rien!
Pourquoi me demander un ſecret entretien?

PYRRHUS.

Je rougis, il eſt vrai, d'un diſcours qui m'offenſe;
Et jamais mon courroux n'eut plus de violence.
Puis-je voir, ſans frémir, qu'avec un ſi beau feu,
Ce cœur où j'aſpirois m'ait eſtimé ſi peu?
Puis-je voir, ſans rougir de honte & de colère,
Qu'Éricie ait de moi penſé comme ſon père,

Et qu'elle ôſe imputer aux tranſports d'Hélénus
Le funeſte préſent qu'il vous fait de Pyrrhus ?
Je ne ſais ſi l'Amour peut nous rendre excuſables ;
Mais il ne doit jamais nous rendre mépriſables.
Le crime eſt toujours crime, & jamais la beauté
N'a pu ſervir de voile à ſa difformité.
Peut-être que mon cœur, dans l'ardeur qui l'enflamme ;
Tout vertueux qu'il eſt, n'eſt point exempt de blâme ;
Mais ce qu'à mon devoir je vais ſacrifier,
Aux yeux de l'Univers va me juſtifier,
Éterniſer mon nom, expier ma tendreſſe,
Et venger ma vertu d'un ſoupçon qui la bleſſe.

ÉRICIE.

Seigneur, daignez calmer un ſi noble courroux.
Je ſais ce que je dois attendre ici de vous.

PYRRHUS.

Dans un moment du moins vous pourrez le connoître,
Et, loin de me haïr, vous me plaindrez peut-être.
Connoiſſez mieux, Madame, un cœur où vous régnez,
Et ne l'outragez point, ſi vous le dédaignez.
Belle Éricie, enfin, croyez que je vous aime ;
Mais ne le croyez point comme Néoptolème.
Mon amour n'a jamais ſoumis à vos beaux yeux
Qu'un cœur digne de vous, & peut-être des Dieux ;
Qui ne ſait point offrir pour ſacrifice un crime
Qui déshonoreroit l'Autel & la Victime.

Je vais à ſon deſtin livrer un malheureux,
Mais ce ne ſera point par un traité honteux.
Ma vertu n'admet point de ſi lâche injuſtice,
Et mon cœur vous devoit un autre ſacrifice.
Trop heureux, ſi ce cœur, facile à s'enflammer,
Au gré de mon devoir, l'avoit pu conſommer!
Mais dans l'état cruel où mon malheur me laiſſe,
On peut me pardonner un inſtant de foibleſſe;
Et vous m'avez offert des ſoins ſi généreux,
Qu'ils m'ont fait oublier qui nous étions tous deux.
Votre père m'attend: adieu, belle Éricie.
J'ai voulu vous revoir; mais mon âme attendrie
Ne pourroit ſoutenir vos pleurs près de couler,
Et qu'un fatal inſtant va bientôt redoubler.

ÉRICIE.

Ah! Seigneur, arrêtez; &, ſi je vous ſuis chère,
Daignez de vos adieux m'expliquer le myſtère.
Je ſens un froid mortel qui me glace le cœur,
Et la mort n'a jamais cauſé plus de frayeur.
Hélas! au trouble affreux dont mon âme eſt ſaiſie,
Puis-je encor ſouhaiter de me voir éclaircie?
Vous allez, dites-vous, livrer un malheureux,
Sans ceſſer d'être grand, ni d'être généreux.
Ah! je vous reconnois à cet effort ſuprême!
Juſtes Dieux! c'eſt Pyrrhus qui ſe livre lui-même.

PYRRHUS.

Oui, Madame, c'eſt lui; c'eſt ainſi qu'Hélénus
Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus,
Qui ſous ce triſte nom ne craint plus de paroître,
Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître.

ÉRICIE.

Dites plutôt, Seigneur, qu'à ce cœur ſans pitié,
Dont je n'ai jamais pu fléchir l'inimitié,
J'aurois dû reconnoître une race ennemie
Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie.
Inhumain, conſommez vos généreux projets;
De votre haîne, enfin, voilà les derniers traits.
Quel ennemi, grands Dieux! offrez-vous à la mienne!
Quel deſſein venez-vous d'inſpirer à la ſienne!
Ah! ſi c'eſt à ce prix que vous donnez la paix,
Barbare; faites-nous la guerre pour jamais.
Vous ne démentez point le ſang qui vous fit naître;
Ingrat, vous ne pouviez mieux vous faire connoître
Que par un noir projet qui n'eſt fait que pour vous;
Je reconnois Pyrrhus à ces funeſtes coups.
Quand par des ſoins trompeurs il a ſéduit mon âme,
Des plus cruels refus je vois payer ma flamme;
Et quand je crois jouïr d'un deſtin plus heureux,
Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.
Qui vous a dévoilé, Seigneur, votre naiſſance?
Glaucias n'a-t-il plus ni vertu, ni prudence?

Devoit-il un moment douter de vos desseins,
Et méconnoître en vous le plus grand des humains?
Il faut, pour mon malheur, que le Roi d'Illyrie
Vous ait moins estimé que ne fait Éricie.
Cruel, songez du moins, en courant à la mort,
Qu'un amour malheureux me garde un même sort.
Ne croyez point en moi trouver Néoptolème.
Vous ne voyez que trop à quel point je vous aime.

PYRRHUS.

Ah! voilà les transports que j'aurois dû prévoir,
Si l'Amour m'eût laissé maître de mon devoir.
J'ai voulu consacrer à l'objet que j'adore
Quelques tristes momens qui me restoient encore.
Je bravois le trépas; mais je sens à vos pleurs
Qu'il a pour les Amans son trouble & ses horreurs.
Ne m'offrez-vous les soins d'une ardeur mutuelle,
Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle?
Quel bien à notre amour peut s'offrir désormais?
Un parricide affreux nous sépare à jamais.
Songez, si je ne meurs, qu'il faut que je punisse;
Qu'un coupable, avec moi, n'est pas loin du supplice;
Songez enfin, Madame, à ce que je me doi,
A ce que mon honneur m'impose envers un Roi
A qui je dois un fils, son unique espérance,
Et le plus digne effort de ma reconnoissance.

ÉRICIE.

ÉRICIE.

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi,
Seigneur ? Ne pouvez-vous récompenser sa foi
Qu'aux dépens de vos jours & de ma propre vie,
Que vous sacrifiez au Prince d'Illyrie?
Ah ! laissez-moi le soin de vous le conserver,
Et, par pitié pour moi, songez à vous sauver.
C'est Éricie en pleurs qui vous demande grâce;
Verrez-vous sans pitié le sort qui la menace ?
Est-ce par vous, cruel, qu'elle doit expirer ?
Ah ! du moins attendez qu'on ôse vous livrer.

PYRRHUS.

Non, non, au sang d'Achille épargnez cet outrage.
Je dois d'un si beau sang faire un plus noble usage;
La mort pour mes pareils n'est qu'un léger instant,
Dont la crainte aux humains a fait seule un tourment.
Je vous perds pour jamais, adorable Éricie;
C'est-là pour un amant perdre plus que la vie :
Mais ne présumez pas qu'en lâche criminel,
Je souffre que Pyrrhus soit conduit à l'Autel.
D'ailleurs, pour Glaucias j'eus toujours trop d'estime,
Pour lui laisser jamais la honte d'un tel crime.

ÉRICIE.

C'est-à-dire, Seigneur, qu'il vous paroît plus doux
D'en rejetter ainsi l'indignité sur nous;

Et que vous aimez mieux déshonorer mon père,
Pour m'en laiſſer à moi la douleur toute entière,
Et me faire haïr qui m'a donné le jour.
Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour!
Hé bien! cruel, allez trouver Néoptolème;
Puiſque vous le voulez, je vous rends à vous-même:
Mais, dans tous vos tranſports de générosité,
Je vois moins de vertu que de férocité.

PYRRHUS.

Ne me reprochez point une vertu farouche;
L'honneur ainſi le veut, & l'honneur ſeul me touche.
S'il ſe pouvoit trouver d'accord avec mes jours,
Vous ne m'en verriez point précipiter le cours.
Comme mortel, je ſens tout le prix de la vie;
Comme amant, tout le prix d'être aimé d'Éricie:
Mais Pyrrhus, en Héros épris de vos appas,
Se met, en immortel, au-deſſus du trépas.

ÉRICIE.

Vous prétendez en vain qu'au gré de votre envie
Je vous laiſſe, Seigneur, maître de votre vie.
Si vous ne rejettez vos projets inhumains,
Je cours à Glaucias découvrir vos deſſeins.

PYRRHUS.

Si vous m'aimez encor, gardez de l'entreprendre;
Belle Ericie, au nom de l'amour le plus tendre,

N'abuſez point ici des ſecrets d'un amant
Qui pourroit de deſſein changer en un moment.
Conſidérez ſur qui tomberoit ma colère;
Vous pleurez un amant, vous pleureriez un père.
En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir,
J'y conſens : mais daignez ne le point découvrir,
Et ne lui faites point mériter votre haîne.
Qu'eſpérez-vous, enfin, d'une pitié ſi vaine?
Songez que dans l'état où m'a réduit le ſort,
Il ne me reſte plus que l'honneur de ma mort.
Ne me l'enviez point, & reſpectez ma gloire;
Vivez pour en garder une tendre mémoire,
Et ceſſez de vouloir partager mes malheurs;
Laiſſez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs.
Adieu, Madame, allez trouver Néoptolème;
J'irai dans un moment le rejoindre moi-même.
M'expoſer plus long-tems à tout ce que je vois,
C'eſt moins braver la mort que mourir mille fois.

(*Il ſort.*)

SCÈNE V.

ÉRICIE, *ſeule.*

QUOI! Seigneur, vous iriez vous livrer à mon père!
Ah! puiſqu'en vos fureurs votre cœur perſévère,

L'inflexible Pyrrhus, qui déchire le mien,
Va le voir ſurpaſſer la fermeté du ſien.

SCÈNE VI.

GLAUCIAS, ÉRICIE.

ÉRICIE, *à part.*

MAIS Glaucias paroît. Quel ſoin ici l'appelle?
Éclatez, vains tranſports de ma douleur mortelle,
Et laiſſez dans mes pleurs lire un triſte ſecret.

GLAUCIAS.

Princeſſe, un ennemi qui ne l'eſt qu'à regret,
Et qui touche peut-être à ſon heure dernière,
Oſera-t-il ici vous faire une prière?
S'il fut long-temps l'objet de votre inimitié,
Il ne doit plus, hélas! l'être que de pitié.
Les Dieux viennent ſur moi d'épuiſer leur colère.
Je n'ai rien oublié pour fléchir votre père;
Mais le cruel qu'il eſt me redemande un bien
Que ma pitié protège, & qui n'eſt pas le mien.
Il veut Pyrrhus, il veut que je lui ſacrifie
Le malheureux dépôt que le Ciel me confie;
Il veut, à mon honneur portant le coup mortel,
Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel,

Et plonger dans l'horreur le reſte de ma vie.
Plaignez mon triſte ſort, généreuſe Éricie ;
Vous êtes déſormais mon unique recours.
A des infortunés prêtez votre ſecours.
Je ſais, dans les faveurs dont le Ciel vous partage,
Que la beauté n'eſt pas votre ſeul avantage,
Et que les Dieux, ſur vous épuiſant leurs bienfaits,
Ont de mille vertus enrichi vos attraits.
Mon cœur près de vous voir unie à ma famille,
Vous prodiguoit déjà le tendre nom de fille ;
Mais, puiſque le Deſtin me ravit la douceur
D'un bien qui m'eût comblé de joie & de bonheur,
Je veux traiter pour vous un plus noble hyménée,
De vous & de Pyrrhus unir la deſtinée.
Je ſais que je ne puis former ces triſtes nœuds,
Sans outrager les Loix, la Nature & les Dieux ;
Mais la paix ne veut pas un moindre ſacrifice.
Rendez à cet hymen votre père propice.
S'il ſoupçonne ma foi, qu'il emmène Illyrus,
Et confie à mes ſoins Éricie & Pyrrhus.
Vous vous ſerez tout trois un mutuel ôtage.
Néoptolème aura l'Épire pour partage ;
Et je l'en laiſſerai paiſible poſſeſſeur,
Pourvu que votre époux en ſoit le ſucceſſeur.

ÉRICIE.

Ah, Seigneur! plût aux Dieux, & pour l'un & pour l'autre,

Que tous les cœurs ici fussent tels que le vôtre,
Et fussent comme vous régler sur l'équité
La vengeance des Rois & leur avidité!
Qui ne seroit touché de l'état déplorable
Où vous réduit le soin du sort d'un misérable?
Les Dieux, tout grands qu'ils sont, en ont-ils autant fait?
Qu'un père tel que vous est digne de regret!
Jugez, à ma douleur, si le cœur d'Ericie
A pu garder pour vous une haîne endurcie.
Seigneur, tant de vertu trouve peu d'ennemis.
Hélas! pour conserver Pyrrhus & votre fils,
Vous n'aviez pas besoin d'employer la prière.
Que n'ai-je point déjà tenté près de mon père?
Rien ne peut désarmer sa haîne & sa rigueur;
Je ne vous dirai point quelle en est ma douleur:
Mais Pyrrhus aujourd'hui m'a coûté plus de larmes
Que le soin de ses jours ne vous causa d'allarmes.
Plût au Ciel que celui de nous unir tous tous deux
Pût rendre à vos souhaits ce Prince malheureux,
Et que de notre hymen les funestes auspices
Ne fussent point suivis de plus noirs sacrifices!
Adieu: puisse le Ciel, attendri par mes pleurs,
Les faire avec succès parler dans tous les cœurs!
Vous ne connoissez pas le plus inexorable.
Mais, si je n'obtiens point un aveu favorable,
Seigneur, au même instant fuyez avec Pyrrhus;
Et me laissez le soin du destin d'Illyrus.

Emparez-vous fur-tout d'un Guerrier invincible,
Dont rien ne peut dompter le courage inflexible.
Que dis-je? où mon amour fe va-t-il égarer?

GLAUCIAS.

O Ciel! à quels malheurs faut-il me préparer?
Dans l'état où m'a mis la Fortune cruelle,
En ai-je à redouter quelque atteinte nouvelle?
Ah, Madame! daignez ne me le point cacher,
Si d'un infortuné le fort peut vous toucher.
Vous avez vu mon fils, je fais qu'il vous adore,
Et j'ai cru près de vous le retrouver encore.
Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit,
Et que par-tout en vain ma tendreffe pourfuit.
Ma vie à ce cruel devoit être affez chère,
Pour ne point l'arracher à fon malheureux père;
Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi,
Que pour mieux me manquer de parole & de foi.
Il a par fes fermens furpris ma vigilance,
Diffipé mes foupçons, & trompé la prudence
D'un père en fa faveur toujours trop prévenu.
Apprenez-moi du moins ce qu'il eft devenu.
Veut-il nous perdre tous, ou fe perdre lui-même?
Grands Dieux! faudra-t-il voir périr tout ce que j'aime?
Madame, ayez pitié de l'état où je fuis.

ÉRICIE.

Ah! que demandez-vous? Et qu'eft-ce que je puis?

N'ajoutez rien vous-même au trouble qui m'agite.
Les momens nous ſont chers, ſouffrez que je vous quitte.
Seigneur, il n'eſt pas temps d'interroger mes pleurs,
Lorſqu'il faut prévenir le plus grand des malheurs.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISMENE, ÉRICIE.

ÉRICIE.

SI je n'ai pu toucher un amant qui m'adore,
Que pourrai-je obtenir d'un père qui l'abhorre?
Malheureuse! les Dieux ont-ils doué tes pleurs
De ces charmes puissans qui fléchissent les cœurs?
Et tu crois attendrir un Prince inexorable,
Que la soif de régner va rendre impitoyable;
Qui, maître du plus fier de tous ses ennemis,
Pour ne le craindre plus, se croira tout permis!
Funeste ambition, détestable manie,
Mère de l'injustice & de la tyrannie,
Qui de sang la première a rempli l'Univers,
Et jetté les humains dans l'opprobre & les fers;
C'est toi dont les fureurs toujours illégitimes,
Firent naître à la fois les sceptres & les crimes.
Sans toi, rien n'eût borné ma gloire & mon bonheur.
Quel sort plus beau pouvoit jamais flatter un cœur?

Et mes yeux effrayés verront fumer la terre
D'un ſang qui doit ſa ſource au Maître du tonnerre!
Grand Dieu, ne ſouffre point qu'un père furieux
S'immole, ſans pitié, le plus pur ſang des Dieux;
Daigne, loin d'employer la foudre à ſa vengeance,
Tonner au fond des cœurs, & prévenir l'offenſe.

ISMENE.

Madame, il faut cacher ce mortel *déſeſpoir.*
Glaucias, diſiez-vous, demandoit à vous voir?

ÉRICIE.

Je ne l'ai que trop vu ce Prince déplorable,
Des Rois les plus vantés modèle inimitable,
Qui n'a que l'honneur ſeul pour guide & pour objet,
Père moins malheureux encor qu'ami parfait.
Que de ſon ſort cruel mon âme eſt attendrie!
Qu'il redouble les maux de la triſte Éricie!
Et ce Roi généreux, ſi digne de pitié,
De ſes malheurs encore ignore la moitié.
Hélas! que je le plains! Que de vertus, Iſmene!
Eſt-ce donc-là, grands Dieux, l'objet de votre haîne?
Que mon père n'a-t-il un cœur tel que le ſien!
Qu'il auroit épargné de déſeſpoir au mien!
Iſmene, il ne vient point; & mon impatience
Commence à ſoupçonner une ſi longue abſence.
Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir?

Sans doute le cruel m'a voulu prévenir;
Et, si j'en crois mes pleurs, sa triste destinée
Dans les flots de son sang est déjà terminée.
Je ne sais quelle horreur me saisit malgré moi;
Je sens, à chaque instant, redoubler mon effroi.
Je demande mon père, & mon âme éperdue
N'a peut-être jamais tant redouté sa vue.

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME, ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

Enfin, je l'apperçois. Soutenez-moi, grands Dieux!

NOPTOLÈME.

Hélénus, que j'attends, va paroître en ces lieux,
Ma fille; c'en est fait, ce Guerrier redoutable,
Loin d'offrir à Pyrrhus une main secourable,
Lui-même doit bientôt le livrer à mes coups,
Et ce spectacle affreux n'a pas besoin de vous.
Sortez. Quoi! vous pleurez! Qui fait couler vos larmes?
D'où peut naître à la fois tant de trouble & d'allarmes?
Parlez, c'est trop se taire, après ce que je voi:
Avez-vous des secrets qui ne soient pas pour moi?

ÉRICIE, *se jettant aux genoux de Néoptolème.*

Non, Seigneur: mais ce n'est qu'aux genoux de mon père
Que je puis éclaircir ce funeste mystère.

NÉOPTOLÈME, *la relevant.*

Ma fille, en cet état que me demandez-vous?
Et qui peut vous forcer d'embrasser mes genoux?
Que craignez-vous enfin d'un père qui vous aime?

ÉRICIE.

Ah, Seigneur! pardonnez à ma douleur extrême.
Je sais que vous m'aimez, & ce n'est pas pour moi
Que je viens implorer les bontés de mon Roi.
Ne vous offensez point, si les pleurs d'Éricie
Osent d'un malheureux vous demander la vie.
L'infortuné Pyrrhus va vous être remis.....

NÉOPTOLÈME.

Quoi! c'est du plus cruel de tous mes ennemis,
Que vous osez, ma fille, embrasser la défense!
Et ne craignez-vous point vous-même ma vengeance?
D'où naissent pour Pyrrhus des sentimens si vains?
Est-ce à vous que je dois compte de mes desseins;
Vous que je dois sur eux ou consulter ou croire?

ÉRICIE.

Non, mais vous me devez compte de votre gloire:
Elle est à moi, Seigneur, autant qu'elle est à vous;

Et ce qui la flétrit, se partage entre nous.
Si rien ne peut fléchir votre haîne endurcie,
Songez de quels malheurs elle sera suivie.
Vous verrez contre vous armer tout l'Univers,
Et Pyrrhus, chaque jour, renaître des Enfers.
Quoi! pour faire oublier le meurtre d'Æacide,
Vous méditez encore un double parricide!
Faudra-t-il vous compter au rang des assassins,
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,
Lorsque vous en pouviez devenir le modèle,
Si votre ambition eût été moins cruelle?
Le Ciel vous a comblé de ses dons précieux,
Et vos vertus pouvoient vous égaler aux Dieux,
La noblesse du sang, la valeur, la prudence:
En faudra-t-il, Seigneur, excepter la clémence?
Malgré mille revers, vous avez vu cent fois
L'Univers vous placer parmi ses plus grands Rois;
Et de tant de vertus le parfait assemblage
Deviendroit d'un Tyran l'inutile partage!

NÉOPTOLÈME.

Ma fille, quels discours!

ÉRICIE.

Je m'égare, Seigneur;
Mais daignez pardonner ces transports à mon cœur.
Mon respect a toujours égalé ma tendresse:

Loin de me reprocher un discours qui vous blesse,
A mes larmes, Seigneur, laissez-vous attendrir,
Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.
Glaucias est tout prêt à vous céder l'Epire;
Pour vous en assurer le légitime empire,
Ce Prince pour Pyrrhus vous demande ma main.

NÉOPTOLÈME.

Pour Pyrrhus! Glaucias croit m'éblouïr en vain.
Je connois mieux que lui le sang des Æacides;
Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides.
Loin que cette union dût assurer mon sort,
Votre hymen ne feroit que l'arrêt de ma mort.
C'est mettre sous Pyrrhus ma couronne en tutelle,
Et nourrir entre nous une guerre éternelle.
Ce n'est point ma fureur qui demande son sang.
Je règne, & je dois tout à ce superbe rang.
Si de Pyrrhus, enfin, je m'immole la vie,
C'est au bien de la paix que je le sacrifie.

ÉRICIE.

Si jamais vous osiez lui donner le trépas,
Quelle guerre, Seigneur, n'allumeriez-vous pas?

NÉOPTOLÈME.

Hélénus est le seul dont je crains le courage,
Et son amour pour vous dissipera l'orage;

Mais ſon courroux bientôt retomberoit ſur moi,
Si j'oſois à Pyrrhus engager votre foi.
Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même;
Jugez par ce préſent à quel point il vous aime.

ÉRICIE.

Ah! ne vous fiez point au préſent qu'il vous fait;
C'eſt peut-être, Seigneur, quelque piége ſecret.
Ce Palais vous met-il à couvert de ſurpriſe?
Je ne ſais; mais ſur vous je crains quelqu'entrepriſe.
Ne vous expoſez point à revoir Hélénus;
Et, ſi vous m'en croyez, emmenez Illyrus.

NÉOPTOLÈME.

Qu'aurois-je à redouter d'une âme généreuſe?
Votre crainte, ma fille, eſt trop ingénieuſe.

ÉRICIE.

Votre haîne, Seigneur, l'eſt plus que mon effroi,
Et vous ferme les yeux ſur tout ce que je voi.
L'ardeur de vous venger vous rend tout légitime,
Et la ſoif de régner vous déguiſe le crime:
Mais, ſi mes pleurs en vain combattent vos fureurs,
Vous allez voir ma mort prévenir tant d'horreurs.

NÉOPTOLÈME.

Ah! c'en eſt trop, ma fille, & ce diſcours m'outrage;
Pyrrhus n'auroit oſé m'en dire davantage.
Mais Hélénus paroît.

NÉOPTOLÈME.

Ai-je bien entendu? Quel ſiniſtre langage!
A me l'oſer tenir qu'eſt-ce donc qui t'engage?
Pourquoi par Cynéas me faire preſſentir
Sur un eſpoir trompeur que tu viens démentir?
Eſt-ce en me préparant des injures nouvelles,
Que l'on croit terminer de ſi grandes querelles?
Tu déclares la guerre en demandant la paix.

PYRRHUS.

Non, cruel, avec moi tu ne l'auras jamais,
Quoique je vienne ici remettre en ta puiſſance
Celui dont tu devrois éprouver la vengeance,
Cet innocent objet de tes noires fureurs,
Ce Pyrrhus que ta haîne accable de malheurs.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien! puiſque c'eſt toi qui dois me le remettre,
Ne diffère donc point ou ceſſe de promettre.

PYRRHUS.

Tu me connois, tu peux t'en repoſer ſur moi,
Et, de plus, relâcher Illyrus ſur ma foi.

NÉOPTOLÈME.

Hélénus, tu vas voir combien je m'y confie.
(*à ſes Gardes.*)
Gardes, faites venir le Prince d'Illyrie.

(*à Pyrrhus.*)
Je vais, dans un moment, te le remettre ici;
Mais commande, à ton tour, que Pyrrhus vienne aussi.

PYRRHUS.

Inhumain, ne crains point qu'on te le fasse attendre;
Crains plutôt un aspect qui pourra te surprendre:
Mais daigne auparavant m'instruire de son sort;
Sois sincère sur-tout: quel sera-t-il?

NÉOPTOLÈME.

La mort.

PYRRHUS.

S'il ne craignoit que toi, Tyran, ta barbarie
Te coûteroit bientôt & le Trône & la vie.
Voyons donc jusqu'où peut aller ta fermeté.
Mais, pour laisser ta haîne agir en liberté,
Je vais te rassurer contre un fer redoutable,
Qui rendroit dans mes mains ta perte inévitable.
(*Il jette son épée aux pieds de Néoptolème.*)
Frappe, voici Pyrrhus.



SCÈNE IV.

PYRRHUS, NÉOPTOLÈME. ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS, *entrant.*

DIEUX! qu'est-ce que je vois!

PYRRHUS.

Je m'acquitte, Illyrus, de ce que je vous dois.

NÉOPTOLÈME.

Où suis-je? Quel transport de mon âme s'empare!
Quel soudain mouvement tout-à-coup s'y déclare,
A l'aspect imprévu de cet audacieux!



SCÈNE V ET DERNIÈRE.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, ILLYRUS, ÉRICIE, ANDROCLIDE, CYNÉAS, ISMENE, GARDES.

GLAUCIAS, *entrant avec Éricie.*

Que vois-je ? Quel objet ſe préſente à mes yeux ?
Hélénus déſarmé devant Néoptolème !

NÉOPTOLÈME.

Tu vois un ennemi qui ſe livre lui-même,
Et qui, loin d'eſſayer de fléchir ma rigueur,
Oſe par ſa fierté défier ma fureur,
Qui me brave, me haît, me mépriſe & m'offenſe.

GLAUCIAS.

De quoi va s'occuper ton injuſte vengeance ?
Sont-ce les mouvemens qu'il te doit inſpirer ?
Il ſe livre à tes coups ; que veux-tu ?

NÉOPTOLÈME.

L'admirer.
Ne juge point de moi par ce que j'ai pu faire.

Le malheur rend ſouvent le crime néceſſaire ;
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux,
Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.
C'eſt dans le ſang des Rois que j'ai puiſé la vie ;
Mais quand je ſerois né des monſtres d'Hyrcanie,
J'aurois été touché d'un trait ſi généreux.
Pyrrhus, un même ſang nous a formés tous deux ;
Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.
Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage,
Je te laiſſe aujourd'hui maître abſolu des miens,
Et je prodiguerois tout mon ſang pour les tiens.
Je t'ai ravi le ſceptre, & je te l'abandonne.
Un ami tel que toi vaut mieux qu'une couronne ;
Et je préfererois à l'éclat de mon rang
L'honneur d'être avoué pour Prince de ton ſang.

PYRRHUS.

Si j'oſois me flatter, malgré la mort d'un père,
Qu'un repentir ſi grand fût durable & ſincère....

NÉOPTOLÈME.

C'eſt à vous que je dois ce retour vertueux,
Qui me rend à moi-même, à mon Prince, à mes Dieux,
Seigneur. Je n'ôſe encor prétendre à votre eſtime.
Un bien ſi glorieux n'eſt pas le prix d'un crime.
Trop heureux que Pyrrhus ne m'en puniſſe pas,
Et veuille de ma main recevoir ſes Etats !

PYRRHUS.

A ce noble retour je ſens que ma juſtice,
Malgré la voix du ſang, doit plus d'un ſacrifice.
Puiſqu'un remords ſuffit pour appaiſer les Dieux,
Les Rois ne doivent pas en exiger plus qu'eux.
Dès qu'il leur plaît ainſi, jouïſſez de la vie;
Moi, je vous rends le ſceptre en faveur d'Éricie.

NÉOPTOLÈME *lui préſente Éricie.*

Daignez donc accepter ce gage de ma foi,
Seigneur; c'eſt le ſeul bien qui ſoit encore à moi.
(*à Illyrus.*)
Prince, ſur cet hymen je n'ai rien à vous dire;
Votre cœur eſt trop grand pour ne point y ſouſcrire.
(*à Glaucias.*)
Et vous, digne mortel, dont les Dieux firent choix
Pour être le vengeur & l'exemple des Rois,
Généreux Glaucias, à qui je dois la gloire
De pouvoir effacer l'action la plus noire,
Recevez votre fils pour prix d'un ſi grand bien;
Et vous, mon cher Pyrrhus, daignez être le mien.

Fin du Tome ſecond.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne,
1785.